

DELLY

Hoëlle aux yeux pers



BeQ

Delly

Hoëlle aux yeux pers

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 277 : version 1.0

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes

Gilles de Cesbres

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

Aélys aux cheveux d'or

L'orgueil dompté

La maison des Rossignols

Le sphinx d'émeraude

Bérengère, fille de roi

Le roi de Kidji

Elfrida Norsten

Hoëlle aux yeux pers

Première partie

I

En cette soirée de septembre 1774, la tempête s'était élevée avec une soudaineté qui surprit les plus expérimentés parmi les marins de la côte cornouaillaise, autant du moins que les caprices de la mer peuvent surprendre des hommes habitués à s'y soumettre depuis leur enfance. Vers neuf heures, la violence du vent s'accrut. À ce moment-là, un coup de canon se fit entendre, puis deux autres à intervalles assez rapprochés. Un navire en perdition demandait du secours.

Dans la salle basse de Ty an Heussa, un homme qui lisait leva la tête, écouta, les yeux brillants. Un rictus de satisfaction entrouvrait ses lèvres minces qui ressortaient comme un trait sanglant sur la blancheur de la figure, jeune encore.

Cet homme se leva et appela :

– Jeanne !

D'une pièce voisine, dont la porte était entrouverte, surgit une jeune femme blonde qui tenait sur ses bras un enfant.

– Je sors ! dit brièvement l'homme.

La pâle figure de la jeune femme eut une crispation, ses lèvres tremblèrent en disant :

– Tu vas... là-bas, Edern ?

– Oui.

Sur cette laconique réponse, Edern de Porspoët alla vers une armoire creusée dans le mur et y prit un large manteau dont il s'enveloppa.

Derrière Jeanne apparut une grande femme maigre d'une cinquantaine d'années qui portait la coiffe du pays d'Audierne. Dans le visage osseux, les petits yeux noirs luisaient de contentement.

– Tâchez de nous rapporter quelques barils de bonne eau-de-vie, monsieur, comme la dernière fois ! dit-elle de sa voix gutturale.

Puis elle eut un rire mauvais en remarquant le mouvement d'horreur que n'avait pu contenir la

jeune femme.

– Vous ne vous y habituerez donc jamais, madame ?

Il y avait dans son accent une insolence railleuse.

– Jamais ! dit sourdement Jeanne.

M. de Porspoët leva les épaules en jetant vers sa femme un coup d'œil rapide. Puis il enfonça jusqu'à ses oreilles un bonnet de laine noire.

– À tout à l'heure ! dit-il.

– Et vous, madame, dépêchez-vous de coucher l'enfant, ordonna la servante sur un ton d'arrogante autorité.

Hors du logis, Ederm fut assailli par les violents coups de vent. Serrant autour de lui le manteau, il s'enfonça résolument dans la tourmente et dans les ténèbres.

Des ténèbres qui n'en étaient pas pour lui, car il avait la faculté de voir dans la nuit. Il avançait d'un pas assuré dans le bois qui entourait Ty an

Heussa, d'abord, puis à travers la lande parsemée de rochers aux formes étranges. Là, en espace découvert, les rafales s'acharnaient sur lui tout à loisir. Mais il y demeurait indifférent. Les sorties de ce genre lui étaient familières depuis l'enfance, quand son père Budic l'emmenait pour assister à quelque naufrage.

Aux hurlements du vent se mêlait maintenant le grondement de la mer soulevée

Celle-ci, tout à coup, apparut aux regards d'Edern, superbe et terrifiante dans sa fureur. Le coup d'œil expérimenté de M. de Porspoët eut vite fait d'apercevoir, jouet de cette force déchaînée, un navire qui essayait de lutter contre elle. À cet instant, on entendit de nouveau le canon d'alarme.

Edern s'engagea dans un sentier rocailleux qui descendait presque à pic et déboucha sur la grève. De quelque retraite invisible surgirent une dizaine d'hommes qui devaient le guetter.

– Eh bien ! le signal ? demanda-t-il.

L'un des hommes répondit :

– Nous étions embarrassés, monsieur. Mocaër nous a prévenus que M. de Tréguidy pourrait bien avoir l'œil à la chose.

– Au diable Tréguidy ! répliqua rudement Edern. Vivement le signal.

Un homme disparut dans une anfractuosité de la falaise et revint, portant une forte lanterne rouge allumée, fixée à une longue perche. Il se dirigea vers un petit promontoire rocheux, jamais atteint par les plus fortes marées. Arrivé là, il demeura immobile, tenant la lanterne qui allait attirer le navire sur les terribles écueils de la côte.

Les sombres nuages, chassés violemment, s'écartaient parfois et une lueur blafarde éclairait pendant quelques instants le vaisseau que d'énormes vagues soulevaient pour le laisser ensuite retomber comme au fond d'un abîme. Puis il y eut une sorte d'accalmie. On vit alors que le malheureux navire en profitait pour gouverner vers le feu rouge qu'il croyait le salut.

– Il a le pavillon anglais, dit M. de Porspoët.

– Qu'il soit seulement aussi bien garni que le

dernier, c'est tout ce qu'on lui demande, répliqua l'un des hommes, un petit trapu à figure de brute.

– Oui, mais fais attention de t'enfermer chez toi quand tu te saoules, Lagadec, car je n'aime pas les bavards !

Le ton d'Edern était sec, tranchant. L'autre baissa le nez en balbutiant :

– On y prendra garde, monsieur.

Quelqu'un annonça :

– Il a touché... sur le rocher Rouge !

Oui, le navire avait trouvé sa fin sur l'un des plus dangereux écueils, ainsi nommé à cause des morts dont il avait été la cause.

Le drame fut rapide. Le vaisseau naufragé s'inclina, commença d'enfoncer. On vit sur le pont courir des gens affolés. Des canots furent mis à la mer. En quelques instants, ceux-ci furent soulevés, renversés.

Des malheureux essayaient pendant un moment de lutter contre les vagues, puis coulaient à leur tour, comme ceux qui ne savaient pas nager.

Cependant, un seul canot tenait bon. Les deux hommes qui le manœuvraient devaient être d'intrépides et habiles marins. Edern distinguait, blottie au milieu de l'embarcation, une femme qui tenait contre elle un enfant.

– Riec !

L'homme qui revenait avec la lanterne éteinte s'approcha.

– Attention à ceux-là ! dit M. de Porspoët.

Riec, un colosse au dur visage tanné, inclina la tête en signe d'assentiment.

– Bah ! Ils couleront avant ! déclara Lagadec.

Mais sa prédiction ne se réalisa pas. Les deux marins continuaient de lutter avec une adresse et une intrépidité qui, malgré tout, excitaient l'admiration des hommes de proie réunis autour de Porspoët.

– Dommage de les tuer ! dit l'un d'eux.

– Aimes-tu mieux qu'ils te fassent aller devant les juges ? demanda sarcastiquement Edern.

– Ah ! pour ça, non ! Je préfère encore ma

peau à la leur !

– Allons, les gars, c'est le moment ! Aidez Riec.

La petite embarcation, soulevée par une vague, venait d'échouer sur la grève. Les hommes s'élançèrent, la saisirent au plat-bord, tirèrent pour l'amener plus avant dans la crainte qu'elle ne fût submergée par un violent retour du flot. Les marins, croyant à une aide généreuse, poussaient un hurrah tout britannique. Mais Riec bondit soudain sur l'un des marins, le saisit à la gorge, serra violemment, fit basculer le corps qui tomba hors du canot. L'autre, avant d'avoir pu se reconnaître, eut le même sort. La mer enleva les deux corps sans vie que l'on put voir quelque temps portés sur la crête des vagues.

Edern se pencha vers le canot pour regarder la femme et l'enfant.

– Ils ne bougent pas, dit-il.

– Il n'y a qu'à les jeter à l'eau ! proposa Riec.

À cet instant, un sifflement aigu, prolongé, se fit entendre.

M. de Porspoët eut un terrible juron.

– Qui est-ce qui s'avise de venir nous déranger ? Le maudit Tréguidy sans doute ? Vivement, mes gars, emportez cette femme dans la cache ! Elle est bien vêtue et peut avoir sur elle des bijoux et de l'argent que je ne me soucie pas d'envoyer à la mer.

– Le petit aussi ? demanda Riec, déjà penché pour saisir la naufragée entre ses bras énormes.

– Emporte tout ! Elle le tient trop serré pour que tu le lui enlèves facilement. Vous autres, repoussez la barque... là, c'est bien. Maintenant, cher monsieur de Tréguidy, vous pouvez venir !

Un mauvais sourire retroussait la lèvre de Porspoët. Il s'enveloppa dans son manteau en ajoutant :

– Égaillez-vous, les gars. À demain matin.

Les hommes se dispersèrent le long de la grève, dans les ténèbres. Par d'étroits sentiers abrupts, ils allaient regagner leurs chaumières en attendant l'aube, la fin de la tempête et le reflux qui laisserait à découvert les épaves du navire

naufragé.

Porspoët, lui, s'engagea dans une anfractuosité rocheuse et déboucha dans une petite grotte complètement vide. Un étroit couloir naturel s'y amorçait, aboutissant à une paroi de roc. Edern, appuyant sur un mécanisme secret, la fit basculer. Derrière lui, elle se referma lentement.

Vers ce même moment arrivaient sur la grève trois hommes, dont deux étaient munis de lanternes. Celui qui semblait le chef, un homme d'une cinquantaine d'années, s'exclama :

– Rien encore ! Ils ont disparu, les démons, après avoir accompli leur forfait ! Et il en sera toujours ainsi puisqu'ils sont prévenus !

– Dame ! oui, monsieur le vicomte, dit un des hommes, grand et gros garçon à mine bonasse. Leur coup de sifflet, ça ne manque jamais ! Et après, ni vu, ni connu !

– Ils ont des guetteurs sur la lande... Il faudra que j'organise quelque chose pour les contre-espionner. Cherche un moyen, Mocaër, tu as quelquefois de bonnes idées !

– À votre service, monsieur le vicomte ! Je serais bien content aussi de pouvoir pincer les bandits !

– Surtout leur chef, cet infernal Porspoët ! Allons, nous n'avons plus qu'à nous retirer ! Il ne reste ici, hélas ! rien à faire.

Après un long regard de pitié vers le navire sur lequel s'acharnait la mer furieuse et vers un canot dont se jouaient les vagues énormes, M. de Tréguidy quitta la grève, suivi des deux hommes, dont l'un, Mocaër, souriait mystérieusement.

II

À l'heure du déjeuner, le lendemain, Edern entra dans la salle de son logis où l'attendait sa femme, penchée sur une vieille robe dont elle essayait encore de tirer parti.

– À table ! ordonna-t-il. J'ai beaucoup travaillé ce matin. Ce navire anglais avait une importante cargaison d'objets de luxe. L'affaire sera bonne.

Le pâle visage de la jeune femme frémit, ses yeux chargés d'effroi douloureux se baissèrent un instant sous le regard sardonique d'Edern. M. de Porspoët eut un rire sourd.

– Oui, Jeannette, une affaire excellente !... Et puis, il faut que je t'annonce encore une chose : nous allons avoir des hôtes.

– Des hôtes ? répéta-t-elle, visiblement stupéfaite.

Car jamais, depuis trois années qu'elle était mariée à Ederm de Porspoët, Jeanne n'avait vu quelqu'un d'étranger loger dans ce sinistre Ty an Heussa.

– Parfaitement. Hier soir, j'ai sauvé une des passagères de ce navire, avec son petit garçon. Riec m'a aidé à l'apporter ici cette nuit. Je les ai logés dans les chambres de l'est. Catherine les soigne et tu n'auras pas à t'en occuper. La femme a perdu la mémoire, sans doute par l'effet de la peur éprouvée au moment du naufrage ; elle ne peut donc me dire pour le moment son nom. Mais elle est espagnole, je l'ai reconnu aussitôt à son langage, à son type et au prénom de Linda brodé sur son mouchoir.

Jeanne regardait son mari avec une surprise qui semblait lui enlever l'usage de la parole. Porspoët poursuivit :

– Quant au petit garçon, il paraît avoir environ quatre ans. Il a l'air bien portant, mais d'esprit assez engourdi. J'ai cependant pu obtenir de lui son prénom, dont la mère ne se souvient pas, il s'appelle Miguel.

– Oh ! les malheureux ! murmura Jeanne. Mais elle va retrouver la mémoire, sans doute, Edern ? Elle ne restera pas ainsi ?

– Comment veux-tu que je le sache ? En tout cas, je vais faire venir Mainsville. Nous verrons ce qu’il en dira.

La servante entra, portant un plat qu’elle posa sur la table. Porspoët demanda :

– Tu as servi les Espagnols, Catherine ?

– Oui, monsieur.

– La jeune femme est toujours de même ?

– Toujours... mais elle est bien jolie, on peut le dire !

Les mauvais petits yeux noirs de Catherine dévisageaient la figure amaigrie, déjà un peu fanée, de sa jeune maîtresse.

Edern leva les épaules.

– Une beauté brune qui peut plaire à certains. Moi, j’aime mieux celle de ma Jeannette.

Il souriait en attachant sur la jeune femme ses prunelles d’un bleu-vert, brillantes, fascinantes,

auxquelles il savait donner la plus ensorcelante douceur. Jeanne frissonna d'effroi et faillit laisser échapper le plat qu'elle venait de prendre. Elle savait par expérience que ce regard-là et ce sourire lui promettaient quelque souffrance nouvelle.

Catherine rentra dans la cuisine en disant :

– J'apporte tout de suite les perdreaux pour vous, monsieur.

Jeanne essaya d'avaler quelques cuillerées de la bouillie de blé noir qui était l'unique plat de son déjeuner. En face d'elle, M. de Porspoët mangeait de bon appétit les perdreaux dodus, cuits à point. Telle était la règle habituelle à Ty an Heussa : tout ce qu'il y avait de bon pour le maître seul et l'ordinaire le plus frugal pour sa femme.

Pendant le repas, Ederm garda le silence. Des préoccupations importantes l'absorbaient visiblement. Jeanne, en le voyant se lever, le déjeuner terminé, demanda en hésitant :

– Dois-je aller voir cette étrangère ?

– Pas pour le moment : elle a besoin de repos.
Catherine suffit à la soigner et à la servir.

Sur ces mots, Porspoët quitta la salle par une petite porte basse ouvrant sur la pièce d'entrée, haute et voûtée, d'où s'élevait l'escalier tournant autour d'un énorme pilier de granit. Il gravit les degrés usés, longea au premier étage un couloir dallé dont aucune tenture ne cachait les murs de pierre sombre. Puis il ouvrit une porte massive, tourna à gauche dans un second couloir et s'arrêta devant une autre porte à laquelle il frappa.

– Entrez ! répondit une faible voix de femme.

La pièce où pénétra Ederm était nue, très vaste chambre tendue de tapisseries fanées. Les poutres de vieux chêne du plafond, les fenêtres hautes, garnies de vitraux, enfoncées dans de profondes embrasures, les meubles de bois ancien, noircis par les siècles, une odeur de renfermé, de moisissure, tout contribuait, en cette salle de dimensions trop grandes, à donner une impression de tristesse presque lugubre.

Dans un fauteuil à haut dossier était assise une jeune femme de vingt-cinq à trente ans,

enveloppée dans une grande cape bretonne qui appartenait à Catherine. Dans un petit lit voisin, dormait un bel enfant aux cheveux bruns bouclés, au teint légèrement ambré.

À l'entrée de Porspoët, l'étrangère tourna la tête. Deux grands yeux noirs, fatigués, inquiets, largement cernés, se posèrent sur lui.

– Eh bien ! dona Linda, comment vous trouvez-vous ?

Ederm lui adressait la parole en excellent espagnol.

– Tout à fait brisée... toujours incapable de retrouver mes idées...

– Cela reviendra, ne craignez rien. Tout à l'heure vous verrez un médecin que j'ai fait chercher... Votre enfant dort, lui... il sera vite remis de cette émotion.

– Mon enfant ?

Linda dirigeait son regard vers le lit. Sa voix faible, hésitante, répéta :

– Mon enfant... ? Oui, il dort...

– Il est bien votre fils ?

– Je ne sais pas.

– Comment, vous avez oublié même cela ?

– Oui...

– Alors, vous ne vous souvenez pas non plus si vous êtes mariée ?

Elle secoua négativement la tête.

Ederm jeta un coup d'œil sur ses mains, fines et soignées, garnies de fort belles bagues.

– Vous n'avez pas d'alliance... Parmi les épaves que la mer renvoie, nous avons trouvé tout à l'heure une malle portant gravé sur une plaque de cuivre ce nom : Linda Morales. Est-ce le vôtre ?

– Je ne sais pas... je ne sais pas !

Elle leva ses deux mains vers son visage, en ajoutant avec un accent d'angoisse :

– Oh ! c'est terrible de ne pouvoir me rappeler qui je suis !

M. de Porspoët posa sur son épaule une main protectrice.

– Ne vous désespérez pas ainsi, je vous en prie ! Tout s'arrangera. Cet après-midi, on apportera la malle où vous trouverez peut-être quelque papier capable de vous rappeler votre identité...

Il savait fort bien le contraire, car ladite malle, et deux autres, jetées sur la grève par la tempête, avaient été auparavant fouillées sans qu'il y découvrit la moindre révélation sur les naufragés.

– ... En attendant, calmez-vous. Ici, vous êtes chez des amis qui feront leur possible pour vous être agréables.

Linda laissa retomber ses mains, montrant un visage crispé par l'anxiété. Catherine disait vrai : elle était fort jolie. Une masse de cheveux noirs, brillants, entourait sa figure aux traits fins, au teint mat, animée par l'éclat de grands yeux expressifs. Ceux-ci ne se baissèrent pas sous la lueur d'admiration jaillie du regard d'Edern.

– Je vous remercie... je vous suis très reconnaissante... Ah ! quelle terrible chose ! Cette tempête... Seigneur !

Ses traits se convulsaient, un violent tremblement agitait ses membres.

– Écartez ces souvenirs... Oubliez ! Oubliez !

Edern se penchait sur elle, plongeait ses fascinantes prunelles dans les yeux dilatés par l'épouvante rétrospective.

– ... Reposez-vous... dormez. Vous êtes maintenant en sûreté, vous et l'enfant.

Elle parut se calmer, inclina la tête et ferma lentement les paupières mates aux longs cils.

– À bientôt, dona Linda. Je reviendrai vous voir avant le souper.

Il prit sa main, la baisa et quitta la pièce.

Par le chemin parcouru précédemment, il regagna le principal corps de logis et se dirigea vers sa chambre, située au premier étage sur la cour. Arrivé là, il ouvrit un vieux bahut de chêne et en tira un petit coffret d'ivoire, d'un joli travail. La veille, il l'avait trouvé dans une des mains crispées de la jeune femme. Tout aussitôt, il avait pris connaissance de son contenu. Et de nouveau, il l'ouvrait, en retirait une enveloppe et

un feuillet de papier plié en quatre.

À cet instant, on frappa et la voix de Catherine annonça :

– Monsieur, voilà le docteur Mainsville !

Edern cria :

– Eh bien, qu’il entre !

Repoussant la porte du bahut, il alla poser sur une table le coffret et les papiers.

Le docteur Mainsville parut. Il devait avoir une quarantaine d’années. Une étrange tête d’oiseau était posée au bout d’un long cou, sur un grand corps maigre habillé de bure grise. En entrant, ce personnage enleva le large chapeau qui recouvrait sa perruque poudrée et le jeta sur un siège.

– Eh bien ! Porspoët, tu as du travail avec cette tempête ? dit une voix profonde, un peu caverneuse, avec un léger accent anglais.

– Oui, cher ami... et j’ai besoin de ta science pour soigner une naufragée.

– Une naufragée ? dit Mainsville avec

surprise. Quelqu'un a été sauvé ?

– Elle et un enfant.

– Ah ! ah ! Tu les as épargnés ?

Porspoët inclina affirmativement la tête.

– Je vais t'expliquer cela.

Ils s'assirent en face l'un de l'autre près de la table. Mainsville demanda avec un sourire sarcastique :

– Elle est jolie ?

– Très jolie... Mais ce n'est pas seulement pour ce motif... Voici un coffret qu'elle tenait et où j'ai trouvé ceci... Lis.

Porspoët tendit au docteur l'enveloppe. Elle portait comme suscription :

Sr. Agostino Pavila

2, rue de la Source, Paris

Mainsville en sortit un papier et lut :

« Je t'envoie la señora Morales qui t'amène un enfant dont je te confie la garde. Suis exactement ses instructions. Elle te remettra une somme importante pour ce service que je te demande en retour de celui que je t'ai rendu autrefois.

« Enrique. »

Le docteur releva la tête et regarda Porspoët.

– Eh bien ?

– Lis encore ceci, dit Ederm en lui tendant le feuillet qu'il venait de déplier soigneusement.

« Linda chérie,

« Un messager sûr te portera ces quelques lignes avant ton départ. Merci encore pour ton dévouement. Sois assurée, ma niña, que ton souvenir ne me quittera pas. Au retour, tu retrouveras mon amour augmenté encore par le grand service que tu me rends.

« À toi toujours,

« Ton Fernando. »

– Linda est le nom de la jeune personne qui a échappé au naufrage, expliqua Edern quand son hôte eut fini de lire.

– Et elle serait aussi la señora Morales, dont il est question dans l'autre billet ?

– Probablement. Une des malles échouées porte ce nom. Elle contient des accessoires de toilette dénotant qu'elle appartient à une femme fort élégante. La jolie Linda a de fort belles bagues aux doigts et, avant qu'elle revînt à elle, je lui ai enlevé cela du cou...

Porspoët, allant au bahut, y prit un riche collier d'or serti d'émeraudes et de diamants.

– Peste ! cela vaut quelque chose ! dit Mainsville après un rapide examen du bijou. Et la somme importante dont parle le correspondant du señor Pavila ?

Malheureusement, je ne l'ai pas trouvée.

– Dommage !... Mais qui peut être l'enfant que cet individu exile ainsi ?

– Ah ! voilà précisément ce qui serait

intéressant à connaître ! Mais, pour le moment, la jeune personne a complètement perdu la mémoire. Elle ne se souvient même plus de son nom.

– Effet de la frayeur, du choc nerveux.

– Cela passera, Mainsville ?

– Probablement. Quoique j'aie vu, dans un cas de ce genre, l'incurabilité complète.

Porspoët fronça les sourcils.

– Voilà qui serait fort désagréable !

– Nous ferons le possible pour la guérir... car j'imagine que tu as quelque bonne affaire en vue ?

– Oui, à condition que l'Espagnole me donne les renseignements nécessaires... Vois-tu, Mainsville, je flaire là quelque enlèvement d'enfant.

Le docteur eut un mouvement de tête approbateur.

– Quel âge a le petit garçon ?

– Environ quatre ans, je crois. Il est fin et joli.

Mais il paraît d'intelligence un peu endormie.

– Tu ne penses pas qu'il soit le fils de la señora Morales ?

– Non, d'après ce que dit le second billet que tu as lu.

Mainsville reprit les deux papiers, les examina et conclut :

– C'est la même écriture masculine, ferme, appuyée. Mais ce nom Enrique ne se rapporte pas à l'autre signature : Fernando... Ce Fernando est, évidemment, l'amoureux de Linda. Il semble, d'après les termes des deux billets, que celle-ci se soit chargée, pour rendre service au dit Fernando, de conduire le petit au señor Pavila.

– Cela apparaît, en effet.

– Dans quel dessein, voilà ce qu'il faut savoir. S'il y a enlèvement, si les parents de l'enfant sont riches, l'affaire peut être vraiment intéressante !

– Va voir l'Espagnole : tu me donneras ton avis sur son état.

Mainsville quitta la pièce. Edern alla remettre coffret et papiers dans le bahut, mais avant de le

refermer, il entrouvrit un tiroir intérieur pour jeter un coup d'œil sur un petit sac gonflé. Porspoët l'avait détaché du jupon de la naufragée avant qu'elle reprît connaissance. Il contenait des pièces d'or frappées à l'effigie de Charles III, roi d'Espagne. Mais Ederm n'en avait soufflé mot à son ami, pour lequel il avait quelques petits secrets de ce genre, quelle que fût la complicité qui les unît.

Mainsville reparut au bout d'un quart d'heure. Il s'assit en déclarant :

– Charmante femme ! Pas farouche, habituée aux galanteries des hommes. De petite extraction, mais affinée par la fréquentation de gens appartenant à une classe sociale plus élevée.

– Elle t'a fait des confidences ? demanda Porspoët.

– Pas du tout. Ce sont mes seules observations dont je te fais part. Quant à sa mémoire, je n'ai pu en tirer davantage que toi. Mais c'est une question de temps, espérons-le.

– Elle semble d'un tempérament très nerveux,

as-tu remarqué ?

– Oui. Peut-être auras-tu quelque puissance sur sa volonté.

– Elle se calme quand je la regarde, quand je le lui ordonne.

– Eh bien ! tu pourras sans doute user de ce pouvoir pour la faire parler. Mais va doucement à cause du choc moral qu'elle a reçu.

– Oui, je la ménagerai... Je pense, Mainsville, qu'il sera préférable de faire connaître dans le pays sa présence et celle de l'enfant chez moi. Je puis avoir à les garder ici assez longtemps et il serait difficile de les tenir toujours enfermés. Puis les Tréguidy sont à l'affût. Qu'un hasard les amène à connaître que je cache dans mon logis des étrangers, ils en profiteront pour me faire tous les ennuis possibles. Cette nuit, ils ont essayé encore de me prendre sur le fait. Mais mes guetteurs ne s'endorment pas... et puis, Mocaër est l'homme de confiance des châtelains ! Ah ! ah ! ah !

Un rire sardonique s'échappait des lèvres

d'Edern. Mainsville lui fit écho.

– Oui, ils sont bien renseignés !... Allons, je pars, Porspoët. Pour les naufragés, rien que le repos et une nourriture fortifiante. Je reviendrai demain matin. Si la jeune femme est plus agitée, je lui donnerai une potion calmante.

Il tendit à Edern sa large main, dans laquelle se posèrent des doigts longs, aux ongles étroits et aigus.

– ... Et bonne chance auprès de la jolie Linda, qui t'apporte peut-être la fortune avec ce petit garçon. Puis, tu ne manqueras pas de lui faire la cour, car elle est délicieuse. M^{me} de Porspoët aura de quoi être jalouse !

Edern haussa les épaules.

– Je ne me soucie guère des jalousies de Jeanne, tu le sais. D'ailleurs, elle n'ignore pas qu'elle aurait à s'en repentir, si elle s'avisait de les manifester.

– Oui, tu la tiens en bride et tu as bien raison. Les femmes sont de maudites créatures quand on

leur laisse trop de liberté ! Allons, bonsoir, cher
ami. À demain.

III

Les Porspoët prétendaient descendre des anciens rois d'Armorique, par Ahès, la fille du roi Gradlon. Cette princesse, célèbre par sa beauté, par ses crimes et par la destruction de la ville d'Ys, avait eu, disaient-ils, un fils de Gésolric, prince Goth, dont la famille, exilée d'Espagne, résidait sur la terre d'Armor depuis près d'un siècle. L'enfant, nommé Armaël, fut élevé dans une forêt par des serviteurs fidèles, car il devint de très bonne heure orphelin. La tradition rapportait qu'Ahès, selon sa coutume, avait fait périr son époux dès qu'il avait cessé de lui plaire. Elle-même, peu après, fut engloutie par l'Océan qui submergea la royale cité d'Ys, quand elle eut ouvert la porte de la digue avec la clé soustraite à son père. Armaël devint une sorte d'aventurier, se fit redouter par sa vigueur et sa ruse, acquit des richesses par le pillage. Des descendants ne lui cédèrent en rien sous ce rapport et furent la

terreur de cette partie de la Cornouaille, où ils avaient établi leur résidence, dans une demeure fortifiée située à une lieue de la côte. Sur celle-ci, ils régnaient en maîtres, attirant les navires contre les écueils, tuant les naufragés survivants, pillant les épaves et allant faire de la piraterie jusque sur les côtes de la Grande-Bretagne et de Normandie. L'Espagne même vit l'un d'eux qui en ramena une prisonnière dont il fit sa femme.

En l'an 652, un disciple de saint Ronon, l'apôtre irlandais, fonda un monastère en un lieu appelé Trenarvan, situé à une assez grande distance de la mer et entouré d'un bois où les druides avaient exercé leurs rites mystérieux. Autrefois, disait la tradition, il y avait eu là une sorte de petite mer intérieure. Celle-ci avait disparu à la suite de bouleversements sismiques, en laissant comme souvenir un étang d'eau saumâtre, aux alentours duquel se disséminaient de grands blocs de pierre sombre. Le lieu était d'aspect sauvage et triste. Il le parut bien plus encore après le drame dont le souvenir devait demeurer présent dans le pays, bien longtemps après.

Au début du treizième siècle, les moines du prieuré de Trenarvan furent égorgés, une nuit, jusqu'au dernier. L'auteur de ce crime demeura inconnu pour la justice, faute de preuves. Mais la rumeur publique accusait Audic de Porspoët, seigneur de Kermoal, et son fils cadet, Alain.

Cette opinion se fortifia du fait qu'Audic revendiqua la terre où s'élevait le prieuré, en s'appuyant sur d'anciens textes auxquels donnèrent raison les juges devant lesquels fut porté le litige. Les Porspoët étaient à cette époque de puissants seigneurs qui savaient se faire redouter. En outre, ils se servaient aussi bien que leurs devanciers de la ruse, de l'intrigue et de la corruption. Trenarvan, avec son monastère ensanglanté, devint leur propriété. Audic donna cette terre à Alain et mourut peu après d'une maladie terrible qui le faisait hurler de douleur.

La seigneurie de Kermoal revint à Goulven, l'aîné. Il y eut dès lors rupture entre les deux frères. Alain était un démon de férocité, de froide cruauté. Il fut la souche d'une branche de Porspoët sur laquelle semblait demeurer la

malédiction divine.

Le crime, le vice, les plus effrayants malheurs, étaient habituels dans cette race marquée d'un sceau fatal. Mais le fond de l'horreur fut atteint en l'année 1512, quand un hasard fit découvrir, dans une carrière voisine de Trenarvan, un amas de sept squelettes. Yves de Porspoët, à l'imitation de Gilles de Rais, l'homme à la barbe bleue, faisait depuis plusieurs années enlever des enfants et des jeunes gens, non seulement dans la contrée, mais encore assez loin dans le pays pour les sacrifier au cours d'orgies démoniaques.

Se voyant découvert, il se jeta à la mer. On prétendit que, remarquable nageur, il avait gagné, par des grottes sous-marines, une retraite souterraine où sa femme venait lui apporter la nourriture nécessaire. En tout cas, on ne le revit plus.

Ce fut à dater de ce monstrueux forfait que la demeure sinistre fut désignée sous ce nom de Ty an Heussa : la maison de l'épouvante. On s'en écartait avec une terreur d'autant plus grande qu'elle passait pour hantée par toutes les victimes

des Porspoët. Et non moins exécrables apparaissaient aux yeux de tous la veuve et les enfants d'Yves. Orgueilleux, impudents, bravant avec cynisme l'indignation et le mépris publics, ils continuaient les traditions de leur race maudite. Parmi celles-là existait la criminelle coutume d'attirer les navires sur les écueils à l'aide d'un feu trompeur pour recueillir ensuite les épaves. Les seigneurs de Trenarvan employaient à cette besogne certaines familles de la côte, leurs vassales, où l'on exerçait depuis des siècles, de père en fils, cet affreux métier. Ces gens, après la disparition d'Yves, restèrent attachés aux Porspoët qui avaient réussi à maintenir chez eux la sauvagerie et la férocité primitives et, les payant généreusement, trouvaient là d'utiles auxiliaires pour leurs brigandages. Les descendants d'Alain profitaient de tous les temps de trouble pour saccager, tuer, piller chez leurs voisins. Ils n'épargnèrent pas le domaine de leurs cousins Tréguidy. Comme ceux-ci, à l'époque des guerres de religion, tenaient pour la Ligue, les Porspoët de Trenarvan se déclarèrent pour le roi de Navarre et

assaillirent le château de Kermoal qui fut mis à sac. La femme et les deux enfants d'Hugues de Tréguidy furent égorgés. Après ce bel exploit, de Porspoët se retira au logis sinistre où il mourut peu après de façon brusque et mystérieuse, comme beaucoup de sa race.

Depuis la rupture survenue entre les fils d'Audic, les deux branches ne s'étaient jamais rapprochées. L'existence criminelle des Porspoët de Trenarvan était un sujet d'horreur et de mépris pour leurs cousins, les seigneurs de Kermoal, vicomtes de Tréguidy. Ceux-ci, après l'épouvantable découverte des forfaits d'Yves le démoniaque, avaient cessé de porter le nom patronymique déshonoré par ce monstre. À la suite des crimes de son petit-fils Ivol, le fossé fut plus profondément creusé encore. Il semblait que la haine des Porspoët pour leurs cousins augmentât à chaque génération. De leur côté, les Tréguidy s'efforçaient d'entraver les criminelles besognes auxquelles se livraient les maîtres de Trenarvan. Mais c'était en vain. L'esprit de ruse, l'habileté diabolique, survivaient dans la race d'Alain, le meurtrier des moines. Jamais on ne

put les prendre sur le fait, eux et leurs séides qu'on appelait « les gars de Porspoët », soit au cours des naufrages qui eurent lieu en cette partie de la côte, soit pour les meurtres suivis de pillage dont parfois était terrorisée la contrée et qu'on leur attribuait, mais qui restèrent toujours enveloppés de mystère.

À toutes ces causes de mépris et d'éloignement s'en joignit une autre chez les Tréguidy. Il advint que sous le règne du roi Louis XV, Budic de Porspoët s'éprit de la belle Haude de Tréguidy. Il l'enleva et l'obligea de consentir à un mariage secret. Quand M. de Tréguidy retrouva sa fille, il eut la stupéfaction de la voir complètement tournée contre lui, se déclarant à jamais unie à Budic et prête à mourir plutôt qu'en être séparée. Ce Porspoët, à la fois dominateur et fascinant, avait déjà fait d'elle une fanatique esclave. Le malheureux père comprit que, usât-il de la force, Haude n'en était pas moins perdue pour lui. Il la maudit et ne la revit plus.

De cette union naquit Edern, l'actuel maître de

Trenarvan. Les Porspoët, étant donné leur sinistre réputation, avaient grand-peine à trouver des épouses. Edern alla chercher la sienne dans le pays de Vannes. Il y avait là un vieux gentilhomme, Pol Guénaël, seigneur de Plouvernion, qui était créancier de Budic de Porspoët, car cet estimable personnage et ses ascendants pratiquaient l'usure et y avaient trouvé l'une des principales sources de leur fortune. Le vieillard fut mis en face de cette alternative : ou il donnerait sa petite-fille en mariage à Edern, ou il rembourserait intégralement son prêteur – chose impossible. Jeanne Guénaël se sacrifia pour sauver l'aïeul et ses deux jeunes frères. Elle devint la femme d'Edern, le suivit à Ty an Heussa et ne revit jamais plus sa famille dont Porspoët lui interdit même de recevoir des nouvelles.

Un an après son mariage, elle mettait au monde une fille qui reçut le prénom d'Ahès, en souvenir de la belle et criminelle princesse, sa lointaine aïeule. Et, la même année, mourut Budic de Porspoët. Mais il avait en son fils un continuateur digne de lui. Les vaisseaux

continuèrent de se perdre sur la Roche Rouge et les écueils voisins, le grand coffre caché dans les souterrains de Ty an Heussa reçut le produit des prêts usuraires qui ruinaient bien des gens à plusieurs lieues à la ronde, et celui que donnait la vente des objets recueillis lors des naufrages, ou celui que procurait la contrebande, car les Porspoët n'avaient garde de négliger ce métier lucratif où leur ruse excellait. En outre, puisque en ces temps plus calmes il fallait renoncer à piller les logis des alentours, il restait du moins possible d'attaquer les voyageurs sur les routes pour s'emparer de leur avoir. Les « gars de Porspoët » avaient une incomparable maîtrise pour ce genre de besogne. Ils étaient véritablement, aujourd'hui comme autrefois, dignes des maîtres dont ils se faisaient les instruments dociles.

Personne, dans la contrée, ne doutait qu'ils fussent les auteurs de ces crimes et de ces méfaits. Mais en fournir une preuve demeurait impossible. C'était en vain qu'on les surveillait, qu'on les traquait, ils s'échappaient toujours, grâce à une organisation d'espionnage et de

renseignements qui faisait honneur au génie malfaisant de leur chef. Aussi, paysans et pêcheurs, frappés par cette singulière impunité, se trouvaient-ils depuis longtemps convaincus que les Porspoët avaient un pacte avec les puissances infernales. Et cette croyance faisait d'eux les tremblants complices des bandits, à peu d'exceptions près, car ils redoutaient la vengeance des démons protecteurs des descendants d'Alain le sacrilège.

Les Tréguidy avaient inutilement cherché à combattre cette terreur. Aujourd'hui encore elle existait, aussi forte chez le peuple de la côte et des terres. Plus forte peut-être même, car Edern passait pour posséder le pouvoir, par son regard, de forcer autrui à lui révéler sa pensée et à lui obéir.

IV

Or, sur le domaine de Trenarvan et aux alentours, on apprit, quelques jours après le naufrage, que M. de Porspoët avait recueilli chez lui une jeune femme et un enfant. La nouvelle fut portée à Kermoal par M^e le Bourhis, notaire au bourg de Lauzalec. Le vicomte de Tréguidy, en apprenant cela, fronça les sourcils et se tourna vers son fils qui assistait à l'entretien d'affaires pour lequel le notaire était monté à Kermoal.

– Que dis-tu de cela, Ely ? Quelle diablerie se cache sous ce prétendu sauvetage-là ?

Ely, un grand et mince garçon à mine décidée, eut un ironique et méprisant sourire.

– Simplement que la naufragée est jolie, sans doute.

– Savez-vous si elle est jolie, le Bourhis ? demanda M. de Tréguidy.

– Je l’ignore, monsieur le vicomte. Personne ne l’a vue, et pas davantage l’enfant.

– Ah ! oui, l’enfant ! S’il a sauvé la femme parce qu’elle lui plaît, pourquoi a-t-il préservé l’enfant ? Il y a du louche là-dessous.

– Il y en a toujours dans ce que fait Porspoët.

– Évidemment, hélas ! Et nous ne pouvons rien dans cette affaire-là... du moins tant qu’il ne se produira aucune réclamation au sujet de cette personne, ou qu’elle-même ne demande pas aide et protection.

– Il s’arrangera pour qu’elle ne le puisse jamais, dit M^e le Bourhis. Maintenant qu’elle est à Ty an Heussa, au pouvoir de cet homme, la malheureuse est perdue.

– Il faudrait connaître le motif qui a conduit le bandit à la recueillir. Peut-être alors pourrions-nous contrecarrer son action, fit observer Ely.

– Bien malin celui qui y parviendrait ! répliqua M. de Tréguidy en hochant sa tête grisonnante. Ah ! il est habile, le coquin !

Nous serons toujours bernés par lui, je le

crains bien. Néanmoins, j'essayerai de savoir ce que devient cette pauvre créature, dont vous dites, le Bourhis, qu'elle a tout à fait perdu la mémoire sur ce qu'elle est, sur le lieu d'où elle vient et celui où elle allait ?

– Il paraît. Le docteur Mainsville a été appelé pour la soigner...

– Mainsville ? Cet étranger ? Ce personnage suspect, ami de Porspoët ? Voilà qui n'est pas rassurant pour les malheureux ! Mais que pouvons-nous faire ? Porspoët est maître en son domaine et quelle que soit sa mauvaise réputation, il est impossible d'intenter une action contre lui parce qu'il a recueilli des naufragés, tant que nous n'aurons pas de preuves qu'il agit dans un but coupable.

– Et nous n'en aurons probablement jamais, conclut Ely.

Quand M^e le Bourhis eut entretenu les châtelains du sujet qui l'avait amené, il prit congé, après s'être informé des nouvelles de M^{me} Ely de Tréguidy qui avait mis au monde, la veille, une petite fille.

– Elle va fort bien ! répondit le jeune père avec un sourire de bonheur. Et notre petite Hoëlle paraît très vivace. Elle fait la joie de ses frères.

Dans la cour, M^e le Bourhis croisa un homme aux cheveux roux, à mine paisible et souriante. Il portait la livrée des Tréguidy. Au passage, il salua respectueusement le notaire qui lui dit avec cordialité :

– Bonjour, Mocaër. Nous aurons beau temps ces jours-ci, car le vent a tourné. Ces brigands de naufrageurs n'auront pas de besogne comme la semaine dernière !

– Non, monsieur, heureusement ! Ah ! si nous avions pu les pincer cette nuit-là ! Mais rien à faire : ils nous glissent toujours entre les doigts !

– C'est qu'ils ont nombre de complicités dans le pays ! Impossible d'en douter !

– Bien certainement, monsieur. Je le disais encore l'autre jour à M. le vicomte, des complices partout... et peut-être même ici, qui sait ?

– Ici, au château ? Vous soupçonneriez... ?

– Je ne soupçonne personne, monsieur, je dis seulement que, vu la ruse et l'adresse de M. de Porspoët, il serait fort capable d'avoir gagné quelqu'un dans Kermoal pour le renseigner sur les faits et gestes des MM. de Tréguidy, qu'il sait être des adversaires très résolus.

– Eh ! vous pourriez avoir raison, Mocaër ! Mais il faudrait arriver à connaître ce traître-là !

– Je surveille, monsieur. Ayant cette idée-là en tête, je puis un jour ou l'autre le découvrir.

– Souhaitons-le. M. de Tréguidy a en vous un serviteur fidèle et zélé, Mocaër ! Tous mes compliments.

Là-dessus, M^e le Bourhis monta sur son cheval pommelé, que lui amenait un autre valet, et reprit la route du bourg.

Vers cette même heure, le docteur Mainsville sortait de la vieille petite maison qu'il habitait hors de Lauzalec. Depuis quatre ans, il vivait là, seul avec ses deux dogues. Une femme du bourg venait faire très sommairement son ménage. Il

était arrivé d'Angleterre un beau jour et M. de Porspoët lui avait loué ce logis. De nationalité anglaise, il se disait normand par son origine paternelle.

Bon médecin, il avait néanmoins peu de clients, car il était suspect, à la fois parce qu'on ne connaissait rien de son existence antérieure et par son intimité avec Porspoët. Il passait pour aider celui-ci dans l'accomplissement de ses forfaits. Mais de cela encore nul ne pouvait présenter de preuves.

En cet après-midi, il s'en allait, précédé de ses chiens, vers Ty an Heussa. Il s'y rendait quotidiennement depuis que les étrangers étaient hébergés au manoir. Ses mains croisées derrière le dos tenaient un gourdin noueux. Il marchait sans hâte en flânant, humait l'air frais de la lande déserte. Les dogues bondissaient devant lui, en venant parfois quêter une caresse de la main sèche qui ne les leur ménageait pas. Car Mainsville était un ami des bêtes, tout au contraire d'Edern de Porspoët qui les détestait.

Les chênes qui formaient en grande partie le

bois de Trenarvan commençaient de prendre quelques teintes rousses. La tradition donnait à certains d'entre eux une vieille légendaire. Ce bois était traversé par deux chemins étroits dont l'un conduisait à Ty an Heussa, en débouchant près de l'étang.

Il y avait aujourd'hui un doux soleil de fin septembre. Néanmoins, l'eau morte aux reflets verdâtres restait lugubre sous cette lumière qui parvenait difficilement à rendre moins sombre la façade du logis fait de dur granit, que l'âge avait couvert d'une patine presque noire. Les fenêtres étroites et rares, barrées de fer, la voûte basse, en plein cintre, par où l'on pénétrait à l'intérieur, ne contribuaient pas à rendre l'aspect de cette demeure plus avenant.

Dans la cour pavée qui la précédait, M^{me} de Porspoët était assise, avec sa petite fille entre les bras, sur un des bancs scellés au mur qui étaient là depuis le temps des moines. À quelques pas d'elle se tenait debout le petit Espagnol, vêtu d'un vieux costume que s'était procuré Porspoët.

À la vue de Mainsville, Jeanne réprima avec

peine un mouvement de répulsion. Quant à Miguel, il jeta un coup d'œil inquiet vers les dogues mais sans reculer d'un pas.

– Bonsoir, madame ! dit Mainsville en se découvrant avec une politesse affectée. Ahès se porte bien ?... Eh ! oui, elle a bonne mine ! Ce n'est pas comme sa maman.

Le pâle visage de Jeanne se colora d'une rougeur fugitive.

– Je ne suis pas malade, dit-elle sèchement.

– Non, non, pas malade, mais affaiblie, anémiée. Je dirai à Porspoët de vous donner quelques fortifiants.

Une lueur douloureuse jaillit du regard de la jeune femme.

– Il ne se souciera pas de dépenser son argent pour cela, répliqua-t-elle avec un accent d'amertume.

– Bah ! bah ! peut-être... Il est vrai qu'en ce moment il a des charges supplémentaires... cette étrangère, cet enfant... Eh bien ! petit, comment cela va-t-il ?

Il adressait la parole à Miguel en assez mauvais espagnol. Car il ne parlait pas cette langue comme Edern qui avait séjourné un an en Espagne, pays que les Porspoët avaient toujours considéré comme l'un des berceaux de leur race.

L'enfant lui jeta un regard hostile, sans répondre. Il avait de très beaux yeux bleu foncé, un petit air fier et triste, des manières graves empreintes d'une distinction raffinée. Mainsville l'enveloppa d'un coup d'œil curieux et ricana :

– C'est déjà tout plein d'arrogance ! Il doit être le fils de quelque Grand d'Espagne, pétri de morgue ! Eh ! bonsoir, Porspoët ! Je voulais saluer dona Linda.

Au tournant du manoir, venant sans doute du jardin qui s'étendait par-derrière, apparaissait Edern, au bras duquel s'appuyait l'Espagnole. Elle était vêtue d'une robe de mousseline blanche brodée, trouvée dans sa malle, et que Catherine avait lavée et repassée avec le plus grand soin. Ses beaux cheveux noirs tombaient en boucles épaisses autour du joli visage mat, reposé, légèrement teinté de rose. Elle avançait d'une

démarche souple, ondulante, en s'appuyant avec une grâce nonchalante au bras d'Edern. Sa beauté brune semblait prendre encore plus d'éclat par le contraste avec le teint si clair de son compagnon et avec cette nuance de cheveux d'un blond un peu roux que les Porspoët prétendaient avoir hérité d'Ahès, la criminelle fille du roi Gradlon.

Edern, dont la tenue comportait toujours quelque recherche, était vêtu aujourd'hui avec plus d'élégance que de coutume. Penché vers l'étrangère, un peu moins grande que lui, il lui parlait de si près que sa bouche effleurait presque les petites boucles de cheveux disposées sur le front bas, couleur d'ambre clair.

– Eh ! cette jeune personne est décidément tout à fait charmante ! dit Mainsville.

Il frottait l'une contre l'autre ses grandes mains sèches en jetant un coup d'œil sur la physionomie contractée de Jeanne.

– ... Qu'en pensez-vous, madame ? Voilà une aimable compagnie, n'est-il pas vrai ?

Jeanne ne répondit pas. Elle regardait le

couple qui s'avavançait à pas lents et ses lèvres crispées, ses yeux douloureux témoignaient d'une violente émotion.

– La plus jolie femme que j'aie jamais connue ! poursuivit le docteur de sa voix railleuse. Et voyez quel agréable couple ils forment, Porspoët et elle !

Jeanne se leva brusquement et alla vers les arrivants, avec la petite Ahès entre ses bras. Les grands yeux noirs de l'étrangère l'enveloppèrent d'un regard quelque peu dédaigneux. Edern dit sèchement :

– Tu devrais être à aider Catherine à cette heure-ci. Elle s'éreinte pour préparer le dîner, pendant que tu perds ton temps ici.

Une brûlante rougeur monta au visage de Jeanne.

– Je ne puis travailler sans relâche ! J'ai besoin de prendre l'air !

La voix de la jeune femme frémissait, une lueur de révolte passait dans les prunelles azurées.

– Bien, bien... très bien, chère amie.

Edern souriait en répliquant ainsi d'un ton où ne se discernait aucune colère, ni impatience. Et ce sourire, d'une douceur sardonique, parut épouvanter Jeanne. Elle pâlit, baissa les yeux et se détourna pour gagner la voûte sous laquelle disparut sa silhouette mince.

Le docteur Mainsville, qui s'était avancé derrière M^{me} de Porspoët, s'inclina devant l'étrangère.

– Je suis ravi de vous voir si bien remise, dona Linda ! Vos beaux yeux sont chaque jour plus merveilleux !

À ce compliment, Linda eut le sourire banal de la femme accoutumée d'en recevoir et tendit à Mainsville sa main qu'il baisa.

– Oui, tu dis bien, cher Mainsville, appuya Edern. Dona Linda est un incomparable trésor que la mer a jeté sur notre côte sauvage. Aussi ne serons-nous pas très pressés de nous en séparer !

Linda reporta son regard, devenu plus brillant, sur Porspoët dont les yeux couleur d'océan

s'attachaient à elle, éclairés de fascinantes lueurs.

– Vous êtes pour moi d'une bonté incomparable ! Je vous serai toujours reconnaissante, monsieur de Porspoët !

– Ne parlons pas de cela, charmante Linda ! Il me suffit d'être près de vous pour me trouver récompensé au centuple !

Et Porspoët appuya longuement ses lèvres sur la petite main de l'Espagnole, toujours garnie de ses bagues étincelantes.

Puis il avisa l'enfant qui, demeuré immobile, les considérait de ses yeux sombres.

– Que fais-tu là, Miguel ? Pourquoi n'es-tu pas à jouer dans le jardin ?

– Je m'ennuyais.

– Je t'avais ordonné d'y rester. Il faudra apprendre à ne pas me désobéir.

– Tu ne te souviens toujours pas du nom de tes parents, mon petit ? demanda Mainsville.

L'enfant eut vers lui le même regard hostile que tout à l'heure.

– Maman, c'était dona Mercédès.

– Oui, je sais, tu nous l'as déjà dit. Mais des Mercédès, cela ne manque pas en Espagne ! et ton père ?

– Je ne sais pas.

– Il vivait seul avec sa mère et deux serviteurs, d'après ce que j'ai pu tirer de lui, interrompit Edern. Mais il ne paraît pas se souvenir de son nom de famille ni de l'endroit où il habitait. On lui a donné certainement un soporifique : il était endormi, a dit dona Linda, quand on le lui a remis, et cette drogue devait être calculée pour lui enlever, tout au moins pendant un certain temps, la mémoire. Car, par ailleurs, il semble intelligent.

– Cependant, il se rappelle le nom de sa mère.

– Oui, certaines choses peuvent avoir résisté à l'influence de la drogue. S'il n'était pas si jeune, il y aurait plus de chances que, peu à peu, tous ces nuages s'écartent, mais à cet âge...

– Évidemment, il n'y a pas encore d'empreintes bien nettes dans le cerveau. Puis

L'enfant n'avait peut-être que rarement l'occasion d'entendre le nom de sa famille. On devait appeler généralement sa mère dona Mercédès.

– En effet. Quant au lieu où il vivait, sa mémoire n'est pas encore réveillée.

– Cela viendra peut-être.

Linda qui avait suivi cet échange de paroles fait en français, langue qu'elle comprenait mais parlait avec quelque difficulté, passa lentement la main sur son front.

– Je ne sais pas non plus... je ne peux pas vous dire...

– Oui, chère dona Linda, vous m'avez appris tout ce que vous connaissez. Ne vous fatiguez pas à chercher... Remontez chez vous... Toi, Miguel, retourne au jardin.

L'enfant obéit et s'éloigna à petits pas, sans hâte. Linda qui le suivait des yeux leva légèrement les épaules.

– Ce sera un petit être désagréable, je le crains, déclara-t-elle.

– Peut-être. Mais s'il restait avec moi, je

saurais le rendre souple, dit Porspoët. Il paraît avoir de l'antipathie pour vous, dona Linda ?

– C'est exact. Bah ! peu m'importe ! ajouta l'Espagnole dans un sourire qui montra de jolies dents.

Et, adressant aux deux hommes un salut gracieux, elle se dirigea vers la voûte d'entrée.

– Heureux Porspoët ! dit Mainsville en frappant sur l'épaule de son ami. J'ai vu, à la façon dont te regarde la jeune personne, que tu commences de ne plus lui être indifférent.

Edern sourit, tandis qu'un éclair traversait le bleu de ses yeux.

– Oui, la conquête est déjà commencée. Elle m'aimera, car je l'aime. Je le dois à ce pouvoir mystérieux que je possède dans mon regard, dans ma volonté, car il me faut lutter contre une autre influence très puissante. Enfin, j'ai obtenu de connaître toute son histoire.

– Vraiment ? s'exclama le docteur dont les yeux brillaient de curiosité.

– Oui, mais cela ne nous donne pas la clef de l'énigme. Rentrons, je vais te raconter cela.

V

Dans une vaste pièce sombre du rez-de-chaussée qu'Edern appelait sa bibliothèque, les deux hommes s'assirent à une grande table de chêne. Catherine, sur l'ordre de son maître, apporta une bouteille de cidre mousseux et des verres que remplit Porspoët. Après cela, celui-ci commença :

– Comme tu le sais, j'avais déjà essayé d'endormir Linda pour la faire parler, comme j'ai si bien réussi déjà avec quelques personnes. Elle me paraissait nerveuse, impressionnable à souhait, mais je n'avais pu encore y parvenir. Hier, toute la journée, je ne la quittai pas. Je l'entourai de soins, d'attentions, je lui dis cent fois que je l'aimais, sans qu'elle s'en effarouchât. Elle semblait même m'écouter avec plaisir. Vers la fin de l'après-midi, je l'amenai ici, je la fis asseoir dans ce grand fauteuil. Comme nous nous

étions promenés dans le bois, elle était fatiguée. Je m'aperçus que ses paupières s'alourdissaient. Je lui demandai :

« – Vous avez sommeil ?

« – Oui.

« – Eh bien ! alors, dormez !

« Je concentrai toute ma volonté en plongeant mon regard dans le sien. Ses paupières battirent, elle essaya de résister... Mais au bout de quelques minutes, elle était endormie. Alors, je lui dis :

« – Je veux que vous retrouviez la mémoire et que vous m'appreniez d'où vous veniez, pourquoi vous faisiez ce voyage ?

« Son visage se contracta, elle balbutia des mots que je ne pus comprendre.

« – Parlez, je le veux ! dis-je en passant ma main sur son front.

« – Je ne puis... je ne puis pas...

« – Pourquoi ?

« – Il m'a ordonné de garder le secret.

« – Qui cela, « il » ?

« – Don Fernando.

« – Qui est don Fernando ?

« – Mon maître bien-aimé.

« – C'est lui qui vous a fait enlever l'enfant ?

« – Je ne dois rien dire... je ne dois rien dire !

« – Et moi, je veux que vous me disiez tout !
Je le veux, Linda !

« Pendant quelques instants, il y eut une véritable lutte entre mon influence et celle qu'un autre possédait sur cette femme. Il avait dû, lui aussi, pour mieux la tenir sous sa domination, prendre sa volonté par quelque procédé analogue au mien. Enfin, je fus vainqueur et Linda parla.

« Je te résume son récit. Fille de petites gens très pauvres, elle fut de bonne heure remarquée pour sa beauté. À quinze ans, elle s'enfuit du logis paternel pour courir les aventures. Celles-ci furent nombreuses jusqu'au jour où, à Tolède, elle fut remarquée par ce don Fernando dont elle me donna le portrait suivant : il est d'assez petite taille, de figure régulière, avec un front orgueilleux et des yeux de feu. Dès cette

première entrevue, ce fut le coup de passion réciproque. Linda suivit cet homme dont elle ne connaissait rien, qui ne lui donna même pas son nom de famille. Il l'emmena en Galice, dans un très vieux château situé en pleine montagne et entouré de forêts. À l'extérieur, il semblait menacer ruine. Mais l'intérieur était meublé avec richesse. Là, Linda fut entourée de luxe, comblée de bijoux. Il y avait dans cette demeure, comme serviteurs, des gens à mine de bandits. Don Fernando, en compagnie d'un certain nombre d'entre eux, faisait de fréquentes absences et, au retour, rapportait à Linda des bijoux, de riches étoffes, de précieuses dentelles. Elle comprit bien vite qu'il était le chef d'une bande de brigands qui vivaient de pillages et de vols à main armée. Cette découverte ne modifia pas ses sentiments pour don Fernando. Elle l'adorait et le redoutait à la fois, en subissant avec une soumission joyeuse son empire despotique. Pour lui, elle vivait sans se plaindre dans cette solitude, elle qui avait aimé les fêtes où triomphait sa beauté.

« Environ trois ans après qu'elle eut fait la connaissance de don Fernando, celui-ci lui dit un

jour :

« – Linda, tu peux me rendre un grand service. Le veux-tu ?

« – Avec bonheur ! répondit-elle.

« – Voici donc ce que tu feras : un de mes hommes va te conduire au port de La Corogne où tu t'embarqueras sur un navire anglais avec lequel j'ai traité pour ton passage en France. Ledit navire relâchera à Santander. Là, un autre de mes hommes t'amènera un enfant que je te charge de conduire à Paris et de remettre entre les mains du personnage pour lequel je te donnerai un mot. Après quoi, tu reviendras également par mer et, à La Corogne, tu trouveras dans une auberge de l'endroit le même homme qui te ramènera ici.

« Quoique don Fernando l'eût habituée à ne point l'interroger, cette fois, la curiosité l'emporta.

« – Qui est cet enfant ? demanda-t-elle. Est-il à toi ?

« – Que t'importe ? Il te suffit de m'obéir. Et

je veux que tu gardes le secret sur la tâche que je te confie.

« – Je ferai ta volonté, dit-elle aussitôt. Mais combien de temps ce voyage me séparera-t-il de toi ?

« – Je te promets une bonne surprise au retour pour ta récompense. Puis ce doit être déjà une grande joie pour toi de pouvoir me rendre cet important service.

« Elle protesta chaleureusement de son dévouement. Puis elle fit ses préparatifs de départ. Fernando, dès cette entrevue terminée, avait quitté le château pour une destination comme toujours inconnue de Linda. Elle partit en compagnie d'un nommé Pablo qui la quitta à La Corogne après l'avoir embarquée sur le vaisseau anglais. À Santander, un autre individu lui amena un petit garçon endormi, si bien enveloppé de châles qu'on ne voyait pas son visage. L'enfant ne se réveilla que le lendemain et, pendant le reste du voyage, demeura tout engourdi. Linda, selon les instructions de Fernando, devait débarquer au Havre. Mais la tempête, le naufrage

ne le lui permirent pas. Et voilà, mon cher Mainsville, l'histoire de cette charmante personne. Beaucoup d'obscurités subsistent, comme tu peux le voir.

– Eh ! oui... elle ne sait pas le nom dudit Fernando... elle ignore qui est l'enfant... Ça n'éclaire pas beaucoup notre lanterne.

– Non, elle ne sait rien de cela. Un jour, elle osa demander à cet homme qui il était réellement. Il lui répondit que jamais elle ne le saurait, avec une telle dureté qu'elle se garda ensuite de pareille question. D'après elle, il avait l'apparence d'un grand seigneur, des habitudes raffinées, et il possédait une instruction étendue. Quant à l'enfant, elle est tout à fait ignorante de ce qu'il peut être. Elle connaît seulement son prénom, parce que don Fernando lui a dit :

« – Quand il s'éveillera, il te racontera qu'il s'appelle Miguel. Mais toi, réponds-lui toujours que ce n'est pas son nom, donne-lui invariablement celui de Juan. Il s'y habituera d'autant plus vite que la drogue donnée pour l'endormir l'abrutira pour un certain temps.

Mainsville hochala tête.

– Euh !... euh !... tout cela ne nous avance guère ! Et ce señor Pavila à qui l'envoie don Fernando, sait-elle qui il est ?

– Pas du tout !

Mainsville laissa échapper un juron.

– Alors, que faire ? Autant valait laisser le petit se noyer, si ton sauvetage ne doit pas nous rapporter !

– Ne nous décourageons pas si vite. Par ce Pavila, nous pourrions peut-être savoir ce qu'est l'individu qui signe son billet « Enrique », alors que Linda ne le connaît que sous le nom de Fernando.

– Tiens ! c'est vrai ! Il me paraît fameusement mystérieux, cet être-là ! Voilà une histoire bien intéressante, Porspoët !

Les yeux de Mainsville brillaient. Porspoët dit en riant :

– Cela passionne le chercheur d'aventures que tu es ? Mets-toi donc à la besogne pour découvrir le mystère, et nous partagerons les profits de

l'affaire, s'il y en a.

– Il y en aura ! On ne fait pas enlever un enfant et le transporter au loin sans un grave motif d'intérêt. Le petit est sans doute un héritier de grande famille qui gênerait quelqu'un. Le Fernando aura été chargé de le faire disparaître. Alors nous, ce sera notre affaire de mettre un œil là-dedans et de demander quelques bonnes sommes pour nous taire. Oui, cher ami, je mettrai toute mon intelligence à découvrir ce que veut cacher ce brave Fernando. La première chose est de m'informer près du señor Pavila. Dès la semaine prochaine, je prends la route de Paris.

– Fort bien, Mainsville ! Nous partagerons les frais du voyage, naturellement. Tu en profiteras pour revoir les amis que tu as là-bas et tu me rapporteras des nouvelles de ce Paris où j'ai fait un bien intéressant séjour il y a une dizaine d'années.

– Et où nous nous sommes connus, ajouta Mainsville. Maintenant, toutes les petites histoires pour lesquelles on chercha à m'ennuyer jadis sont oubliées. Je peux y retourner sans

inconvenient.

– Ceci est donc entendu. Pendant ce temps, je verrai si quelque souvenir de l'enfant ne me met pas sur la piste. Quant à Linda, elle m'a dit certainement tout ce qu'elle savait. Ce n'est point par elle que nous connaissons la vraie personnalité de don Fernando. Elle ne sait même pas en quel endroit exact de la province de Galice est situé le vieux château où l'emmena cet homme. Car elle le suivit aveuglément sans s'inquiéter des lieux par où ils passaient. Puis, quand elle lui demanda, plus tard, quel était l'endroit où ils habitaient, Fernando lui répondit : « Que t'importe ? Tu es heureuse ici, n'est-ce pas ? Que cela te suffise ! » Et elle ne l'interrogea plus. Les serviteurs restèrent aussi muets quand elle essaya de se renseigner près d'eux... Ainsi donc, au cas où le señor Pavila ne voudrait pas nous donner les renseignements nécessaires, nous n'aurons pas la ressource de faire une enquête là-bas.

Mainsville sortit de sa poche une tabatière d'argent, la tendit ouverte à Porspoët, puis aspira

lui-même une prise. Après quoi, il resta un moment silencieux, réfléchissant.

– Évidemment, nous ne pouvons avoir d'espoir qu'en ce Pavila, dit-il enfin. Si je ne puis le faire parler, ou si, chose possible, il n'en connaît pas plus que Linda sur cet Enrique-Fernando, l'affaire est manquée.

– C'est à craindre, à moins que l'enfant ne se rappelle un nom qui nous serve d'indice. À quatre ans, quand on est quelque peu intelligent, on connaît l'endroit où on habite. Il n'est donc pas impossible qu'il s'en souvienne un jour ou l'autre, lorsque les brumes de son cerveau auront disparu.

– En effet.

– Un mot encore, Mainsville : ne fais jamais allusion devant Linda à ce qu'elle m'a raconté une fois endormie. Hors de là, elle n'a pas retrouvé la mémoire. Et je ne tiens pas du tout à ce qu'elle la retrouve jamais, ou bien alors, que ce soit le plus tard possible. Car je veux avoir effacé complètement de son souvenir ce Fernando qu'elle a beaucoup aimé, qui exerçait

sur elle une complète domination à laquelle je substituerai la mienne.

– Alors, quel que soit le résultat de nos recherches, tu la garderas ici ?

– Oui, je la garderai, cher Mainsville, parce qu'elle égayera un peu ce logis solitaire où la maussaderie de Jeanne me rend le séjour peu agréable.

Mainsville eut un rire sourd, très railleur.

– Eh ! c'est une raison, cela ! Mais qu'en dira M^{me} de Porspoët ? Elle a déjà l'air de ne pas voir d'un fort bon œil cette jolie naufragée pour laquelle tu as tant d'attentions.

Edern sourit avec une sarcastique douceur.

– La jalousie est un des principaux défauts féminins, mon ami. Jeanne n'en est pas exempte. Mais un homme ne doit jamais tenir compte de ces petites sottises-là.

– C'est tout à fait mon avis, conclut Mainsville.

VI

Vers le milieu de novembre, le docteur Mainsville revint de son voyage. Il parut à Ty an Heussa un matin, au moment du déjeuner. Porspoët lui tendit chaleureusement la main, Linda, souriante, lui donna la sienne à baiser, Jeanne se contenta de répondre à son salut par une petite inclination de tête, ce qui lui amena cette sèche observation d'Edern :

– Tu ne juges pas, sans doute, le docteur digne de te serrer la main ? Voilà une singulière façon d'être polie, pour une maîtresse de maison !

Jeanne rougit et, avec effort, tendit ses doigts amaigris que pressa légèrement Mainsville.

– Et toi, Miguel ? reprit Edern en s'adressant au garçon qui restait immobile, ses yeux sombres attachés sur l'arrivant. Lève-toi et salue le docteur Mainsville.

L'enfant obéit, sans apparente mauvaise grâce. Mais quand Mainsville lui tapota la joue du bout des doigts, il recula avec un mouvement d'orgueilleuse répulsion.

– Eh quoi ? dit sévèrement Porspoët. Que te permets-tu là, Miguel ? Sors à l'instant. Tu seras privé de déjeuner aujourd'hui.

– Pas facile, l'enfant ? demanda Mainsville en suivant des yeux le petit garçon qui s'éloignait.

– Orgueilleux surtout et ayant des antipathies prononcées. Mais à cet âge et en y mettant la sévérité nécessaire, j'en ferai ce que je voudrai... Mets-toi à table, cher ami ! Jeanne, un couvert pour le docteur. Nous avons ce matin des soles superbes et tu sais, Mainsville, comme Catherine excelle à les préparer.

– C'est un délice ! dit Linda en passant une fine langue rose sur ses lèvres.

Edern eut un rire amusé en la considérant avec complaisance.

– Elle s'y connaît, car elle est gourmande. Aussi, Catherine fait-elle ses meilleurs plats pour

elle.

Mainsville, dans les termes un peu ampoulés de l'époque, adressa force compliments à la belle Espagnole qui les accueillit avec le plus gracieux sourire. Elle était vêtue, fort élégamment, de soie jaune paille à petites rayures violettes. Quelques-uns des bijoux trouvés dans sa malle ornaient son cou et ses poignets. Rieuse, parfumée, les yeux brillants de vie, elle formait le plus éclatant contraste avec la pauvre Jeanne que Mainsville trouvait fort amaigrie, plus fanée que jamais, et si minable dans sa robe de bure grise rapiécée.

Pendant le repas, tous les plus fins morceaux étaient réservés à Linda que Porspoët servait lui-même. Il lui versait du vin d'Espagne conservé dans les caves de Ty an Heussa, en expliquant au docteur :

– C'est ce vin-là qui lui a rendu ses forces après la commotion subie dans le naufrage. Aussi, vois quelle mine elle a maintenant !

Et Mainsville admirait tout haut la mine de Linda, son entrain, son appétit de femme bien portante. Il multipliait les hyperboles, les

flatteries qui semblaient plaire vivement à l'étrangère et que Porspoët approuvait par des sourires, par des « très bien, très juste ! » accompagnés de regards éloquents vers sa jolie voisine.

Jeanne, fort pâle, avec un profond cerne sous les yeux, mangeait à peine. Son mari ne lui adressait la parole que pour lui donner un ordre concernant le service qu'elle assumait, Catherine ne quittant sa cuisine que pour s'informer si « M^{me} Linda trouvait tel plat à son goût ». L'Espagnole n'avait pour M^{me} de Porspoët que des regards d'hostile moquerie. Par contre, elle témoignait ouvertement, et même avec une sorte d'affectation, de ses tendres sentiments à l'égard d'Edern qui en paraissait visiblement fort satisfait.

À la fin du repas, comme on se levait de table, Porspoët dit au docteur :

– Il faudra que tu voies Ahès maintenant. Elle a été un peu souffrante ces jours-ci... Tiens, je l'entends qui pleure dans la cuisine. Va la chercher, Jeanne.

Quelques instants plus tard, M^{me} de Porspoët reparaisait, portant sa fille. C'était une assez frêle enfant qui allait vers sa troisième année. Elle avait un menu visage très blanc, des cheveux blond pâle. Sa figure maussade s'éclaira tout à coup et elle tendit les bras vers l'Espagnole.

– Hein ! Mainsville, vois cela ! dit en riant Edern. La petite a une prédilection pour Linda. Aussitôt qu'elle l'aperçoit, elle est toute joyeuse !

Linda étendit les mains vers l'enfant.

– Viens, ma belle !... viens !

Mais Jeanne eut un mouvement de recul en serrant sa fille contre elle.

– Eh bien ! que signifie ? dit durement Edern. Donne Ahès à notre amie, Jeanne.

M^{me} de Porspoët, les traits crispés, la bouche tremblante, desserra ses bras et tendit l'enfant à Linda qui la prit, l'embrassa, la chatouilla pour la faire rire aux éclats.

– Elle s'entend merveilleusement à mettre en train cette petite, généralement d'humeur grognon, dit Edern au docteur. C'est une

véritable enchantresse, cette Linda !

L'enchantresse, s'étant assise, garda l'enfant sur ses genoux pendant que Mainsville l'examinait. Après quoi, on la rendit à la mère qui se tenait à l'écart, blême, frissonnante d'humiliation et de désespoir. Puis Linda remonta pour sa sieste quotidienne, tandis qu'Edern et son ami gagnaient la bibliothèque.

– Eh bien ? demanda le premier à peine assis.

– Eh bien ! le señor Pavila n'est plus à Paris depuis quelques mois, et personne n'a pu me dire où il se trouvait.

Edern frappa du poing sur la table placée près de lui.

– Voilà une mauvaise nouvelle ! Et tu as trouvé cependant des gens qui l'ont connu ?

– Oui, comme l'on peut connaître un homme d'allure assez mystérieuse, paraît-il. On le soupçonnait de s'occuper d'affaires très louches et l'un de ses voisins m'a dit qu'il était peut-être parti précipitamment pour échapper à quelque enquête judiciaire. La confirmation de cette

hypothèse m'a été donnée par un nommé Grübler, Allemand d'origine, établi comme orfèvre. Le docteur Marat, un jeune médecin que j'ai connu à Edimbourg, m'avait engagé à l'aller voir de sa part quand j'aurais occasion de me rendre à Paris. J'ai trouvé là un homme fort aimable, très au courant de tous les petits et gros scandales de la cour et de la ville, passablement usurier, je crois, ayant des clients parmi la noblesse, la magistrature, la grande et la petite bourgeoisie. La boutique est d'apparence modeste, mais il y a là de fort belles choses. Vois-tu, Porspoët, j'ai quelque idée que cet orfèvre usurier ne refuse pas, à l'occasion, l'achat avantageux d'objets plus ou moins bien acquis.

– Mais quel rapport avec tes recherches ?

– Eh bien ! au cours de la conversation, j'ai demandé au sieur Grübler si, par hasard, il n'avait pas connu un nommé Agostino Pavila. Aussitôt, il me répondit :

« – Mais oui. Il fut un de mes clients. Voilà quelque temps que je ne l'ai vu.

« Je lui dis alors ce que j'avais appris de son

départ. Il n'en parut pas surpris. Je fis alors cette réflexion :

« – C'était un homme fortuné, puisqu'il vous achetait de l'orfèvrerie ?

« – Oh ! peu de chose... peu de chose...

« Mais j'avais vu dans ses yeux un petit éclair d'ironie qui me suffit pour comprendre que si ce Pavila était son client, ce n'était pas pour l'achat de couverts ou de réchauds d'argent !

« J'essayai ensuite d'avoir quelques renseignements sur le personnage. Mais Grüber m'affirma ne rien connaître de lui en dehors de son nom et de son adresse à Paris. C'était, me dit-il, un homme entre deux âges, très brun, rasé, grand et fort, paraissant de bonne éducation. Il parlait bien le français, avec peu d'accent. Il n'exerçait aucune profession, ayant, prétendait-il, une belle fortune acquise par son père dans le commerce. Voilà tout ce que je pus savoir par cet orfèvre, qui peut-être en connaît bien davantage.

Porspoët, impatientement, frappait du pied le sol dallé.

– Nous voilà bien avancés ! Miguel ne peut toujours pas nous dire le nom de l'endroit où il vivait avant son enlèvement. D'après les quelques souvenirs qui lui reviennent, c'était un château très grand et très vieux, au bord d'une pièce d'eau. Il vivait là avec sa mère et deux serviteurs nommés Alfonso et Luisa, ce qui peut nous faire supposer que cette dame Mercédès n'avait pas grande fortune.

Mainsville, les sourcils froncés, grommela :

– Je crois qu'il n'y a rien à faire ! Ce mauvais petit gars ne vaut pas un liard et tu aurais aussi bien fait de le laisser à la mer.

– Bah ! il ne me gêne guère et je le dresserai à me rendre service plus tard. D'ici là, en lui mesurant la nourriture, il me coûtera peu de chose... Mais c'est égal ! j'aurais bien voulu connaître le mot de cette mystérieuse affaire !

– Et moi donc !... Nous aurions pu faire des recherches en Espagne pour retrouver le Fernando et surtout nous informer si un enfant de grande famille n'a pas disparu. Mais cela n'irait pas sans de fortes dépenses.

Porspoët hochà la tête.

– Il y aurait des chances de réussite, en effet... mais aussi beaucoup de risques. Si encore nous étions assurés que l'enfant est de famille riche, nous pourrions peut-être les courir, ces risques. Mais sans aucun indice, ce serait déraisonnable. N'est-ce pas ton avis ?

– Oui, mon ami, je dois reconnaître que tu as raison. Alors, laissons les choses en l'état... Tu auras toujours gagné dans cette aventure l'agrément d'une charmante idylle... car vous êtes en pleine idylle, la belle Linda et toi, n'est-ce pas ?

En souriant, Ederne inclina affirmativement la tête.

– ... Et la pauvre Jeanne s'en va à petit feu, minée par le chagrin et la jalousie... car elle s'en va, Porspoët.

– Qu'y puis-je ? dit négligemment Ederne, avec le geste d'un homme chassant une mouche importune.

– Rien du tout, cher ami... rien du tout. Ce sera

du reste la meilleure solution, une solution sans danger, pour faire place à Linda comme dame de Porspoët. Car tu désires peut-être donner à cette ravissante personne, avec ton nom, la situation à laquelle lui donnent droit sa grâce et sa beauté ?

– Nous avons le temps d’y songer, Mainsville. Dame de Porspoët ou non, Linda n’en est pas moins la joie de cette demeure. J’ai la plus puissante influence sur elle et si je l’épouse un jour, je serai assuré de la tenir toujours sous ma domination. Maintenant, elle peut retrouver la mémoire, et elle la retrouve quelque peu en effet, je ne crains plus le souvenir de ce Fernando.

Une lueur de triomphe passa dans les prunelles d’Edern à ces derniers mots.

– Fort bien, mon ami. Toutefois, il y aura peut-être une difficulté pour ton union avec elle. Qui prouvera qu’elle n’est pas déjà mariée dans son pays ?

– Mais je sais son nom : Linda Moralès. Je sais qu’elle est née à Burgos. L’autorité ecclésiastique pourra s’informer là-bas s’il lui convient.

Avec un ricanement sardonique, il ajouta :

– Nous discutons de cela comme si cette pauvre Jeannette était déjà dans le tombeau ! Mais elle a encore quelque temps à vivre certainement... un an, un an et demi sans doute. Elle a une nature résistante en dépit des apparences.

– Oui, mais la souffrance morale aidant, les « remèdes » que tu lui donnes agiront peut-être plus vite.

Edern ne sourcilla pas devant ces paroles de Mainsville, prononcées d'ailleurs fort tranquillement, comme si le docteur parlait d'une chose toute naturelle.

Edern prit une pincée de tabac dans la tabatière qu'il avait posée près de lui et l'aspirait lentement. Puis il reprit d'une voix calme et dure :

– J'avais un compte à régler avec elle. Quand je la demandai en mariage, elle prit d'abord des airs de victime forcée d'aller au sacrifice. Mais je sus la rassurer, si bien qu'au bout de quelques

jours de fiançailles, elle m'aimait de tout son cœur. Ici, elle fut une épouse très éprise jusqu'au moment où, voulant éprouver son attachement et battre en brèche des scrupules existant chez elle, je lui appris quelques-uns des moyens par lesquels je gagnais notre existence. Ce fut d'abord de la stupéfaction, puis de l'horreur. Oui, elle se permit de me dire, sur le premier moment, que je lui faisais horreur ! Et par la suite, bien que matée par moi, bien que ne pouvant cesser complètement de m'aimer, je reconnus toujours en elle la présence de ce sentiment, de cette réprobation qui l'avait dressée contre moi à ma première révélation. Mais elle n'osait plus me le témoigner ouvertement depuis que je lui avais dit un jour : « Si tu oses encore m'adresser un reproche, prends garde à toi, prends garde à ton père, à tes frères que je garde encore à ma discrétion, puisqu'ils sont toujours mes créanciers. Je me vengerai terriblement, car souviens-toi que je ne recule devant rien. »

« Depuis ce moment-là, je l'ai tenue dans une perpétuelle terreur. Certains regards de moi lui font redouter cette vengeance suspendue sur sa

tête, et que je poursuis en réalité chaque jour. Car je ne lui pardonne pas certaines paroles prononcées dans le premier moment de son saisissement, ni dans ce reproche muet que j'ai vu plusieurs fois dans ses yeux et encore moins la sorte de répulsion qu'elle n'a pu toujours maîtriser à mon égard. De tout cela, oui, je me venge, oui, je la punis. Et Linda est un des instruments de ce châtiment. Quoi qu'elle en ait, Jeanne m'aime encore. Puis l'étrangère est de celles par qui on peut faire souffrir une femme de la plus douloureuse jalousie.

– Peste ! je dois dire que vous vous entendez à cela, elle et toi ! dit Mainsville avec un rire sardonique.

Les lèvres minces d'Edern s'entrouvrirent en un sourire cruel.

– Oui, Jeanne aura sa punition complète. Notre fille elle-même y contribue par sa singulière prédilection pour Linda. C'est, je crois, ce qui lui est le plus sensible.

Mainsville, pendant un instant, considéra le mince visage très blanc, les yeux fascinateurs et

cette bouche cruelle qui prononçait avec un calme effrayant de telles paroles. Porspoët demanda :

– Pourquoi me regardes-tu ainsi ?

– Je pensais, cher ami, que tu as une âme diabolique, la plus belle en ce genre qu’il m’ait encore été donné de voir.

Edern eut un rire sarcastique en répliquant :

– Tous les Porspoët ont eu plus ou moins cette âme-là, depuis Alain-le-Rouge, et je suis très heureux de ne pas faillir à la tradition.

VII

Un grand vent de mer passait sur la lande, courbait les chênes de Trenarvan, étendait de longues rides sur l'eau grise de l'étang. Il y avait aujourd'hui un an que le vaisseau anglais, attiré par les naufrageurs, était venu se briser sur le Rocher Rouge. Un an que Miguel, l'enfant dont le nom et la famille restaient inconnus, vivait à Ty an Heussa.

Il était assis dans la cour intérieure qu'entourait le cloître aux larges piliers et aux arcades surbaissées, qui avait été le promenoir des moines et où, selon la tradition, plusieurs d'entre eux avaient reçu le coup mortel. Ses petits doigts triaient des haricots qu'ils prenaient dans un grand panier pour les rejeter dans deux bassines. Cette besogne lui était donnée par Catherine qui se servait du petit étranger autant que le permettait son jeune âge. Miguel,

d'ailleurs, semblait doué d'une intelligence précoce et accomplissait avec adresse les petites tâches qu'on lui attribuait. Mais il restait taciturne, trop pensif, facilement cabré devant la dure autorité d'Edern. Toutefois, il semblait s'accoutumer à l'existence de Ty an Heussa. Les souvenirs qu'avait pu enregistrer son tout jeune esprit, les affections déjà éprouvées, paraissaient endormis, effacés. Il n'était plus vraiment qu'une épave abandonnée au bon plaisir de Porspoët.

Un léger bruit de talons sur la pierre, un bruissement de soie se fit entendre. Sous le cloître apparaissait Linda, vêtue de moire grise, une mantille de dentelle blanche couvrant ses boucles sombres. Elle s'avança en demandant :

– Sais-tu si M. de Porspoët est rentré, Miguel ?

Sans presque relever la tête, l'enfant répondit :

– Non, je ne sais pas.

– Va t'en informer près de Catherine.

Miguel se leva et allait se diriger vers la partie centrale du logis quand parut la servante au seuil

de sa cuisine.

– Catherine, M. Edern est-il là ? lui cria Linda.

En avançant de son côté, Catherine répondit :

– Non, pas encore, madame.

Linda fit une moue de contrariété.

– Comme il est long ! Il m’a dit ce matin en partant : « Je reviendrai de bonne heure cet après-midi ! »

– Quelque chose l’a sans doute retenu.

– Ou bien, il a rencontré des difficultés dans cette expédition... Pourvu qu’il ne lui soit rien arrivé !

Une soudaine angoisse pâlistait le visage de la jeune femme.

Catherine dit orgueilleusement :

– Il n’arrivera jamais rien à M. Edern. C’est un homme trop habile et trop prudent... Miguel, va prendre dans la cuisine un verre d’eau et porte-le à M^{me} Jeanne.

L’enfant obéit. En quittant la cuisine, il monta au premier étage et frappa à une porte. Une voix

faible répondit :

– Entrez !

La grande chambre aux fenêtres étroites était meublée de chêne ancien qui l'assombrissait encore. Dans le lit à colonnes s'allongeait un frêle corps épuisé. Sur le traversin s'appuyait une figure émaciée, d'une pâleur livide, où seuls paraissaient vivants les yeux bleus, emplis d'un songe douloureux.

– C'est toi, Miguel ? dit la voix faible. Tu m'apportes à boire ? J'ai tellement soif !

– Voilà, madame.

Et montant le degré sur lequel reposait le lit, Miguel, en se haussant, présentait à la malade le verre grossier rempli d'eau.

Pendant un moment, Jeanne essaya vainement de se soulever. Elle y parvint enfin, but péniblement quelques gorgées et retomba sur le traversin en murmurant :

– Je ne puis plus... c'est la fin... la fin bientôt...

Miguel la considérait de ses grands yeux tristes où montaient les larmes. Elle était la seule

ici qui eût été bonne pour lui. Puis il voyait bien qu'on la rendait malheureuse et son petit cœur déjà chevaleresque s'en émouvait. En outre, maintenant, il la voyait malade... très malade. Catherine, ces jours derniers, avait dit qu'elle allait mourir. On la laissait toute seule dans cette chambre où Catherine venait seulement pour quelques minutes le matin et le soir. Quelquefois le docteur Mainsville allait la voir et il disait en descendant : « Elle n'en a plus pour longtemps. »

L'enfant avait peine à s'éloigner de ce lit de souffrance. Il appuya ses petites lèvres chaudes sur la main glacée qui pendait hors du lit. Jeanne entrouvrit les paupières et demanda :

– Tu es là, Miguel ?

– Oui, madame.

– Promets-moi... de protéger Ahès... quand tu seras grand... de la conseiller... de la sauver...

– Oui...

Il répondait sans comprendre. Mais il voulait faire plaisir à la pauvre dame malade.

– N'oublie pas...

Les doigts décharnés s'étendirent, se posèrent sur la brune chevelure soyeuse. Et ce geste fut une bénédiction donnée à l'enfant sans mère, recueilli dans ce sinistre Ty an Heussa.

Miguel quitta la chambre et la mourante se retrouva dans sa solitude, car elle se mourait. Peut-être, ce soir, aurait-elle quitté ce monde.

Combien une telle perspective l'aurait comblée de bonheur si elle n'avait laissé après elle son enfant ! Mais Ahès !... Ahès, livrée à ce père criminel, élevée par lui et cette étrangère sans conscience, sans scrupules ! Ahès en qui peut-être déjà sommeillaient les pires instincts de la race maudite.

Hélas ! Pauvre Jeanne, qu'eût-elle pu faire, vivante, pour protéger sa fille des mauvais exemples, des perfides conseils, de l'incrédulité cynique que lui avait enseignée son père ? Rien, elle le savait bien. Ederm était un maître impitoyable qui la traitait comme la plus misérable des esclaves depuis qu'elle avait osé lui montrer sa réprobation de ses odieux brigandages, depuis, surtout, l'entrée de Linda au

manoir.

Quel martyr ! Jeanne frissonnait encore de douleur au souvenir de toutes les humiliations, les souffrances, les tortures morales que Porspoët et cette femme, aidés de Catherine, lui avaient fait endurer depuis un an. Ils semblaient s'acharner sur elle, s'acharner à trouver ce qui pourrait la meurtrir dans toutes les fibres de son âme. Puis, en même temps, un mystérieux travail de destruction se faisait dans son être physique. Un jour, elle avait songé : « Peut-être m'empoisonnent-ils ? » et cette pensée ne l'avait plus quittée.

Enfin, elle s'était couchée pour ne plus se relever. Depuis ce moment-là, elle n'avait pas revu sa fille. Quand elle la demandait à Catherine ou au docteur Mainsville, ils répondaient invariablement que Porspoët défendait qu'on la menât près d'une malade. En vain protestait-elle que son état n'était pas contagieux. Eternellement, maintenant cette cruauté supplémentaire.

Et il refusait aussi d'appeler un prêtre près de

sa femme. Depuis qu'elle connaissait son existence criminelle, il ne lui avait plus permis de remplir ses devoirs religieux. Même à l'heure de la mort, il maintenait cette volonté en laissant la malheureuse à la fois dans l'abandon physique et moral.

Car on dédaignait de la soigner. Catherine lui donnait à peine l'indispensable... Enfin, sa terrible épreuve allait se terminer.

Mais Ahès !... sa pauvre petite fille !

Et son père, ses frères qu'elle n'avait pas revus depuis trois ans ? Ils étaient égoïstes et ne lui avaient jamais témoigné beaucoup d'affection, mais elle les aimait quand même. Pourvu qu'Edern ne continuât pas sur eux la vengeance déjà exercée contre sa femme ? Il y avait en lui un si terrible génie du mal !

Ah ! comme maintenant était bien mort ce qui, l'année dernière encore, lui restait de son amour pour cet homme !

Oui, elle était prête à mourir. Dieu accueillerait miséricordieusement la pauvre âme

martyrisée, victime d'un abominable criminel. À chaque minute, un peu de vie se retirait. Bientôt... bientôt...

Ah ! que ne pouvait-elle emmener Ahès avec elle !

La porte fut ouverte à cet instant par une main impérieuse. Deux hommes entrèrent, Porspoët et Mainsville. Ils s'approchèrent du lit. La mourante souleva ses paupières et, les reconnaissant, murmura, les yeux pleins d'horreur :

– Vous !... vous !...

Mainsville se pencha, l'examina d'un rapide coup d'œil et, se redressant, regarda Edern.

– C'est la fin, dit-il.

Les yeux de la malheureuse femme se tournèrent vers Porspoët. Sa voix se fit entendre, basse et distincte :

– Je te pardonne... Tu m'as tuée, mais je te pardonne...

Dans le regard d'Edern flamba une lueur de haine.

– Et moi, je ne te pardonne pas. Je t’ai châtiée jusqu’à la dernière minute. Je voudrais que ma vengeance te poursuive au-delà de la tombe !

– Mon Dieu ! ayez pitié...

Ce furent les derniers mots de Jeanne. À peine les eut-elle prononcés qu’un long spasme la saisit. Après quoi, elle expira.

Deuxième partie

I

Le château de Kermoal, situé à deux lieues de Trenarvan, était bâti sur l'emplacement du château fort élevé par les premiers descendants d'Arnaël, fils de la princesse Ahès et ancêtre des Porspoët. Il se composait d'un important corps de bâtiment flanqué de quatre tours rondes et relié au donjon par une galerie voûtée. L'intérieur en était meublé sans luxe, avec une noble simplicité. Hervé de Tréguidy, l'actuel seigneur, et son fils Ely détestaient le faste et employaient leur belle fortune à améliorer leurs terres, à donner plus de bien-être à leurs tenanciers, les plus heureux de toute la Bretagne, et qui se considéraient comme particulièrement privilégiés en se comparant à ceux de Trenarvan, pressurés jusqu'aux moelles par Porspoët.

Chaque année, à la Saint-Jean, les châtelains donnaient une grande fête dans le parc de

Kermoal. Tous les paysans du domaine y étaient conviés avec leur famille. On dansait au son du biniou, on festoyait sous les arbres centenaires. Puis M^{me} Ely de Tréguidy distribuait à chacun un souvenir de cette journée, sous la forme de quelque objet utile ou agréable confectionné par elle et ses chambrières, ou par son mari qui était habile dans tous les petits travaux de menuiserie, de serrurerie ou de décoration.

Cette année 1784, elle se faisait aider pour la première fois par sa fille Hoëlle qui venait d'atteindre ses dix ans. Vive, légère, aérienne dans sa robe de mousseline blanche à grande ceinture rose, la fillette allait et venait, souriant à tous, singulièrement jolie avec son fin visage d'un blanc délicat, encadré de longues boucles soyeuses aux tons d'or ardent, et ses yeux verts, profonds, lumineux, animés par une rare vivacité de pensée. Elle s'occupait surtout des enfants, aidée par quelques-unes de ses amies, filles de châtelains de la contrée, venus pour cette fête de la Saint-Jean comme c'était la coutume de temps immémorial. Pol, son frère, un robuste garçon d'une quinzaine d'années, donnait en compagnie

de ses camarades le branle aux divertissements et de tous ceux qui se trouvaient là, ce n'était pas lui qui s'amusait le moins.

Tandis que les danses commençaient, le vicomte de Tréguidy s'assit un peu à l'écart avec plusieurs de ses amis et parents. Ils s'entretenaient des nouvelles rapportées récemment de Paris et de la cour par M. de Pénazel qui en revenait. Guy de Pénazel était le frère de M^{me} Ely de Tréguidy et possédait un domaine proche de Trenarvan. Pour venir à Kermoal, il devait traverser les terres de Porspoët, ou bien faire un long détour. Quand rien ne le pressait, il préférait perdre quelques heures que de risquer d'être attaqué et dévalisé en chemin, comme le fait s'était produit plusieurs fois pour son père et ses aïeux. Mais depuis que, deux ans auparavant, Edern de Porspoët avait perdu plusieurs de ses bandits et failli être pris lui-même dans une de ses expéditions criminelles, celles-ci avaient à peu près cessé. Il en remplaçait le profit par celui de la contrebande, organisée avec l'habileté qu'il savait apporter dans toutes ses entreprises,

comme le disait à ce moment M. de Tréguidy à ses interlocuteurs, car la conversation était venue sur le seigneur de Trenarvan que M. de Pénazel avait rencontré à Paris.

– Oui, il est parti depuis trois semaines avec sa femme, paraît-il, dit Ely de Tréguidy qui s'était rapproché du groupe. Sa fille et son fils adoptif restent seuls à Ty an Heussa avec la servante.

Le vieux marquis de Keroman hocha la tête.

– Heu !... son fils adoptif... cette histoire de naufragés recueillis m'a toujours paru louche. Qu'il ait conservé la femme parce qu'elle était jolie, cela se conçoit encore de sa part. Mais l'enfant ?

– Il a eu scrupule de le tuer, dit Ely.

– Scrupule ? Lui ? Allons donc ! Lors de l'attaque de la diligence, il y a sept ans, trois petits enfants ont été massacrés. Non, non, il faut chercher autre chose ! Il avait là un intérêt. Mais lequel ? Voilà ce qu'il nous est impossible à deviner.

– Il n'est pas moins étonnant qu'il ait adopté

cet étranger et lui ait donné son nom, ajouta le vicomte de Tréguidy. Hélas ! quelle triste éducation il a dû recevoir ! Porspoët en fera un bandit comme lui, naturellement... Ely qui l'a parfois aperçu dit que c'est un très beau garçon, d'une rare distinction d'allure.

– Oui, il a de la race, énormément, dit Ely de Tréguidy. Et aussi une singulière fierté dans le regard, dans le port de la tête.

M. de Keroman ricana légèrement.

– Il y a de quoi ! Le protégé, l'élève de Porspoët ! Oui, il peut être fier, le jeune garçon ! Et aussi la belle Espagnole, épouse de ce noble brigand, qui la promène à Quimper dans des toilettes magnifiques payées avec le fruit de ses crimes.

– Elle est bien jolie, cette femme-là ! dit un des causeurs.

– Oui, mais elle commence à se faner, répliqua Ely. Je l'ai rencontrée, il y a quelques mois, précisément à Quimper. Elle était bien fardée, très parée et faisait encore beaucoup d'effet, je le

reconnais. Porspoët paraît avoir pour elle un attachement durable.

– Autant qu'un malin diable comme lui peut s'attacher à quelqu'un, dit Guy de Pénazel. En tout cas, ils se sont fort amusés à Paris, car pendant que j'y étais, j'ai pris des renseignements sur leur existence et leurs relations là-bas. Cela peut servir quand on a affaire à des gens suspects. J'ai donc appris qu'ils passaient leurs soirées, soit au théâtre, soit dans des tripots où Porspoët jouait gros jeu et gagnait de fortes sommes. Ils souperent en compagnie des gens les moins recommandables, hommes et femmes, et fréquentent un certain nombre d'étrangers, particulièrement des Espagnols. Un de leurs grands amis est un Suisse, le docteur Marat. Ils logeaient dans un hôtel proche de sa demeure et le voyaient presque chaque jour. C'est, m'a-t-on dit, un assez vilain personnage, moralement et physiquement.

– Sous ce dernier rapport, on ne peut dire la même chose de Porspoët, répliqua M. de Tréguidy. Mais quant au premier !... Ah ! il ne

craint guère d'être surpassé !

– On prétend que sa fille est déjà un petit démon, qu'elle se glorifie de la criminelle aïeule dont elle porte le nom et de ses abominables ancêtres, Alain le tueur de moines, Yves le démoniaque.

– On le prétend, dit Ely, et même...

Il s'interrompt tout à coup.

À la grande clairière où l'on avait installé la fête, où l'on dansait en ce moment, aboutissaient trois allées. L'une conduisait au château, l'autre s'enfonçait plus avant dans le parc, la troisième conduisait à une petite porte, dans le mur de clôture, ouverte aujourd'hui pour que les tenanciers de Kermoal puissent arriver directement au lieu de la fête. Or, par cette allée, apparaissaient deux nouveaux personnages : lui, un jeune garçon d'environ quatorze ans, mince, élancé, d'une singulière élégance dans son habit de drap fin gris foncé ; elle, une fillette d'une douzaine d'années, au menu visage très blanc, encadré de soyeux cheveux blonds teintés de roux. Elle portait une robe de taffetas rouge rayée

de blanc, des souliers blancs attachés par des rubans rouges ; sur son front était posée une couronne de roses pourpres. Ses yeux d'un bleu-vert étincelaient d'une joie insolente, tandis qu'elle avançait la main dans celle de son compagnon dont la fine tête brune se redressait fièrement, dont les lèvres s'entrouvraient en un sourire moqueur.

– Ah ça ! est-ce que je rêve ? dit le vicomte de Tréguidy. Ces enfants...

– Sont Ahès de Porspoët et Miguel, la fille et le fils adoptif d'Edern, acheva Ely, la voix à demi étouffée par la surprise.

– Que viennent-ils faire ici ?

– Prendre part à la fête, probablement.

– Ah ! par exemple ! c'est fort ! Ces louveteaux...

Les danseurs, tout à leur plaisir, ne s'apercevaient pas de cette apparition qui, par contre, semblait produire une vive stupéfaction dans le reste de l'assistance. Miguel et Ahès continuaient d'avancer, avec le même air

d'impertinente bravade. Et voilà qu'ils se mirent à danser, eux aussi. Ils étaient inexpérimentés, mais souples et adroits tous deux, ils eurent vite fait de se mettre à l'unisson des autres.

– Non, c'est vraiment trop fort ! s'écria M. de Tréguidy.

Sa belle-fille s'avavançait vers lui, le visage empourpré par la surprise et la contrariété.

– Mon père, ne sont-ce pas là les enfants de Porspoët ?

– Oui, oui ! Ah ! je vais les faire déguerpir, ces effrontés ! Ils vont voir !

Et le vicomte se dirigea vers les deux intrus. Sa main, brusquement, se posa sur l'épaule de Miguel.

– Que venez-vous faire ici ? demanda-t-il, la voix assourdie par une colère contenue.

Miguel et Ahès s'immobilisèrent. Deux yeux d'un bleu foncé, deux yeux superbes, fiers et railleurs, se tournèrent vers M. de Tréguidy tandis qu'une voix ferme répondait :

– Nous venons danser comme les autres,

puisque Kermoal est ouvert aujourd'hui à tous les habitants de la contrée.

– Mais pas à vous ! Jamais à des Porspoët ni à ceux qui leur sont attachés ! Je vois d'ailleurs à votre air que vous êtes venus simplement dans l'intention de me braver, peut-être sur l'ordre de votre père...

– Notre père n'est pas à Trenarvan, riposta Miguel. Nous sommes venus ici pour nous amuser, comme tout le monde...

– Et vous n'avez rien à nous dire ! acheva Ahès.

L'insolence de la réponse et du regard chez cette enfant, l'air de hautain défi chez Miguel, firent bouillonner la colère dans l'âme du châtelain.

– Ah ! je n'ai rien à vous dire ? Nous allons voir cela ! Mocaër !

Le valet qui venait de passer des rafraîchissements arrivait précisément de ce côté, son plateau à la main. M. de Tréguidy lui cria :

– Arrive ici et reconduis promptement hors de

chez moi ces insolents-là!

Mais Mocaër, qui venait d'apercevoir les deux enfants eut à leur vue un haut-le-corps qui fit s'entrechoquer les verres sur le plateau. Il s'immobilisa, les traits un peu crispés, les yeux attachés sur eux.

Ahès éclata d'un rire strident.

– Vite ! Mets-nous dehors, si tu l'oses !... obéis... obéis donc !

Et elle riait toujours, la main posée sur l'épaule de Miguel dont les lèvres conservaient le même sourire de moquerie. Mais le regard du jeune garçon, tout à coup, témoigna d'un vif intérêt. Il venait d'apercevoir Hoëlle qui, la danse étant arrêtée subitement, s'avavançait en quelques bonds légers vers le groupe formé par son grand-père et les étrangers.

– Eh bien ! qu'attends-tu pour m'obéir, Mocaër ? dit le vicomte dont l'irritation augmentait devant l'attitude des deux enfants. Pose ton plateau par terre et conduis hors d'ici ces insolents.

À cet instant, le regard de Miguel rencontrait celui d'Hoëlle, ces yeux couleur de mer profonde, si beaux dans la délicate blancheur du visage et qui témoignaient à la fois de la surprise et une vive curiosité, mais aucune malveillance. Puis, la fillette s'écria en se tournant vers M. de Tréguidy :

– Oh ! grand-père ! pourquoi les renvoyez-vous ? Ils ne font rien de mal en dansant ici !

Le vicomte fronça les sourcils.

– De quoi te mêles-tu, Hoëlle ?... Mocaër, fais ce que je te dis.

Mais Miguel, regardant le châtelain, dit avec ironie :

– Inutile de déranger Mocaër, monsieur. Nous allons partir nous-mêmes, ayant accompli ce que nous avons décidé, c'est-à-dire de faire un tour de danse à Kermoal pour cette fête de la Saint-Jean.

Puis, se tournant vers Hoëlle, le jeune Espagnol ajouta avec un soudain accent de douceur :

– Je vous remercie, mademoiselle.

Sur ces mots, il la salua avec une grâce aisée qui frappa beaucoup de personnes autour d'eux. Après quoi, prenant la main d'Ahès qui continuait de toiser insolemment M. de Tréguidy et sa petite-fille, il tourna les talons et s'éloigna dans l'allée conduisant à la porte du parc.

– Voilà de dignes élèves de Porspoët ! s'écria Ely de Tréguidy qui, avec d'autres invités, venait de rejoindre son père. Cette enfant a déjà un aplomb infernal ! Et l'Espagnol est bien pourvu aussi sous ce rapport !

Le vicomte, dont l'irritation continuait d'empourprer le visage, répliqua :

– C'est un odieux petit impertinent ! Il aurait mérité une bonne correction ! Mais qu'il ne s'avise pas de me braver en une autre circonstance, je ne le manquerai pas, cette fois !

– Et vous avez, ma foi, bien raison, dit Guy de Pénazel. Ce garçon-là a un air de moquerie, de fierté, tout à fait insupportable !

– Eh ! il se croit sans doute quelque prince

exilé ! dit en riant M. de Keroman. Au fait, il l'est peut-être ! En tout cas, il a fort grande mine, ce fils adoptif d'un bandit !

– Grande mine ou non, je ne l'en traiterai pas moins comme il le mérite, à la prochaine occasion ! dit M. de Tréguidy. Il ne manquerait plus maintenant que ces louveteaux de Trenarvan vinssent nous défier jusque chez nous !... Et toi, Mocaër, pourquoi tardais-tu à m'obéir, tout à l'heure ?

Le valet, qui allait s'esquiver, son plateau entre les mains, avança de quelques pas, sans embarras apparent.

– Je n'avais pas bien compris, monsieur le vicomte.

– Tu n'avais pas compris ? Eh ! tu as l'esprit prompt, cependant, à l'ordinaire ! Eh bien ! entends ceci : au cas où ces jeunes insolents auraient l'audace de se montrer à Kermoal, mets-les hors de chez moi sans barguigner !

– Très bien, monsieur le vicomte, ce sera fait, répondit respectueusement Mocaër.

Hoëlle avait écouté cet échange de paroles avec une mine de songeuse tristesse. Les beaux sourcils dorés, d'un ton plus foncé que ses cheveux, se fronçaient légèrement. En secouant ses boucles soyeuses, la fillette s'éloigna sans entrain et alla reprendre sa tâche de petite maîtresse de maison.

... Dans l'allée, Ahès et Miguel s'éloignaient sans hâte. La fillette avait pris le bras de son compagnon et s'appuyait sur lui en recommençant à rire de plus belle.

– Oh ! Miguel, que c'était drôle ! Quelle tête faisait Mocaër ! Et le vicomte, était-il furieux ! Je me suis bien amusée, cher Miguel ! Et toi aussi ?

Elle levait vers le jeune garçon ses yeux bleu-vert, remplis d'une gaieté ironique et enjôleuse.

– Certes... je me suis amusé... j'aurais aimé rester plus longtemps, dit Miguel.

– Moi aussi. Le vicomte aurait forcé Mocaër à nous jeter dehors ; tu aurais résisté, Miguel, n'est-ce pas ? Tu ne te serais pas laissé chasser par un

serviteur ! Tu te serais battu ! Le vicomte en aurait fait une maladie !

Elle riait aux éclats, montrant de petites dents blanches et pointues. Mais, brusquement, son visage s'assombrit.

– Nous avons bien le droit de danser comme les autres, pourtant ! dit-elle avec colère. Quel imbécile, que ce vieux Tréguidy ! Je comprends pourquoi mon père le déteste !... Quant à sa petite-fille...

Les yeux d'Ahès jetaient des éclairs. Miguel marchait, en regardant devant lui la route qui traversait la lande, en direction de Trenarvan. Il remarqua :

– Elle a pris notre défense...

– Ah ! s'écria la fillette d'un ton indigné, nous n'avons pas besoin de cela ! Pour qui nous prend-elle, cette sottise ? Pour des mendiants qui demandent l'aumône ? Pourquoi est-elle intervenue ? Après qu'elle eut parlé, je n'ai plus du tout eu envie de rester. Toi non plus, n'est-ce pas ? D'ailleurs, tu as aussitôt décidé de partir !

– Sans doute...

– As-tu vu, poursuivit Ahès plus calmement, ma robe était beaucoup plus belle que la sienne.

Elle jeta un regard complaisant sur sa jupe que la brise, venue de la mer, gonflait gracieusement.

– Et je suis bien plus jolie qu'elle ! conclut-elle d'une voix satisfaite.

Miguel ne répondit pas tout de suite. Elle insista. Sa voix avait repris un accent câlin.

– N'est-ce pas, cher Miguel ? Je suis plus jolie et mieux habillée que ma cousine Hoëlle ?

– Tu es très jolie et très élégante, Ahès, répliqua le jeune Espagnol.

Si ce n'était pas exactement cette phrase qu'attendait la fillette, le compliment, cependant, la satisfît. Elle continua de pérorer gaiement, passant en revue toutes les personnes qu'elle avait aperçues à Kermoal, en raillant chacune d'elles.

– Tous ces gens sont certainement très ennuyeux, déclara-t-elle. On le voit sur leur figure ! J'aime mieux mon père et Mamita ! Et je

préfère notre Trenarvan à leur Kermoal !

Ils avaient traversé le bois et contournaient maintenant l'étang dont l'eau trouble ne s'éclairait même pas au soleil de cette belle journée de juin. La façade du manoir apparaissait, massive et sombre.

Et Miguel garda le silence.

II

C'était, certes, une singulière éducation que Miguel et Ahès avaient reçue, recevaient encore à Ty an Heussa.

Au cours des premières années qu'il y avait passées, Miguel ne dut qu'au mystère qui planait toujours sur son origine, sur les causes de cet exil en France, qui jusqu'à ce jour demeurait inexpliqué, de ne pas succomber de faim et de misère, sous les mauvais traitements. Car, après la mort de la pauvre Jeanne, Catherine, à laquelle manquait l'aide de cette maîtresse qui était bien plutôt pour elle une servante, avait accablé le petit garçon de besognes fort au-dessus de son âge et de ses forces. Elle le rudoyait sans ménagements et, même, ne se gênait pas pour le battre quand il faisait mine de lui résister. À peine lui donnait-elle à manger, suivant en cela les ordres de M. de Porspoët qui entendait réduire à

l'extrême les dépenses qui ne lui profitaient pas directement.

Le docteur Mainsville, cependant, attira un jour son attention sur la pâleur, la visible faiblesse de l'enfant.

– As-tu l'intention de te débarrasser de celui-là aussi ? lui demanda-t-il de la façon abrupte qui lui était habituelle. Il est vrai qu'en ce qui concerne son histoire nous n'avons pas avancé d'un pas depuis deux ans. Si, dans l'avenir, nous ne sommes pas plus heureux, ce petit n'est plus pour toi qu'une charge inutile.

– Mais l'avenir peut nous réserver des surprises, dit Edern. Le hasard intervient parfois. Non, je ne désire pas, pas encore du moins, voir disparaître Miguel. Pourquoi me poses-tu cette question ?

– Parce que, dit Mainsville avec un ironique sourire, un enfant de six ans qu'on nourrit à peine, et duquel on exige un travail dur et constant, ne peut résister très longtemps. Tu l'as dressé à l'obéissance passive et tu as eu raison, mais Catherine profite de sa docilité avec quelque

exagération, me semble-t-il. Je viens de le voir tirer du puits plusieurs lourds seaux d'eau et les porter à la cuisine... Il paraissait près de tomber de fatigue. Il ne tiendra plus beaucoup de semaines de ce métier, mon cher Ederm !

– C'est bon. Je vais donner des ordres à Catherine pour qu'elle le ménage, dit Porspoët après un moment de réflexion.

– Et nourris-le suffisamment, mon ami. Un garçon en pleine croissance a besoin d'un régime fortifiant...

Miguel, à la suite de cette conversation, vit changer le mode de son existence. Les tâches qui dépassaient ses forces furent supprimées, ses repas devinrent plus copieux. Puis, il reçut l'autorisation, et même l'ordre, de jouer avec la petite Ahès, enfant renfrognée et déjà volontaire, mais qu'il sut amuser. Elle lui témoigna très vite une vive amitié et, au contact d'un compagnon à peu près de son âge, elle devint plus gaie et plus vivante.

Trop petite pour imposer ses caprices à ce garçon qui la dépassait de la tête, et aussi pour se

rendre compte de la triste situation qui mettait Miguel, en quelque sorte, à sa discrétion, elle se laissa plutôt influencer et conduire par lui, au moins en ce qui concernait leurs jeux. Et cette espèce de responsabilité que conférait au petit garçon le fait d'être l'aîné des deux devait contribuer à sauver sa propre personnalité, en passe d'être définitivement écrasée par l'autorité tyrannique d'Edern et de Catherine.

Car Porspoët ne tolérait pas le plus petit manquement à la discipline qu'il imposait à Miguel. Pas un geste, pas une parole ne passaient inaperçus à son regard aigu. À ses moindres ordres, il exigeait une obéissance immédiate et totale. Et Miguel comprit très vite que la résistance était non seulement inutile, mais précipitait sur lui un impitoyable châtiment.

Edern ne s'était pas vanté en déclarant un jour qu'il le rendrait souple : l'enfant, bientôt, ne montra plus aucune velléité d'indépendance.

Quant à sa fille, Porspoët la traitait avec infiniment moins de dureté. De figure, elle lui ressemblait étrangement, et cela flattait et

amusait ce père, peu tendre cependant. Il était enchanté de ce que Ahès n'eût pas hérité un seul trait de sa mère et quand il la voyait volontaire, capricieuse, violente, il s'en réjouissait et l'encourageait bien plutôt que de la réprimander.

— C'est une vraie Porspoët ! disait-il avec orgueil. Quel dommage qu'elle ne soit pas un garçon !

Linda se préoccupait fort peu des enfants. Si elle s'était intéressée un peu de temps à la petite fille, c'était plutôt par vanité, pour se faire valoir auprès d'Edern, et aussi pour écraser mieux encore la pauvre Jeanne de sa supériorité. Après la disparition de sa malheureuse rivale, devenue dame de Porspoët à son tour, elle ne se soucia pas plus d'Ahès que de Miguel. Le petit garçon, du reste, était pour elle un rappel constant de la mission que lui avait confiée Fernando, et dont elle se souvenait maintenant. Et bien qu'elle se sût protégée par Edern et que celui-ci eût définitivement supplanté dans son cœur l'amoureux de jadis, elle éprouvait une crainte superstitieuse de voir apparaître un jour celui

dont elle avait, par hasard évidemment, trompé la confiance. Ignorant l'espoir de son mari au sujet du petit Espagnol, elle regrettait amèrement qu'il eût sauvé Miguel en même temps qu'elle, et ne témoignait à l'enfant qu'une hostilité hargneuse. Envers elle, Miguel se montrait toujours parfaitement poli.

Ainsi passèrent des mois... Miguel atteignit ses dix ans. Grand, élancé, il frappait par l'élégance instinctive de ses gestes, la grâce de ses attitudes, par son regard fier, son visage déjà énergique. Il était facile de deviner que, parvenu à l'âge d'homme, il serait remarquablement beau et fort et que son intelligence dépasserait de loin la moyenne.

Et Porspoët se mit à le regarder d'un œil différent.

Ahès grandissait, elle aussi. C'était une fort jolie petite fille, à l'esprit vif, au caractère entreprenant et vindicatif. Indulgent, contre son habitude, Porspoët riait quand elle osait lui tenir tête, ce qui arrivait fréquemment. Et il regrettait de plus en plus qu'elle fût une fille. Il souhaitait

un fils qui le pût seconder, puis le continuer dans ses affaires aventureuses, et avait espéré que ce fils, Linda le lui donnerait... Mais jamais, au cours de ces cinq années, la jeune femme n'eut l'espoir d'être mère. Et Porspoët s'avisa que cet héritier que lui refusait la nature, l'océan, la tempête et le hasard le lui avaient peut-être apporté six ans plus tôt, aussi beau, aussi doué, aussi résolu qu'il le pouvait désirer. Il n'était pas aveugle et se rendait fort bien compte que la docilité de Miguel n'était qu'une apparence extérieure, cachant une énergie farouche, une volonté encore développée par la contrainte à laquelle le petit garçon avait dû se plier.

« Je l'ai formé d'une façon très parfaite, se disait Edern. Déjà, grâce à moi, il possède une âme virile, dure et insensible. Et, en prenant plus d'influence encore sur lui, j'en ferai un être indomptable, digne en tous points de prendre sa place dans la lignée de mes aïeux ! Le hasard m'a servi en me faisant le recueillir ! Le destin voulait faire de moi son père adoptif... Pourquoi n'accepterais-je pas ce présent du sort ? »

Il ne parla point, tout d'abord, de son idée à Linda. Il la savait mal disposée à l'égard du petit garçon. Mais il s'inquiéta de l'instruction de l'enfant. Il voulait un fils, oui, mais un fils qui, de toute manière, lui pût faire honneur. Ahès, du reste, était à présent en âge de commencer quelques études.

Porspoët fit appel au docteur Mainsville pour lui confier la mission d'enseigner aux deux enfants la lecture et l'écriture, d'abord, puis quelques rudiments de sciences. Il entendait ensuite diriger à son gré le développement de ces jeunes esprits. Mainsville vint donc chaque jour à Ty an Heussa donner une leçon à ses élèves.

Ceux-ci, un peu las de jouer sans cesse, accueillirent assez volontiers ce changement dans le cours monotone de leurs journées. Ni l'un ni l'autre n'aimaient le docteur ; l'une, à cause de sa laideur, l'autre parce qu'il conservait à son endroit l'antipathie des premiers jours, qui n'avait fait que croître. Mais Mainsville était un homme érudit que cela amusait de cultiver des cerveaux neufs, et son enseignement captiva les

enfants. Ils apprirent très rapidement, témoignant d'une curiosité encourageante pour le professeur.

Puis, Porspoët, en dehors des leçons du docteur, se mit à raconter aux enfants les hauts faits de ses ascendants. Il dépeignait leurs crimes comme autant d'actions héroïques et ne manquait pas de railler la vertu et l'honnêteté, qu'il traitait de faiblesse et de sottises. Il s'animait en parlant et ses yeux étincelants fascinaient ses jeunes auditeurs que gagnait peu à peu l'enthousiasme. Ils l'eussent écouté pendant des heures. Ensuite, Miguel et Ahès discutaient entre eux ces récits attrayants et la fillette ne se lassait pas de répéter avec orgueil :

– Miguel ! je veux ressembler à mon aïeule, la belle princesse, la fille du roi !

Ainsi, Edern, avec une astuce diabolique, s'appliquait à modeler ces jeunes âmes. Il leur permit en outre de passer tout le temps qu'ils voulaient dans sa bibliothèque. Et Miguel se passionna pour la lecture.

Les Porspoët s'étaient toujours piqué de goûts littéraires et la bibliothèque de Trenarvan était

fort abondamment fournie. Budic, le père d'Edern, avait même transcrit, en un épais manuscrit, toute l'histoire de sa famille, dans tous ses détails, y compris ceux que rapportait la tradition. Mais Miguel s'attaqua d'abord aux volumes imprimés, qu'il lisait plus facilement, et dévora, pêle-mêle, les chefs-d'œuvre du grand siècle et les ouvrages des philosophes. Il ne comprenait pas tout, évidemment, mais sa mémoire docile enregistrait un fatras divers, varié, qui l'enchantait.

Ahès renonça tout de suite à lui tenir compagnie en cet exercice : elle aimait écouter son père, mais cela l'ennuyait de lire elle-même.

Je vais jouer, disait-elle. Tu me raconteras.

Quand Porspoët annonça enfin à Linda sa décision d'adopter Miguel et de lui donner son nom, elle ne fit aucune objection. Sa rancune contre le petit garçon s'en accrut, mais elle lui fit néanmoins bonne figure. Sans doute avait-elle toujours pour Edern la même admiration, mais elle commençait à trouver austère son existence à

Trenarvan et elle projetait d'entraîner son mari, peu à peu, hors de la triste demeure.

Elle était trop fine mouche pour risquer de mécontenter Porspoët en contrecarrant ses volontés. Elle savait, du reste, que toute protestation de sa part se heurterait à une force qu'elle ne pouvait entamer. Son apparente approbation ne pouvait, songea-t-elle, que satisfaire Ederm et l'amener, comme elle le désirait, à la conduire de plus en plus fréquemment à Quimper, puis à Paris. En arrachant Porspoët à l'atmosphère farouche de Ty an Heussa, elle espérait l'habituer petit à petit à une vie plus brillante et plus joyeuse.

Après tout, ce Miguel, convenablement élevé par un tel maître, serait sans doute capable, un jour, de prendre à sa charge les dangers des expéditions hasardeuses et profitables, tandis qu'elle et son époux, sans plus courir de risques, s'amuseraient dans la capitale. Et si jamais le jeune Espagnol gênait, elle saurait bien s'arranger pour s'en débarrasser discrètement.

Aux côtés d'Edern, Linda avait été à bonne école.

III

Par ce chaud après-midi de juillet, Edern de Porspoët et le docteur Mainsville marchaient à pas lents, fuyant l'ardeur des rayons du soleil, au long du cloître de Trenarvan. Edern et Linda étaient revenus de Paris la veille au soir, et, comme chaque fois, au retour de ces absences de plus en plus fréquentes et prolongées du maître de Ty an Heussa, le docteur venait déjeuner au manoir et rendre compte à son ami des événements qui s'étaient déroulés depuis son départ. Car Edern chargeait Mainsville de surveiller à sa place ses affaires et les enfants.

Linda, selon son habitude, était montée dans sa chambre pour se reposer après le repas et les deux hommes s'entretenaient seul à seul.

Edern n'avait guère changé au cours de ces dix années, de figure tout au moins. De corps, il s'était quelque peu alourdi. La vie de plaisirs

qu'il menait dans la capitale, les nuits passées dans les tripots ou les théâtres, la suppression trop fréquente du grand air auquel il était accoutumé depuis son enfance, la trop bonne chère aussi, tout cela s'inscrivait dans sa démarche plus pesante, sa silhouette qui commençait à s'empâter. Ces détails n'échappaient pas au coup d'œil aigu de Mainsville, mais il se gardait de faire aucune remarque. L'oisiveté, la dissipation où s'enlisait peu à peu son ami, faisaient assez bien son affaire.

– Je n'ai pas de fait très saillant à te rapporter, dit-il. Les choses vont, pour ainsi dire, toutes seules. Et je suis là pour les diriger !

– Je le sais ! répliqua Edern avec un rire satisfait. Rien n'échappe à ton coup d'œil, mon cher Mainsville ! Sous ton autorité, les « gars de Porspoët » n'ont qu'à filer droit et à bien se tenir !

– Malheureusement, reprit le docteur, tout est calme... un peu trop calme à mon gré ! Autrefois, l'existence était plus distrayante ! L'hiver,

évidemment, la tempête nous livre encore quelques vaisseaux, mais il semble que les navigateurs évitent autant que possible, à présent, nos parages ! Peut-être ne les trouvent-ils pas de tout repos ?

– Ah ! bah ! ricana Porspoët, sardonique, nous nous efforçons cependant, à ce qu'il m'apparaît, de leur procurer le repos définitif !

Ils rirent tous deux de cette macabre plaisanterie. Après quoi, Edern remarqua, sur un ton de confidences :

– Tu te plains que la vie soit trop tranquille, mon ami ? Patience ! Il pourrait bien en aller autrement d'ici quelque temps !

– Que veux-tu dire ? Parlerais-tu de guerre prochaine ?

Porspoët haussa les épaules.

– Une guerre ? Non, certes ! Le roi Louis le Seizième manque pour cela d'activité, d'envergure et d'esprit de décision ! Mais justement à cause de son caractère hésitant et craintif, il est en train de courir à une

catastrophe... une catastrophe qui n'en serait pas une pour tout le monde, je te prie de le croire !

– Sais-tu quelque chose de précis ? demanda Mainsville dont l'intérêt s'éveillait.

– Pas encore. Mais certains projets mûrissent dans l'ombre et le silence, et s'ils se réalisent, comme je le suppose, nous aurons gros à y gagner ! N'aie crainte, je te tiendrai au courant. Mais, pour le moment, garde pour toi ces quelques mots ; il est inutile d'alerter les gens.

– Sois tranquille !

– Et les enfants ? demanda Porspoët. Ils m'ont paru en excellente forme !

– Ils le sont, dit le docteur. Ce sont des lurons dont on trouverait difficilement les pareils ! Sais-tu ce qu'ils ont inventé le jour de la Saint-Jean ?

Et Mainsville raconta à Edern l'intrusion de Miguel et d'Ahès à Kermoal, le jour de la fête, ce dont il avait eu les échos par la fillette, fière de son exploit, et par Mocaër. Porspoët rit bruyamment.

– La bonne plaisanterie que voilà, en vérité !

Ces petits diables ont été narguer le vieux Tréguidy ? C'est parfait ! Nous ferons quelque chose de Miguel, Mainsville !

– Je le pense. Cependant...

Un nuage passait sur son front. Porspoët interrogea :

– Y a-t-il quelque chose qui t'inquiète ?

– La fille d'Ely de Tréguidy promet d'être une beauté remarquable, dit le docteur. Cela pourrait devenir dangereux pour Miguel ! Kermoal est bien près de Trenarvan, Ederm !

– Allons donc ! Cette enfant doit avoir, si mes renseignements sont exacts, une dizaine d'années ! Elle n'est guère à redouter !

– Sans doute, sans doute... pour le moment. Mais quand elle aura dix-huit ans, ce sera plus grave, mon ami ! Les Espagnols ont le cœur inflammable !

– Mais Miguel fut élevé par moi, ne l'oublie pas ! Son attitude de l'autre jour, telle que tu me la rapportes, prouve bien qu'il méprise les Tréguidy autant que moi !

– Certes... maintenant. Mais, dit Mainsville avec un rictus narquois, je me méfie des anges !

– Des anges ?... répéta Edern. Que veux-tu dire ?

– Eh bien ! cette petite fille est élevée par sa mère dans les plus pures traditions de Kermoal. Cela signifie que, se trouve-t-il un malade dans le pays, elle court le voir tout aussitôt, apportant avec elle des provisions, des vêtements, du vin vieux... Sais-tu comment on l'appelle dans la contrée ? » La petite fée du château ! » Ce serait bien fait pour enthousiasmer un garçon jeune et inexpérimenté comme Miguel, cela !

– Laisse-moi rire ! protesta Edern avec ironie. Miguel jugera cette manière de faire tout à fait ridicule, sois-en persuadé. Le sang qui coule dans ses veines, et qui est certainement celui d'une grande famille, porte avec lui toute la morgue, tout le dédain de ces fiers hidalgos !

– Peut-être as-tu raison... Je veux l'espérer. Néanmoins, il serait sage, à mon avis, de développer en Miguel cet orgueil de caste qui peut grandement le protéger un jour. Lui as-tu

parlé de ce que tu supposes de ses origines ? Il serait bon qu'il en sût quelque chose.

– J'y ai déjà songé. Le hasard, qui l'a déposé ici, peut le mettre en présence d'une personne qui le reconnaisse... Il suffit d'une rencontre imprévue, d'une ressemblance... Ce que nous avons vainement cherché à découvrir apparaîtra peut-être tout à coup !

– Que sait Miguel à présent ? Il ne m'a jamais posé de questions. Ce sujet ne semble pas le tourmenter outre mesure !

– Sait-on jamais, avec lui ? dit Porspoët, le front rembruni. Miguel parle peu, mais il n'est pas sot, loin de là ! Il est fort possible que son imagination travaille à notre insu ! Que sait-il ? Pas autre chose que ce que je lui ai dit : je l'ai repêché, avec Linda, au cours d'un naufrage je l'ai gardé ici en attendant de savoir qui il était... je n'ai jamais pu rien apprendre. Il était inutile de lui en dire davantage.

– Jusqu'ici, sans doute. Maintenant, il serait préférable de l'éclairer un peu plus. Pas trop, cependant ! Il ne s'agirait pas qu'il se mette en

tête de retrouver cette Mercédès !

– Ce serait très probablement signer son arrêt de mort, s’il reparaisait en Espagne ! dit Edern. Sois tranquille, Mainsville, je lui dirai exactement ce qu’il faut. Il est fort possible, d’ailleurs, que sa mère soit morte à l’heure actuelle : je compte transformer cette supposition en certitude, à son usage. Orphelin, Miguel n’a rien d’autre à faire qu’à rester ici.

– Sans doute. Et... toi, tu tiens à l’y garder ? Que ferais-tu si tu te trouvais soudain en face de ce Pavila mystérieux, ou de Fernando ? Tu aurais encore, c’est probable, une somme importante à tirer de la situation !

Edern réfléchit un moment, les sourcils froncés.

– Connais-tu, dit-il enfin, les fables de M. de La Fontaine ? Et celle qui se nomme « La Poule aux œufs d’or » ? Renoncer maintenant à Miguel, après l’avoir nourri pendant dix ans, ce serait précisément tuer cet oiseau magique, Mainsville ! Sur le moment, certes, j’y gagnerais beaucoup, mais ensuite ? J’ai d’autres projets pour l’enfant,

tu le sais. Nous ne serons pas toujours, toi et moi, jeunes et alertes et si, ainsi que je te le disais tout à l'heure, des années fructueuses se préparent pour nous, qui sait si nous serons encore de force à en profiter ? Miguel, à dix-huit, vingt ans, nous remplacera quand sonnera pour nous l'heure du repos.

– Le calcul est bon, dit le docteur. Mais Miguel sera-t-il, en vérité, de taille, à jouer ce rôle ?... Et c'est là qu'entre en jeu le danger des beaux yeux d'Hoëlle !

Porspoët avait bien déjeuné et se refusait à reconnaître la présence d'un péril, quel qu'il fût.

– Tu y tiens, à ce qu'il paraît ! dit-il. Tu exagères, mon cher ami ! Du reste, si jamais Miguel tombait amoureux d'une Tréguidy, il n'aurait qu'à faire comme mon père, l'enlever ! Mon père Budic a bien su mettre à la raison la belle Haude de Tréguidy !... Évidemment, il possédait comme moi ce pouvoir qui nous permet d'asservir les volontés à nos caprices, et ce pouvoir, Miguel ne l'a pas... mais je serai là, moi ! Et je saurai bien faire plier l'orgueil et la

vertu de cette héritière de Kermoal !

Il éclata d'un rire démoniaque.

– Ce serait là une nouvelle vengeance des Porspoët contre leurs voisins détestés, mon bon Mainsville ! Et cela abattrait leur fierté ! Leur précieuse fille épousant un enfant trouvé ! Ah ! ah ! ah ! tu me ferais presque souhaiter que tes craintes se réalisent !

À ce moment, Ahès apparut et interrompit la conversation des deux hommes. Edern n'avait pas encore eu le temps de défaire ses bagages et la fillette le guettait, dans l'espoir qu'il lui rapportait un présent de Paris. Vêtue d'une robe de mousseline d'un bleu vif qui accentuait encore l'éclat de ses yeux, le visage animé, elle était d'une beauté surprenante.

– Que veux-tu ? lui demanda Edern d'une voix qu'il s'efforçait de rendre sévère.

– Je veux vous voir, père ! répliqua-t-elle d'un ton caressant. Vous restez bien trop longtemps avec le docteur ! Et on ne vous voit pas si souvent ici ! Je veux être avec vous... et savoir si

vous ne m'avez pas oubliée pendant votre voyage !

– Petite masque ! dit Porspoët en riant. Tu essayes de me flatter pour tirer quelque chose de moi ! Tu mériterais que je t'aie tout à fait oubliée, au contraire !

– Je ne le mérite pas du tout ! déclara la petite fille effrontément. Le docteur peut vous dire que j'ai très bien travaillé toutes ces semaines-ci. Je compte et je calcule à la perfection !

– Et tu joins la modestie au mérite ! repartit Edern, redoublant de gaieté. Mainsville, as-tu jamais vu autant d'audace ?

– Le docteur ne voit pas beaucoup de petites filles, remarqua Ahès tranquillement. Et moi, je n'ai jamais vu un père comme vous ! Je le disais l'autre jour à Miguel en revenant de Kermoal : je vous aime bien mieux que ce vieux vicomte de Tréguidy !

– J'en suis vraiment flatté, dit Porspoët que ces impertinences amusaient énormément. Je suppose qu'en retour les Tréguidy doivent

préférer leur Hoëlle à toi, petit démon !

– Elle est moins jolie que moi ! décréta la fillette.

– L’entends-tu, Mainsville ? À la bonne heure ! voilà une jeune personne qui ne doute pas d’elle !

– Seulement, moi, je doute que vous m’ayez rapporté quelque chose de Paris ! dit Ahès avec une moue. Seriez-vous un méchant père ?

– Sois sage un instant et va faire un tour à la cuisine, dit soudain le docteur. J’ai encore à parler à ton père.

– Il ne faudrait pas oublier ou négliger les affaires importantes, Edern ! reprit Mainsville après que l’enfant, à contrecœur, se fut décidée à obéir. Quand Miguel aura dix-huit ans, il nous remplacera, dis-tu ? Il a besoin pour cela d’un apprentissage ! Ne serait-il pas temps de le mettre quelque peu au courant de... nos activités diverses ?

– J’y songe, répondit Porspoët. Mais l’enfant n’est-il pas encore trop jeune ? Et, d’ailleurs, n’a-

t-il rien deviné ? Rien ne presse, peut-être...

– Aurais-tu peur, mon ami ? demanda ironiquement Mainsville. Aurais-tu une confiance si mince en tes enseignements ? Dressé par toi, Miguel ne peut, cependant, qu'applaudir à toutes tes initiatives ! Craindrais-tu que, devant tes révélations, il se révolte... comme la pauvre Jeanne ?

Sa voix, devenue mordante et narquoise, amena une crispation mauvaise aux lèvres d'Edern. Il haussa les épaules.

– Je n'ai pas peur, dit-il sèchement. Jeanne n'était qu'une femme, élevée sottement par des parents bornés, et c'est moi, comme tu le dis, qui ai formé Miguel. Mais celui-ci n'est encore qu'un enfant, ne l'oublions pas !

– Sans doute... Mais il me semble que tu pourrais déjà lui ouvrir certains horizons. Sa bonne entente avec toi est indispensable pour la bonne marche de nos projets. Quelques confidences, d'ailleurs, en les choisissant soigneusement, ne peuvent que flatter son amour-propre et le disposer à en recevoir... d'autres...

quand le moment sera venu.

– C'est possible, dit brièvement Porspoët. J'y penserai.

Un bruit soyeux se fit entendre. Linda apparaissait dans le cloître, sortant de la pièce d'entrée qui communiquait avec cette cour intérieure. Sa robe de soie blanche murmurait, tandis qu'elle avançait d'un pas souple et gracieux.

Ahès, qui guettait de la cuisine, profita de l'occasion pour revenir, en courant, se serrer contre son père.

– Allons, dit Edern en riant, je te laisse un moment avec Linda, Mainsville ! Tant que je n'aurai pas donné satisfaction à mon incorrigible fille elle ne me laissera pas en repos une seule minute !

Il s'éloigna, l'enfant suspendue, rieuse, à son bras. Linda les suivit des yeux, légèrement ironique.

– Et voilà comment un homme énergique devient un jouet pour une fillette adroite ! dit-elle

avec un petit rire. Que pensez-vous de cela, cher docteur ?

– Je pense qu’Edern sait fort bien ce qu’il fait ! répondit Mainsville sans se troubler. Il veut développer chez Ahès la morgue, l’arrogance et la volonté... l’égoïsme aussi... toutes choses qui lui serviront beaucoup dans l’avenir. Il y réussit admirablement ! Et sa fille, comme son aïeule, sera redoutée de tous !

– Elle fera une agréable compagne pour son futur mari ! ricana Linda.

– Son futur mari... ? Ce pourrait fort bien être Miguel.

La jeune femme leva les sourcils, puis rit ouvertement.

– Il la connaîtra beaucoup trop pour en faire sa femme ! Du reste, je ne sais si cela plairait à Edern.

– Edern désire faire son fils de Miguel, reprit le docteur. Il me semble que ce serait là le moyen le plus pratique !

Linda songea un moment. Son visage

expressif s'était assombri.

– Quoi qu'il en soit, déclara-t-elle enfin, ce moyen, pratique ou non, me déplairait à moi !

Mainsville l'interrogea du regard, surpris de cette façon d'envisager les choses. Elle secoua la tête en riant.

– Voyons, cher ami ! Pouvez-vous vraiment imaginer ce tableau touchant, à Ty an Heussa : le jeune ménage auprès d'un père attendri ? Cela ne va guère avec le décor de la vieille maison de l'épouvante ! Cela choque mon sens logique... et ce serait, à mon avis, fort mauvais pour Ederm. Mais voilà le soleil qui descend : que diriez-vous d'une petite promenade au jardin ? Quand mon époux en aura terminé avec sa fille, il viendra sans doute nous rejoindre.

Elle prit, en souriant, le bras du docteur et tous deux quittèrent le cloître. Tout en interrogeant Linda sur son séjour à Paris et en écoutant son bavardage, Mainsville tirait à part lui ses conclusions de la conversation qui venait de se dérouler entre eux. La jeune femme redoutait, évidemment, que Miguel ne prît une trop grande

influence sur Edern. Avait-elle remarqué un fléchissement dans l'autorité de son mari ? Ou désirait-elle, peu à peu et sans que nul s'en aperçût, le dominer à son tour ? Elle était intelligente, ambitieuse... Que voulait-elle au juste ? Mainsville pressentait qu'à l'occasion elle pourrait fort bien être dangereuse.

« Il convient de se méfier des femmes, se dit-il, de toutes les femmes... et de celle-là en particulier. »

Et, en tout cas, la sagesse lui commandait de rester, toujours, en bons termes avec elle.

– Vous êtes chaque jour plus adorable et séduisante ! lui dit-il. Les années, qui éprouvent les autres, vous apportent au contraire, à vous, un surcroît de grâce, de charme ! Je suis heureux de penser que vous avez maintenant la vie agréable et distrayante que vous méritez si bien !

Linda sourit. Elle aimait les compliments.

Ni elle ni le docteur, en se dirigeant vers le jardin, n'avaient aperçu une mince et svelte silhouette se glisser hors de la bibliothèque, dont

une des fenêtres, ouverte, donnait sur le cloître, et s'en aller à pas furtifs vers l'étang et le bois.

Lorsqu'il fut hors de vue du manoir, Miguel s'assit au pied d'un chêne et, la tête appuyée sur sa main, réfléchit...

IV

Le soleil faisait étinceler la mer de mille diamants. Au loin, sur l'horizon bleu, se profilait les voiles des barques de pêche, et les vagues paisibles de la marée montante léchaient, dans un doux murmure, les sombres récifs de la côte. Le sinistre Rocher Rouge et ses compagnons prenaient, dans la tendre clarté matinale, un aspect débonnaire.

Sur la grève, Ahès courait, pieds nus, cheveux au vent, s'enivrant d'air salé, de tiédeur au parfum de sel. Miguel, assis, le dos appuyé contre une roche, lisait. La fillette, passant devant lui, l'interpella.

– Miguel, viens jouer !

– Je ne peux pas, répliqua le jeune garçon. J'ai une leçon difficile à étudier.

Les lèvres roses d'Ahès s'avancèrent en une

moue maussade.

– Tu es ennuyeux ! dit-elle avec humeur. Tu lis tout le temps ! Qu'est-ce que ça fait, cette leçon ? Tu la sauras un peu moins bien, et tant pis ! Si le docteur te gronde, tu riras derrière son dos !

– Et ton père grondera aussi, et peut-être me punira. Ce n'est pas le moment de s'amuser, je t'assure, Ahès !

Cet argument sans réplique amena une nouvelle grimace sur le visage de la fillette. Évidemment, Miguel avait raison... Edern ne plaisantait pas en ce qui concernait les études de son fils adoptif. Il la laissait, elle, en prendre quelque peu à son aise avec le travail, mais il n'en allait pas de même pour Miguel. Il fallait se résigner... Elle reprit sa course sur le sable chaud et doré, tandis que son compagnon se penchait de nouveau sur son livre.

Mais Miguel ne lisait pas.

S'il n'avait pas aimé la lecture, il lui aurait fallu s'en donner l'apparence chaque fois qu'il

désirait un peu de calme et de solitude. Tyrannique, Ahès le tourmentait toujours pour qu'il jouât avec elle. Miguel n'avait pas toujours envie de jouer... Et souvent, il aimait réfléchir. Aujourd'hui particulièrement...

Il avait bien essayé de penser, la veille, dans les bois, il avait tenté de mettre un peu d'ordre et de clarté dans les idées qui l'envahissaient soudain, mais il existait une si grande confusion dans son esprit qu'il n'avait pu y parvenir. Et maintenant encore, en face de l'immensité d'azur, devant le ciel qui, tout là-bas, rejoignait l'océan, il cherchait vainement à démêler l'écheveau compliqué de ces pensées étranges, troublantes, qui l'inquiétaient depuis longtemps, sans qu'il s'en rendît compte, et qui s'imposaient à lui, de façon précise, depuis l'après-midi précédent.

Car, de la conversation du docteur et de M. de Porspoët, sous le cloître, il avait entendu non pas tout, mais des phrases plus ou moins complètes, au hasard de la promenade des deux hommes. Des phrases énigmatiques qu'il cherchait à expliquer, à lier les unes aux autres à l'aide de

souvenirs, d'impressions passées, fugitives, trop vagues...

Que signifiaient ces paroles d'Edern sur sa naissance, par exemple ? sur son avenir ? Que voulaient dire les allusions de Mainsville sur « les activités diverses » de son ami, qu'il conseillait à Edern de révéler à Miguel ? Pourquoi ce ton mystérieux, bizarre ?

Le jeune garçon connaissait l'intention de Porspoët de lui confier, plus tard, la direction de ses affaires. C'était pour lui une grande fierté qu'Edern l'eût choisi pour être son successeur, mais il n'avait jamais songé à s'en étonner. Porspoët n'avait pas de fils, l'enfant qu'il avait recueilli lui en tiendrait lieu. Il n'y avait rien là que de très naturel. Alors, pourquoi ces insinuations, ces hésitations étranges ? Son père adoptif avait-il quelque raison de se méfier de lui ? N'était-il pas toujours obéissant et respectueux, désireux de s'instruire ? Et ne réussissait-il pas, justement, ces études dirigées par le docteur Mainsville ? Celui-ci se louait toujours de son élève. Et ses louanges, Miguel

savait les mériter. Il apprenait plus vite et mieux qu'Ahès, il comprenait rapidement les explications et souvent, même, il aurait pu relever certaines erreurs de mémoire de son professeur lui-même.

En cela, Miguel se sentait sûr de lui, et il en tirait une bonne dose de cet orgueil qui se lisait sur son visage hautain.

Et puis, déjà, il se savait beau. Dans le village, ou à Quimper où il se rendait parfois avec Ahès, il voyait les gens se retourner sur leur passage et il lisait dans leur regard de l'admiration pour sa grâce, son élégance.

Enfin, il était fier d'appartenir, en fait, à cette famille si redoutée des Porspoët dont la valeur, à ce qu'il croyait, avait su faire régner sur le pays une autorité incontestée.

Comment ce docteur Mainsville, cet être chétif et passablement ridicule, osait-il discuter ses capacités ? Cela révoltait le jeune Espagnol, tout en lui laissant au cœur une sorte de malaise indéfinissable.

Les sourcils froncés par l'effort de concentration qu'il s'imposait, Miguel rappelait à lui ses souvenirs. Tous, pour lui, n'étaient pas empreints de joie, loin de là !

Il se revoyait enfant, assujetti à la dure autorité de Catherine, peinant sous les rudes et fatigants travaux, sans cesse rabroué, grondé, puni, sans que nulle parole de douceur ou de tendresse vînt éclairer son existence cruelle.

Et pourtant...

Une femme, à Ty an Heussa, s'était montrée bonne pour lui. Une femme s'était penchée sur sa détresse de petit abandonné. Elle avait une voix très douce et des yeux tristes... tellement tristes ! Longtemps, elle était demeurée couchée, malade, toute seule dans sa grande chambre lugubre. Et un jour, Miguel ne l'avait plus revue. Elle était morte, avait dit Catherine. Et plus personne n'avait parlé d'elle.

Mais bien souvent, l'enfant, sevré d'affection, assoiffé de tendresse maternelle, rêvait du pauvre sourire de Jeanne. Pourquoi était-elle si malheureuse ?

... Et pourquoi lui avait-elle demandé de protéger Ahès, de la conseiller ? De lui conseiller... quoi ? Et pour quelle raison la protéger ? Ne possédait-elle pas un père ? La pauvre morte, peut-être, avait peur de Linda. Craignait-elle que l'Espagnole fût méchante pour sa fille ? Mais Linda ne s'occupait guère des enfants, pas plus pour leur faire du bien que du mal.

Et ce matin-là, comme il lui arrivait souvent, Miguel tournait et retournait dans sa tête les derniers mots que Jeanne eût prononcés pour lui. Elle les lui avait dits avec tant d'angoisse, un si profond désespoir que le jeune garçon ne les avait jamais oubliés. « Souviens-toi... promets-moi... » disait la mourante. Il avait promis... et il se souvenait. Mais il ne savait pas en quoi consistait cette mission qui lui était confiée. Bien sûr, il protégerait Ahès si elle se trouvait seule, en danger. Mais, c'était étrange : il n'avait pas l'impression que ce fût cela seulement que demandât Jeanne.

Il secoua impatiemment la tête. Il n'aimait pas

s'arrêter à ces pensées-là, qui le jetaient dans une tristesse vague et déprimante. En outre, elles éveillaient en lui le désir presque douloureux d'une présence amie, de quelqu'un qu'il pût chérir. Car s'il admirait Edern, sa prestance, son esprit, il ne ressentait pour lui aucune affection.

Ahès, certes, était jolie, gaie, souvent amusante. Il se plaisait en sa compagnie et jouait volontiers avec elle, à condition que le jeu ne durât pas trop longtemps. Mais elle l'impatientait fréquemment par sa vanité, naïvement étalée, par ses caprices d'enfant gâtée. Il savait très bien que s'il avait de la peine et s'il se confiait à sa petite compagne, elle ne ferait que rire de ses soucis et lui dirait, pour toute consolation :

– Tu m'ennuies ! Tais-toi et viens jouer !

Elle choquait en lui une droiture instinctive, en raillant tout et tous, même son père et Linda. Elle ne se faisait pas faute de se moquer d'eux, riant méchamment de l'amour de la jeune femme pour la parure, les robes, les bijoux. Si petite qu'elle fût, elle jalousait déjà celle à laquelle Porspoët faisait de nombreux présents et qu'il entourait

d'attentions.

De ses aspirations, de ses révoltes, Miguel ne disait rien à personne. Prématurément mûri par les épreuves qui avaient assombri son enfance, il discernait et jugeait les natures auxquelles il avait affaire. Très petit encore, il avait compris instinctivement que sa vie dépendait de sa souplesse, de sa docilité. Plus tard, il devina que cette étrange nostalgie qui l'envahissait parfois, et ces sentiments qu'il était sans doute le seul à ressentir au manoir, puisque personne n'y faisait jamais allusion, ne pourraient que lui nuire s'ils étaient connus de son entourage, et il les dissimula soigneusement, se montrant aussi insensible, ironique et insolent qu'Edern lui-même.

D'ailleurs, par les enseignements, les exemples de Porspoët et de Linda, Miguel en était arrivé à considérer comme autant de faiblesses des traits de caractère qui s'obstinaient à exister en lui. Il en avait presque honte. La bonté, songeait-il, ne peut être que sottise puisqu'elle conduit à la souffrance et à la mort,

comme elle l'avait fait pour Jeanne. La douceur, la générosité sont des simulacres qui méritent la raillerie : Prospoët ne se moquait-il pas sans cesse des habitants de Kermoal, dont le jeune garçon entendait, dans la contrée, louer la mansuétude ?

Les habitants de Kermoal...

Cette enfant aux blonds cheveux argentés, aux grands yeux couleur de mer profonde, au regard si doux... elle avait adressé une prière à son grand-père pour que les jeunes visiteurs, venant de Trenarvan, puissent s'amuser, eux aussi...

Depuis le jour de la Saint-Jean, le souvenir d'Hoëlle venait souvent visiter le jeune Espagnol. Hoëlle était bonne, assurément, comme ceux de sa race ! Et elle n'était pas sottre. Elle avait eu l'air triste, quand ils étaient partis, lui et Ahès... Triste comme Jeanne...

Miguel passa une main sur son front. Combien tout cela semblait confus, compliqué ! Il aurait voulu s'arrêter de penser, se reposer de ces problèmes qui se dressaient devant lui et qu'il ne comprenait pas. Mais en vain s'efforçait-il de revenir à son livre : l'image d'Hoëlle, celle de

Jeanne, les voix de Porspoët et du docteur s'interposaient sans cesse entre lui et la page qu'il lisait. Et parmi tant d'idées contradictoires, il se sentait perdu comme dans un labyrinthe aux multiples chemins.

« Je vais jouer avec Ahès, se dit-il. Cela me secouera et m'empêchera de rêver. »

Mais, à cet instant, un pas retentit sur le sable de la grève et une exclamation de la petite fille lui apprit qu'Edern s'avavançait vers eux.

Le nouveau venu échangea quelques mots avec sa fille, puis se tourna vers Miguel.

– Viens faire un tour avec moi, dit-il.

– Et moi ? demanda la fillette qui n'aimait pas être laissée de côté.

– Toi, reste ici à t'amuser, ou rentre au manoir.

Ahès s'apprêtait à protester, mais s'avisa que son père avait un visage sérieux, qui pouvait fort bien devenir sévère. Elle se tut. Miguel se leva aussitôt et se mit à marcher auprès de M. de Porspoët. Peut-être celui-ci allait-il lui donner la

clé de l'énigme qui le tourmentait ?

Mais Edern ne paraissait pas pressé d'aborder un sujet si important. Il s'enquit des travaux scolaires du jeune garçon, fit quelques commentaires sur les ouvrages qu'il étudiait avec le docteur. À peine mentionna-t-il, à ce sujet, l'avenir qu'il envisageait pour Miguel, en disant :

– Apprends toujours, et de ton mieux, tout ce que tu pourras : le docteur est un homme fort instruit et tu ne peux mieux faire que de suivre son exemple. Cela te sera fort utile quand tu me remplaceras dans la conduite de mes affaires.

– Quelle sorte d'affaires ? ne put s'empêcher de demander le jeune Espagnol.

– Des affaires de finance et de commerce ! répondit Edern sans sourciller. Elles sont encore trop compliquées pour toi, mais d'ici à quelques années, je pense, tu deviendras capable de me seconder utilement. Il faut que tu saches te défendre et que tu sois suffisamment fort pour cela.

– Je suis fort... murmura l'adolescent.

– Eh ! oui. Je sais que tu es un petit coq orgueilleux ! ricana Porspoët. Attends qu’il te pousse un peu de barbe au menton et nous reparlerons de cela. Auparavant, travaille !

Miguel avait rougi sous la raillerie. Il se redressa parfaitement calme d’aspect, mais bouillonnant d’une colère intérieure.

– Je travaille ! dit-il fièrement. Le docteur Mainsville peut vous le dire : il est satisfait de moi !

– Je sais, je sais... mais moi, je veux la perfection, et mieux encore ! déclara Porspoët d’un ton cassant. N’oublie pas, petit, que je t’ai sauvé de la mort, que je t’ai recueilli, nourri, hébergé et habillé depuis dix ans ! J’entends que tu ne m’apportes pas de déception !

– Je sais ce que je vous dois, dit Miguel d’une voix sourde.

– Eh ! le sais-tu vraiment ? Tu ignores, je crois, que je courais un danger certain en te recevant sous mon toit !

– Un danger ? répéta le jeune garçon, sa

curiosité soudain alertée.

– Sans aucun doute. Ainsi que je te l’ai déjà dit, j’ai fait des recherches coûteuses pour savoir d’où tu venais et qui tu étais. Il m’est paru comme certain que tu fais partie d’une grande famille d’Espagne et que tu gêrais quelque puissant personnage ! Celui-ci voulait te faire disparaître !

– Comment un enfant pourrait-il gêner qui que ce fût ? murmura Miguel, surpris.

– Un enfant est appelé à devenir un homme ! riposta Eder. Et on se débarrasse moins facilement d’un homme que d’un enfant ! Je me suis trouvé à contrecarrer les desseins de ceux qui voulaient te nuire, mon garçon, et je t’ai accordé ma protection. Je risquais d’attirer sur ma tête une redoutable vengeance ! Ces risques, je les ai acceptés. Maintenant, le temps a passé et je suppose que nous n’avons plus rien à craindre, ni toi ni moi. Cependant, il nous faut demeurer prudents...

– Prudents ? De quelle manière ? Comment puis-je connaître ceux qui me voudraient du

mal ?

– D’une façon fort simple, mon ami. Méfie-toi des curieux, de ceux qui te poseraient des questions sur ta venue ici, sur les circonstances qui ont entouré ton apparition dans ce pays. Méfie-toi des étrangers, et surtout, naturellement, des Espagnols.

– Je serai prudent, et méfiant, mon père, dit Miguel sérieusement. Mais... avez-vous reçu quelque nouveau renseignement qui vous pousse à me parler de la sorte ?

Ederm hocha gravement la tête.

– J’ai pu avoir la preuve, dit-il, que ta mère, c’est-à-dire tout ce qui te restait en fait de famille proche, est morte depuis fort longtemps. Et que tes ennemis, là-bas, sont plus puissants que jamais. Mais qu’importe, après tout ! Peut-être te croient-ils dans l’autre monde, et tu as ici trouvé une famille. Ton avenir est tracé, grâce à moi. Tu es plus en sécurité à Trenarvan que partout ailleurs. Et tu reconnaîtras avec moi que tu as de la chance !

– Certes... dit simplement le jeune garçon.

Ederm le quitta bientôt pour aller voir un pêcheur de la côte.

Lentement, Miguel regagna Ty an Heussa. Il était triste et pensif. Ainsi, espérant apprendre quelque passionnante nouvelle sur sa naissance ou sa famille, il avait reçu seulement une pénible information. Sa mère était morte...

Sa mère ! En vain recherchait-il ses traits dans sa mémoire. D'elle, il ne se rappelait rien, pas même son nom ! Et tandis que, désespérément, il tentait de l'évoquer, ce fut la pâle figure de Jeanne qui revint à son souvenir, estompée par le temps.

Et cette image de Jeanne avait les yeux d'Hoëlle...

V

Suivie à distance respectueuse par Mocaër qui portait un panier, Hoëlle de Tréguidy suivait d'un pas léger le sentier rocailleux qui reliait le château de Kermoal à la mer. Elle avançait gaiement, ses petits pieds chaussés de sandales blanches, vêtue d'une robe toute simple mais charmante, en toile blanche à la ceinture bleue. Ses cheveux d'or clair brillaient au soleil d'été et un délicieux sourire entrouvrait ses lèvres, sourire destiné au ciel serein, à l'air tiède, aux fleurettes qui s'épanouissaient dans l'herbe, le long du chemin. Car Hoëlle portait en elle la pure joie des cœurs généreux, et cette joie rayonnait d'elle, tout naturellement, comme le parfum s'exhale de la fleur.

Heureuse parmi ceux qui la chérissaient tendrement, ses parents, son grand-père, son frère, la fillette n'ignorait pas, cependant, que

beaucoup d'êtres, en ce monde, ne sont pas si favorisés. Sa mère ne s'était pas fait faute de lui enseigner que des malheureux souffrent parfois sur la terre et que le premier devoir d'un chrétien est de leur porter secours, partout où il les rencontre.

M^{me} Ely de Tréguidy, providence des malades de la contrée, emmenait fréquemment avec elle la petite Hoëlle, quand elle allait les visiter, et il arrivait aussi, maintenant, comme ce jour-là, que l'enfant partît de son côté, sous la garde d'un serviteur, apporter le réconfort de quelques provisions, et surtout celui de son aimable présence, à certains foyers où sa mère savait pouvoir l'envoyer sans danger.

Aujourd'hui, c'était plus joyeusement encore que de coutume que la fillette s'en allait vers son but charitable, car ce but, c'était la vieille Nannie. Et Nannie était la préférée d'Hoëlle parmi ses humbles amis.

C'était une personne assez étrange que cette Nannie. Elle était extrêmement âgée, bien que son regard fût encore vif et son oreille perçante.

Les gens du pays prétendaient l'avoir toujours connue, avec ses mèches blanches, son dos voûté, sa figure parcheminée couverte de rides profondes. Ils affirmaient qu'elle avait, de très loin, dépassé la centaine, et nul ne savait d'où elle venait. On ne lui connaissait pas de famille : elle vivait à l'écart, dans une chaumière demeurée debout grâce au vicomte de Tréguidy qui la faisait consolider quand elle menaçait de s'écrouler.

Cette mesure, située sur la falaise, adossée à un rocher qui dominait la mer, était distante du village, ce qui ne simplifiait pas l'existence de la vieille femme. Mais elle ne voulait à aucun prix la quitter, même pour une maison plus confortable. Sauvage, farouche, elle ne se mêlait pas plus aux habitants de la côte qu'il n'était nécessaire pour sa subsistance.

Cela lui était d'ailleurs facile de sauvegarder sa solitude : on avait peur d'elle, dans le pays. On la considérait comme une sorcière, douée d'un pouvoir mystérieux, et en cette Cornouaille où la superstition restait ancrée dans les esprits, malgré

les efforts du recteur, chacun se signait et baissait la tête en passant à proximité de la chaumière. Nul n'y serait entré, sous quelque prétexte que ce fût.

Lorsqu'elle était encore suffisamment alerte, Nannie vivait de quelques fruits, de quelques légumes qui poussaient dans son jardinet et qu'elle cultivait tant bien que mal, et aussi de coquillages qu'elle allait ramasser sur les rochers. Mais depuis plusieurs mois, ses jambes s'étaient raidies et lui refusaient tout service un peu fatigant.

M^{me} Ely de Tréguidy, toujours désireuse d'aider ceux qui en avaient besoin, s'était émue de la détresse de la vieille femme et l'avait été visiter. La réputation peu engageante de Nannie lui était fort indifférente. Profondément pieuse, elle ne croyait pas aux sorciers et ne voyait en sa protégée qu'une pauvre vieille femme, abandonnée et malheureuse, une créature de Dieu qui serait morte de faim et de misère si elle ne s'en était pas occupée.

Nannie l'accueillit tout d'abord avec un air

hargneux, lui répondant par monosyllabes et acceptant tout juste la nourriture et les vêtements que lui apportait sa bienfaitrice. Pourtant, quelque chose dans son regard, sur son visage ravagé, éveillait dans le cœur de M^{me} de Tréguidy, avec la compassion, une confiance et une sympathie instinctives. Combien la pauvre femme avait dû souffrir pour être devenue aussi méfiante, aussi fermée ! Certes, elle avait besoin de secours matériels, mais n'avait-elle pas plus soif encore d'amitié, d'affection ?

Avec la délicatesse exquise qui était l'un des principaux traits de son caractère, M^{me} de Tréguidy devina que Nannie resterait toujours auprès d'elle sur la défensive, par timidité, peut-être, mais que son pauvre vieux cœur durci s'adoucirait à la vue d'un être jeune et candide. Et un jour, avec elle, elle amena Hoëlle à la chaumière.

Elle ne s'était pas trompée : le sourire de l'enfant, sa grâce, sa gentillesse opérèrent un prodige : le visage de Nannie s'éclaira, une sorte d'émotion se répandit sur ses traits, et peu à peu,

la sauvage s'apprivoisa jusqu'à prononcer quelques phrases.

Bientôt, Hoëlle et Nannie étaient devenues de vraies amies. La vieille femme contait à l'enfant de très anciennes légendes, et Hoëlle écoutait avec ravissement la voix cassée. Et comme Nannie témoignait à la fille des châtelains, avec une affection visible et grandissante, un profond respect, M^{me} de Tréguidy laissa désormais à l'enfant la mission de s'occuper personnellement de sa protégée.

Deux ou trois fois par semaine, la fillette se rendait donc chez sa vieille amie. Et c'était pour elle bien plus un plaisir qu'un devoir.

Malgré son âge, Nannie gardait son humble logis dans un état de propreté parfaite. Ce jour-là, elle était assise dans un fauteuil de paille, au soleil, sur le seuil de sa porte quand la fillette arriva. Hoëlle prit des mains de Mocaër le panier qu'il portait.

– Tu peux aller faire un tour de promenade, Mocaër, dit-elle avec une autorité ingénue. Je n'ai pas besoin de toi avant un bon moment.

Le serviteur s'éloigna et s'en fut s'asseoir à quelque distance. Il considérait avec une bonne dose de mépris les entreprises charitables de ses maîtres et était tout à fait certain que ceux envers lesquels elles s'exerçaient ne faisaient qu'en profiter, tout en se moquant des donateurs. Mais il ne laissait rien paraître de ses pensées.

Hoëlle se mit en devoir de retirer du panier son contenu.

– Voyez, Nannie ! Voici du beurre... des œufs, de la farine. Et ma mère vous envoie ce corsage neuf, que je l'ai aidée à coudre. Et voilà du pain, des galettes... une bouteille de vin...

– Vous et votre bonne mère, vous êtes des anges du bon Dieu, mademoiselle Hoëlle ! dit la vieille femme.

– Et, regardez ! Regardez ce qu'il y a au fond de mon panier ! s'exclama la fillette malicieusement. Je suis sûre que c'est ce qui vous plaira le plus !

Elle tendait un petit paquet soigneusement enveloppé. Un sourire détira les lèvres de la

vieille, toutes rétrécies sur sa bouche édentée.

– Je devine ! je devine ! s'écria-t-elle. Mon enfant chérie, combien vous me gâtez ! Vous pensez à tout ce qui peut me faire plaisir !

Le petit paquet contenait du tabac à priser. Nannie en prit aussitôt une pincée entre deux doigts et l'aspira avec un air d'intense satisfaction.

Le panier vide, Hoëlle alla chercher une petite chaise et s'assit auprès de la vieille femme. Ses yeux lumineux levés vers le visage ridé, elle dit avec une douce sincérité :

– Je suis contente que vous soyez contente, Nannie !

– Je le sais, mon petit cœur. Je sais que vous êtes bonne et que vous vous réjouissez de la joie des autres. Et il en sera toujours ainsi, vous sèmerez le bonheur autour de vous, mademoiselle Hoëlle, ma douce petite fée ! Bienheureux sont ceux qui vous approcheront !

La vieille femme regardait fixement les prunelles aux reflets de vague, toujours levés vers

elle. Sa voix prit une inflexion solennelle :

– Et vous serez heureuse aussi, ma mie ! Vous passerez par bien des travers avant cela, vous vous mesurerez avec bien des obstacles, bien des épreuves ! Mais vous triompherez, car le Bien triomphe toujours du Mal, le Bon du Mauvais... et les anges seront toujours victorieux des démons !

Hoëlle sourit sans répondre. Il arrivait souvent que Nannie lui fît des discours de ce genre, avec cette même voix grave où résonnait une ardeur contenue, et elle n’y comprenait pas grand-chose. Mais elle voyait que la vieille femme aimait parler ainsi, et cela lui suffisait pour qu’elle la laissât dire.

– Ce ne sera pas facile pour celui qui vous aimera, reprit Nannie sur un ton songeur. Pas facile, en vérité ! Il devra se hausser jusqu’à vous, mon petit cœur... et avant cela, il lui faudra le comprendre et le vouloir. Il n’y parviendra pas sans beaucoup d’efforts... Mais il sera digne de vous, mademoiselle de Tréguidy ! Et il sera beau, brave et bon. Un peu trop orgueilleux, peut-être !

C'est l'un des démons qu'il lui faudra vaincre. L'un d'eux, car il en existe d'autres autour de lui ! D'autres qui cherchent sa perte ! Il ne les connaît pas encore, il ne sait pas distinguer les anges des démons... Mais vous serez sa lumière, ma petite fée ! Une lumière si douce et brillante qui le guidera dans les ténèbres. Peut-être serai-je encore de ce monde pour vous aider au temps de l'épreuve, mes enfants... comme vous m'aidez, vous, ma petite fille jolie, avec votre beau sourire, votre douce voix, les provisions que vous m'apportez, et mon bon tabac !

Elle considéra un instant le petit paquet qui se trouvait encore sur ses genoux. Hoëlle s'agita un peu sur sa chaise. C'était singulier : quand Nannie la regardait ainsi dans les yeux, elle ne songeait même plus à remuer. À peine respirait-elle ! Elle se sentait ensuite tout engourdie. Mais elle ne voulait pas faire de peine à la vieille femme en lui disant que ces histoires-là, si peu compréhensibles, l'ennuyaient un peu. Elle préférait de beaucoup les belles légendes bretonnes dont Nannie connaissait un si grand nombre. Mais il était trop tard aujourd'hui... Elle

devait rentrer au château sans en entendre une seule ! Elle se leva en soupirant.

– Il faut que je parte, dit-elle. Je reviendrai dans deux jours. Je vais appeler Mocaër.

– Je n’aime pas cet homme ! marmotta la vieille femme.

– Oh ! Nannie ! dit l’enfant sur un ton de reproche. Pauvre Mocaër ! C’est l’un des plus anciens, des plus fidèles serviteurs de mon grand-père !

– Peut-être, mon petit cœur, peut-être... Mais je ne l’aime pas. Je n’aime pas le voir au château... ni ailleurs. Méfiez-vous...

– Je me méfierai si vous le voulez, dit Hoëlle en riant. Je ne voudrais pas vous contrarier.

– Eh ! il ne s’agit pas de moi, et il ne faut pas rire. Je sais les choses... je les vois dans la mer changeante, dans les flammes de mon feu, dans les étoiles du ciel et dans vos yeux, ma petite lumière ! Je sais qu’il vous faut prendre garde au Mauvais...

Elle était repartie dans ses radotages. Hoëlle,

pour la contenter, affirma gaiement :

– Je me souviendrai, ma chère Nannie ! À bientôt !

Gentiment, elle passa un bras frais autour du cou de la vieille femme et embrassa la joue ridée.

– À bientôt ! répéta-t-elle.

– À bientôt, petite fée de Kermoal ! répondit Nannie. Et merci à vous et à votre bonne mère pour tout ce que vous m’avez apporté !

– Mocaër ! appela la fillette.

Le serviteur quitta aussitôt son siège improvisé, vint reprendre le panier et, de nouveau, suivit sa jeune maîtresse. Nannie, un long moment, les accompagna du regard.

– Il approche, murmura-t-elle, celui qui aimera l’ange du château ! Il approche... et elle le sauvera, comme elle en sauvera tant d’autres ! Il approche... il est tout près ! Ah ! qu’il se méfie du Mauvais, lui aussi ! Qu’il se méfie ! Qu’il se méfie des démons... !

Au détour du sentier, Hoëlle disparut.

Elle pressait le pas, car elle s'était attardée à la chaumière. Et elle devait passer au village pour acheter du fil dont sa mère manquait pour ses travaux à l'aiguille.

Comme elle sortait vivement de l'étroite boutique où elle avait fait son emplette, elle se trouva soudain face à face avec ce grand garçon mince, aux beaux cheveux bruns, que son grand-père avait si rudement traité le jour de la fête. Elle y songeait souvent depuis lors : il avait dû être si triste de ne pouvoir s'amuser comme tout le monde !

Timidement, elle lui fit un petit sourire, un doux sourire amical et compatissant, et à mi-voix, profitant de ce que le serviteur parlait avec un homme qu'il venait de rencontrer, elle dit très vite :

– J'ai bien regretté, l'autre jour, que vous ne puissiez rester avec nous... Mon grand-père l'a défendu... mais il ne faut pas lui en vouloir : il est sévère, mais il est très bon. Peut-être vous permettra-t-il une autre fois.

Elle sourit de nouveau et repartit, courant

presque, dans la direction du château. Machinalement, Miguel esquissa le geste de la suivre, mais Mocaër l'aperçut.

– Ne venez pas avec nous, monsieur Miguel, murmura-t-il. M. le vicomte me forcerait à vous chasser !

Le jeune Espagnol haussa les épaules et, sans répondre, tourna les talons. L'expression pateline du serviteur ne lui plaisait guère et le fait qu'il fût en même temps au service des Tréguidy et à la solde de Porspoët lui paraissait assez méprisable.

Au reste, l'homme l'intéressait peu et il n'y pensait plus, quelques secondes plus tard. Ce qu'il se rappelait, c'était le sourire d'Hoëlle, son doux regard et les paroles qu'elle avait prononcées...

VI

Le manoir de Trenarvan avait quelque peu changé depuis que Linda était devenue M^{me} de Porspoët.

Certes, l'aspect extérieur de la vieille demeure restait le même, sombre et sévère jusqu'à la tristesse assez lugubre, mais l'agencement de ses salles, de ses chambres, était très modifié. Presque à chacun de leurs retours de Paris, les maîtres de Ty an Heussa apportaient avec eux des meubles, des tableaux, des tentures, et maintenant, au long des murs de pierre grise, s'étalaient des tapisseries somptueuses, des gravures, des images aux couleurs chatoyantes. Auprès des vieux meubles de chêne noirci par le temps se trouvaient de délicats chefs-d'œuvre d'ébénisterie, fauteuils gracieux, bonheur-du-jour aux formes élancées, tables et commodes de marqueterie, tandis que le sol se couvrait de

moelleux tapis.

L'ensemble, à vrai dire, était assez disparate et témoignait de la recherche du luxe et de la richesse plutôt que du bon goût. Mais c'était justement au luxe et à la richesse qu'allaient les préférences de Linda, ainsi que le prouvaient d'ailleurs ses toilettes, toujours élégantes et recherchées, et les bijoux dont elle adorait se parer presque avec exagération.

Tous ces objets précieux, Ederne se les procurait assez facilement, encore que leur provenance ne fût pas plus avouable que celle de ses divers gains habituels. Ses fréquents séjours à Paris avaient donné une grande extension aux prêts usuraires qu'il pratiquait maintenant sur une grande échelle. Sa ruse innée, infernale, lui permettait, dans la plupart des cas, de ménager une clause par laquelle il pouvait réclamer brutalement son dû à ses créanciers, au moment précis où cela les embarrasserait le plus. Pour se libérer, les malheureux en étaient réduits à abandonner à leur diabolique prêteur, à son choix et pour un prix infiniment moindre que leur

valeur, ces meubles, ces tapis, ces tentures qui venaient orner sa triste maison, ou encore ces bijoux dont il couvrait sa femme.

Cependant, si Trenarvan gagnait en luxueuse élégance, Edern, à ce jeu, récoltait beaucoup moins d'argent. Il ne s'en préoccupait guère, du reste : Linda, sans qu'il y prît garde, affirmait petit à petit son influence sur lui, tout en feignant, avec adresse, une extrême soumission. Il savait qu'elle lui coûtait cher, mais elle savait si bien l'enjôler, le distraire, le flatter qu'il tolérait volontiers ses ruineux caprices. Les coffres, dans les souterrains de Ty an Heussa, recelaient encore assez d'or pour qu'il n'eût pas à redouter l'avenir immédiat, se disait-il. Et pour un futur plus lointain, les projets qu'il formait devaient lui assurer de nouvelles richesses.

Mais, pour prêter de l'argent à ceux qui en ont besoin, encore faut-il l'avoir sous la main. Et Porspoët, en vue d'un prochain séjour dans la capitale, se vit obligé d'aller rendre visite à ses réserves.

C'est alors qu'une idée germa dans son esprit

subtil. La vue de l'or, de beaucoup d'or est un spectacle enivrant pour certains êtres. À tout le moins, il peut éveiller en eux le désir d'en posséder... Il résolut donc d'emmener Miguel avec lui dans les souterrains du manoir. Ce serait le premier pas du jeune garçon dans ce que Porspoët appelait l'apprentissage des affaires.

Sans doute, pendant sa conversation avec Mainsville, sous le cloître, Ederm avait été sincère. Mais pourtant, le docteur, par boutade, avait pressenti une vérité que son ami lui cachait. Porspoët, cet homme impitoyable et cruel, prêt à commettre tous les crimes sans l'ombre d'un regret ou d'un remords, s'était étrangement attaché à l'enfant que lui avaient livré les flots et la tempête. Obscurément, il sentait en Miguel un être d'élite. Certes, il savait qu'il exerçait sur le jeune Espagnol une autorité que celui-ci ne songeait même pas à discuter. Il lui avait imposé sa domination, et l'enfant était bien tel qu'il le désirait, docile, mais dur, énergique, courageux, dédaigneux du danger et des autres hommes.

Mais que pensait le garçon au fond de son

cœur ? Y avait-il place en son esprit pour des sentiments, des idées, des goûts étrangers à ceux que lui avait insufflés son père adoptif ? Cela, Edern l'ignorait. Il n'avait jamais rien fait pour encourager, de la part du jeune Espagnol, aucune confiance, aucun abandon. Il en avait fait une sorte de machine. De cette machine, il ne connaissait pas les rouages secrets.

Si Miguel eût réellement été son fils, il eût pu compter sur l'atavisme, l'héritage ancestral des caractères de sa race, sur cette propension au vice et au crime qui ne s'était jamais démentie, chez les Porspoët, depuis la rupture entre Goulven et Alain, au treizième siècle. De père en fils, les descendants d'Alain le Rouge avaient tous été des démons...

Mais Miguel n'était pas un Porspoët. De mystérieuses influences, venant de ses aïeux inconnus, pouvaient fort bien lutter en lui contre les enseignements d'Edern.

Et, chose singulière, ce fils qui n'était pas de son sang, Porspoët tenait passionnément à se l'assujettir, non seulement par les liens de la

reconnaissance ou de l'intérêt, mais encore par ceux de l'admiration, de l'affection. Il voulait que Miguel lui succédât, sans doute, mais il voulait encore que ce fût avec joie, avec enthousiasme.

Mais que penserait le jeune garçon quand il connaîtrait la source, les sources criminelles de la fortune des Porspoët ? Applaudirait-il aux forfaits d'Edern et de ses aïeux, ou se détournerait-il avec dégoût ? Edern savait qu'en ce dernier cas, il rejeterait loin de lui celui qu'il avait recueilli et qui refusait de le suivre, mais il savait aussi que ce serait pour lui un insupportable déchirement. Autant qu'il fût capable d'aimer, il aimait son fils adoptif, et ce sentiment était si bien ancré en lui que nul raisonnement ne pouvait l'en délivrer.

Sans doute aurait-il pu s'assurer la collaboration de Miguel grâce au pouvoir étrange de son regard... Mais cela, il ne le voulait pas. Il voulait de l'enfant une acceptation volontaire. Il souhaitait posséder l'âme de Miguel, et entendait ne la devoir qu'au jeune garçon lui-même.

Et bien qu'il le niât vis-à-vis de Mainsville, bien qu'il refusât même de se l'avouer à lui-

même, il redoutait l'instant où Miguel saurait...

Or, le plus puissant moyen de perversion n'est-il pas l'attrait de l'or ? Éveiller la soif des richesses dans le cœur d'un être peut fort bien l'engager sur la voie du crime.

Et Porspoët, un matin, appela son fils adoptif.

– Il est temps, lui dit-il, que tu connaisses les recoins secrets de cette vieille demeure. Je suppose que je puis avoir confiance en toi ?

– Vous le pouvez, père, dit le jeune garçon, surpris de cette question inattendue.

– Je vais te montrer ce que je pourrais appeler le trésor de Trenarvan, reprit Ederm. Nul autre que moi ne s'en est jamais approché. Mais il se pourrait qu'à l'occasion, j'aie besoin de t'y envoyer en mon absence.

Miguel hocha la tête et, silencieusement, suivit Porspoët. Celui-ci entra dans la bibliothèque, en ferma soigneusement la porte et s'approcha de la cheminée qui s'élevait au fond, haute et vaste, profondément encastrée dans le mur. Sur le bord extérieur de la pierre, il pressa sur une sorte de

petit disque de bronze, qui semblait être un ornement. Un déclic se fit entendre et lentement, une large surface du mur, sur laquelle se trouvaient fixés des rayons supportant des livres, tourna sur elle-même, découvrant un escalier. Edern alluma un flambeau.

– Passe devant, dit-il. Je vais refermer l'issue. Je ne veux pas que personne l'aperçoive. Si, sur mon ordre, tu devais suivre ce chemin, n'oublie jamais de fermer derrière toi : je te montrerai la façon d'ouvrir, de l'intérieur.

Dans les ténèbres, que trouait la lueur dansante de la chandelle, Miguel et son guide descendirent une trentaine de marches, suivirent un étroit couloir, puis descendirent encore la hauteur d'un étage. Ils se trouvèrent alors dans une sorte de petite salle ronde, où Edern se tenait tout juste debout. Une ouverture marquait le début d'un autre couloir.

– Ici, dit Porspoët, il ne faut pas se tromper : tu as devant toi l'accès des souterrains de Trenarvan, véritable labyrinthe, où l'on risque fort de se perdre et de ne jamais se retrouver !

J'en ai vu le plan, et cela m'a retiré toute envie de m'y promener ! Au reste, ce n'est pas là que nous allons. Regarde bien.

Sur la droite, un nouveau disque de métal brillait faiblement à la lumière du flambeau. Edern le fit jouer, comme il l'avait fait dans la bibliothèque, et de même que précédemment, un large pan de pierre bascula sur le côté. Un couloir, encore, s'ouvrait là et rapidement, il conduisit le maître de Ty an Heussa et le jeune garçon à une salle de grandes dimensions, où un grand coffre était appuyé contre le mur.

– Inutile de le fermer à clé ! dit Porspoët en riant. Il faut connaître sa place pour le découvrir. Mon père me l'a indiqué, comme son père l'avait fait pour lui, comme je le fais pour toi.

D'un geste brusque, il souleva le couvercle du coffre. Aux yeux de Miguel apparut une si grande quantité de pièces d'or qu'il en resta stupéfait. Il n'aurait jamais cru qu'il pût en exister tant ! Edern plongeait ses mains dans les pièces brillantes, les laissant retomber en pluie avec un son mélodieux.

– N'est-ce pas ? remarqua-t-il. Voilà vraiment de quoi contenter tous les désirs, satisfaire toutes les ambitions ! Et voilà ce que tu amasseras, toi aussi, quand tu prendras la direction de mes affaires !

Il jeta sur son jeune compagnon un regard aigu. Médusé, Miguel gardait le silence. Edern poursuivit :

– Mais il ne faut pas croire que l'or s'acquière sans efforts ! Ni mes aïeux ni moi ne sommes restés inactifs, tu peux m'en croire ! J'espère que tu seras digne de la confiance que j'ai mise en toi et que tu feras de même.

– Soyez-en persuadé, père !

La voix de Miguel résonna étrangement sous la voûte, rauque, un peu tremblante. Il était impressionné... Un frémissement de joie fit tressaillir Porspoët. Il avait réussi à émouvoir ce garçon froid et silencieux.

– Aide-moi à compter, dit-il. Prends ce sac : nous allons y mettre les pièces qui me sont nécessaires.

À son tour, le jeune Espagnol plongea sa main dans le tas doré et bruisant. Il compta les pièces, les jetant dans le sac, et celui-ci fut bientôt rempli.

– Pour ta récompense, dit Edern, voici quelques jaunets : tu en feras ce que tu voudras. Tu t'achèteras des bonbons, ou tu les garderas, à ton choix. Si tu te montres digne de ma confiance, je t'en donnerai d'autres. Et maintenant, remontons sur terre.

Il rabattit le couvercle sur le coffre. Miguel se chargea du sac, qui pesait fort lourd, et ils reprirent en sens inverse le chemin qu'ils avaient parcouru auparavant. Au passage, Porspoët enseigna à son compagnon la manière de rouvrir les portes, et ils se retrouvèrent dans la bibliothèque.

– Inutile de te recommander la discrétion, dit Edern.

– Je ne dirai rien... murmura l'adolescent.

Son père adoptif lui prit le sac des mains et sourit avec satisfaction.

– Voici des piécettes qui vont se multiplier entre mes mains, dit-il. Dans quelques années, je t’enseignerai mes méthodes.

Il sortit de la bibliothèque, sur ces mots, estimant qu’il en avait dit suffisamment pour ce jour-là. Sans doute avait-il éveillé en Miguel la curiosité, et aussi le désir de la fortune. Ces idées feraient leur chemin toutes seules, il n’avait plus, pour le moment, à intervenir.

Pensif, Miguel était resté dans la bibliothèque.

Après un moment, il prit un livre et se mit à lire.

VII

Avec ce début de septembre, la brise devenait plus fraîche, la lumière plus pâle, et dans le bois de Trenarvan, un parfum un peu amer, de terre humide et d'herbe flétrie, annonçait l'automne.

Ederm et Linda, repartis pour Paris, annonçaient leur prochain retour. Et Miguel, ce jour-là, marchait rapidement dans la direction de Kermoal. Depuis des jours, des semaines, il avait fait le projet de cette expédition, mais sa réalisation n'allait pas sans difficultés. Car il voulait y aller seul, et se débarrasser de la compagnie d'Ahès n'était pas toujours commode. La petite fille entendait avoir toujours à sa portée son camarade de jeu ou d'étude et trouvait fort mauvais qu'il montrât quelque indépendance.

Par bonheur, aujourd'hui, Catherine confectionnait des confitures de prunes. Elle s'ingéniait toujours à préparer des gâteries pour

Linda qui en raffolait. Ahès, gourmande comme une chatte, ne voulait pas perdre une aussi bonne occasion de se régaler et ne quittait pas la cuisine. Miguel en avait profité pour s'éclipser.

Il voulait aller au château, il voulait voir Hoëlle, lui parler... mais hors de la présence d'Ahès.

Sans cesse, il songeait à la fille des Tréguidy, à sa douce voix, à ses beaux yeux si purs. Elle l'attirait invinciblement, comme l'avait attiré la pauvre Jeanne, peut-être parce que la bonté qui rayonnait dans le regard de l'une lui rappelait l'autre... l'autre, qui s'était penchée sur sa solitude...

Que dirait-il à Hoëlle ? Il l'ignorait. Il ne désirait pas tant lui parler, d'ailleurs, que l'entendre. Un mystérieux instinct lui disait que cette enfant candide savait beaucoup de choses qui lui demeuraient étrangères à lui, justement sans doute, ces choses qui le troublaient, l'inquiétaient...

Hoëlle vivait une existence totalement différente de la sienne, il le devinait. Et si elle la

lui décrivait, peut-être saisirait-il, par exemple, la portée de ces étranges recommandations de Jeanne à son lit de mort ? Peut-être découvrirait-il le pourquoi de l'angoisse qui le tenaillait, sans qu'il puisse lui donner un nom, ou même comprendre ses motifs.

En réalité, mais le jeune garçon ne s'en rendait pas compte encore, il avait surtout besoin d'affection. Et il courait là où il sentait pouvoir la trouver.

Il n'avait pas réfléchi à la manière dont il s'introduirait à Kermoal, ayant simplement oublié ce que Mocaër lui avait dit, au village, le jour où il y avait rencontré Hoëlle. Il ne se souvenait pas davantage de la réception peu amicale que lui avait faite M. de Tréguidy à la fête de la Saint-Jean. Tous ces souvenirs tenaient une place fort mince dans sa mémoire, ils avaient été balayés par les soucis qui étaient venus l'assaillir par la suite. Puis, habitué à voir autour de lui les caprices de Linda ou d'Ahès faire loi, les ordres de Porspoët être exécutés par tous sans résistance, il ne supposait pas une minute que ses souhaits à

lui pussent rencontrer des obstacles. Son bon plaisir lui semblait une raison fort suffisante pour lui ouvrir toutes les portes, jusqu'à celles du château des ennemis jurés de son père adoptif.

Donc, il se présenta hardiment à Kermoal, passa la grande grille qui donnait accès à la cour d'honneur, sans rien demander au portier, qui, occupé à cet instant, ne l'aperçut pas, et il avança la tête haute, comme à son habitude, vers le degré qui s'élevait au milieu de l'imposante façade du château.

Miguel avait beaucoup grandi pendant cet été-là, il avait maintenant presque la taille d'un homme, et sa beauté s'affirmait en devenant plus mâle, en se dégageant des grâces un peu mièvres de l'enfance. Cela ne faisait qu'ajouter à son assurance. Et ce fut ce changement survenu en lui qui empêcha, à la première minute, qu'on le reconnût.

Un serviteur ouvrit la porte d'entrée et, dans une attitude respectueuse, attendit qu'il parlât.

— Je désirerais voir Mlle de Tréguidy ! dit Miguel d'une voix décidée.

Déjà, il gravissait les degrés quand, brusquement, le domestique vit à qui il avait affaire. Effaré, il bredouilla :

– Monsieur... Avez-vous été... prié par M. le vicomte... de...

– Je n'ai été prié par personne ! dit Miguel avec hauteur. Je viens en visiteur, c'est tout !

– Je... je vais demander... murmura l'homme.

Vivement, comme s'il ressentait une réelle frayeur, il referma la porte au nez du jeune Espagnol. Celui-ci, nullement impressionné, attendit son retour, et non sans impatience.

Mais ce ne fut pas le serviteur qui revint. M. Ely de Tréguidy apparut bientôt devant la porte, rouverte par sa main irritée. Derrière lui se distinguait la silhouette de Mocaër, et sa physionomie passablement contrariée.

– Que voulez-vous ? demanda M. Ely d'un ton glacial.

Sans baisser les yeux, Miguel répéta sa requête. Il voulait s'entretenir avec M^{lle} Hoëlle. Il parlait avec une telle assurance que son

interlocuteur en demeura, pendant quelques secondes, littéralement médusé. Puis, sa colère éclata.

– Comment osez-vous vous présenter ici ? s'écria-t-il avec une fureur qu'il contenait à peine. Comment avez-vous l'impudence de demander à parler à ma fille ? N'avez-vous pas compris ce que vous a dit mon père, à la Saint-Jean ? Nul habitant de Trenarvan ne pénétrera jamais sous notre toit ! Tenez-vous-le pour dit !

Miguel fronça les sourcils. Son orgueil se révoltait contre cette humiliation, qu'il jugeait inutile et absurde. Il releva plus haut encore le menton et toisa M. de Tréguidy avec insolence.

– Je ne sais pas ce que vous avez contre mon père adoptif, monsieur, déclara-t-il, mais contre moi, vous n'avez rien. Je ne vous ai jamais offensé en aucune façon et...

– Votre seule présence ici est une offense ! répliqua M. de Tréguidy. Et je n'ai pas d'explications à vous fournir. Si vous ne voulez pas que je fasse employer la force, veuillez vous éloigner immédiatement... et ne plus revenir !

Miguel hésita un instant. Il était fort tenté de tenir tête à cet homme qui l'insultait. Cependant, la crainte de paraître ridicule le retint. Il n'était évidemment pas de force à résister à un ou même plusieurs hommes. Il répondit d'une voix frémissante :

– Je partirai, monsieur de Tréguidy ! Mais vous regretterez vos paroles et votre geste ! Vous ignorez à qui vous vous adressez !

Sur ces mots, il tourna les talons et reprit d'un pas ferme la direction de la route, dissimulant sous des dehors hautains la déception, la rage, qui bouillonnaient en lui, faisant monter des larmes à ses yeux. Comme il comprenait à présent l'ironie, la haine de M. de Porspoët lorsqu'il parlait de ses voisins ! Quelle morgue insensée était la leur ! Et il cherchait dans sa tête le moyen de se venger d'un tel affront. Mais il était si bouleversé que son cerveau lui refusait tout service et son impuissance augmentait encore son indignation.

« Je verrai Hoëlle malgré eux ! dit-il tout haut. On peut faire tout ce qu'on veut vraiment ! Et ce ne sont pas leurs menaces qui me feront peur ! »

Mais il est facile de parler... À mesure qu'il approchait du manoir, sa colère, si elle était toujours présente, se doublait d'un amer chagrin. Comment arriverait-il jusqu'à Hoëlle ? Il lui fallait bien reconnaître qu'une garde sévère était montée au château, et celle-ci serait encore renforcée. Il ne pouvait espérer voir la fillette à Kermoal.

« S'il m'était possible de m'introduire dans le parc ! songea-t-il. Je la guetterais... »

Mais le parc du château était entouré d'une haute muraille, comme tous les domaines de la contrée. On se méfiait, depuis des siècles, des gars de Porspoët et de leurs incursions criminelles, aussi, chacun avait pris des précautions draconiennes pour s'en préserver. Miguel, sans doute, ignorait ce détail, mais il n'en savait pas moins que l'accès du parc de Kermoal était interdit à tous, et à lui comme aux autres... et plus qu'aux autres.

Pendant tout le reste de la journée, il s'enferma dans l'étude, sans en tirer, d'ailleurs, aucun profit. Sans cesse, il revoyait devant ses

yeux le visage courroucé de M. Ely de Tréguidy, il entendait de nouveau ses paroles insultantes et la colère grondait dans son cœur.

Il comprit qu'il n'apprendrait rien ce jour-là. Mais il n'avait aucune envie de rejoindre Ahès qu'il entendait rire et parler dans la cuisine... Il chercha autour de lui une occupation qui pût le distraire de son idée fixe, et avisa, sur un rayon de la bibliothèque, le volumineux manuscrit où était relatée l'histoire de la famille de Porspoët.

Edern en avait lu le début aux enfants, jadis, en passant prudemment sous silence les faits qui eussent pu troubler l'innocence de leur jeunesse. Et ces passages, le récit de l'engloutissement de la ville d'Ys, les aventures d'Armaël dans la forêt profonde et mystérieuse, la légende, modifiée pour les besoins de la cause, d'Yves de Porspoët, passant une partie de sa vie dans une grotte où sa femme venait lui apporter la nourriture, fascinaient ses petits auditeurs.

Ce serait amusant de lire tout cela... Et peut-être Miguel découvrirait-il, parmi ces feuillets jaunis, la ou les raisons de l'antagonisme

séculaire des gens de Trenarvan et de ceux de Kermoal.

Il prit le volume et l'ouvrit. Il était écrit à la main, et assez peu lisible, ce qui arracha au jeune homme un soupir impatient. Il voulait lire, non pas déchiffrer un grimoire ! Au hasard, il feuilleta les pages, son regard tombant sur un nom familier, de-ci, de-là. C'est ainsi qu'il rencontra celui d'Yves, l'imitateur de Gilles de Rais.

Brusquement, le jeune Espagnol repoussa le volume. Une inspiration venait de jaillir de son esprit. L'histoire d'Yves, il s'en souvenait bien mieux encore que de toutes les autres ! Elle les avait passionnés, Ahès et lui ! Ils ne rêvaient que de souterrains, de grottes mystérieuses, ils en avaient même bien souvent cherché les issues dans les rochers de la grève !

Et ces souterrains, Miguel savait qu'ils existaient. Edern ne lui en avait-il pas montré l'entrée, en le conduisant au coffre d'or ? Sur le moment, le jeune garçon était trop éberlué de ce qu'il voyait pour se rappeler la vieille légende d'Yves de Porspoët et de sa demeure

mystérieuse, mais le souvenir lui en revenait maintenant. Et il se rappelait la phrase de son père adoptif, dans cette petite salle où aboutissaient les couloirs :

– Tu as devant toi l'accès des souterrains de Trenarvan, véritable labyrinthe... j'en ai vu le plan... il m'a retiré toute envie de m'y promener.

Des souterrains partaient de Ty an Heussa. Pourquoi ne s'en trouvait-il pas un qui conduisit à Kermoal ? Le château actuel était construit sur les ruines d'un ancien château fort et il semblait très probable qu'à l'origine Trenarvan ait été aussi une forteresse. Au temps des grandes invasions des Barbares, toutes les demeures seigneuriales, ou les abbayes, étaient plus ou moins alliées contre les ennemis : il était vraisemblable que des communications secrètes aient été prévues entre elles. Et il y avait des plans ! Où pouvaient-ils se trouver, sinon dans quelques coin de la bibliothèque ?

Miguel remit vivement le manuscrit à sa place et fouilla méthodiquement tous les rayons de la vaste salle. Son cœur battait. Il oubliait presque le

motif de ses recherches : voir, parler, par quelque moyen que ce fût, avec Hoëlle. Il ne songeait plus, à la minute présente, qu'à cet extraordinaire voyage d'exploration qu'il effectuerait bientôt, même s'il ne découvrait pas le plan !

Mais sa persévérance fut couronnée de succès. Un rouleau de vieux parchemin, tout élimé, était rangé derrière une pile de livres. Il le déroula et poussa une exclamation de triomphe : des lignes sinuaient, dessinées sur le parchemin, réunissaient des surfaces géométriques importantes et qui, sans aucun doute, représentaient Trenarvan, la côte et d'autres points de la contrée qu'il suffisait d'étudier pour les reconnaître.

Miguel jugea prudent de transporter le rouleau dans sa chambre. Là, il ne courait pas le risque de recevoir une visite intempestive d'Ahès et il pourrait examiner le plan à loisir. Le parchemin ne portait aucune indication autre que ce dessin, assez compliqué à la vérité... Cela expliquait sans doute pourquoi Porspoët, qui manquait de patience, avait renoncé à en étudier les détails.

Le jeune garçon dissimula sa trouvaille sous son lit et descendit à la cuisine pour le souper. Quand Ederm et Linda étaient absents, les enfants prenaient leurs repas avec Catherine qui, gourmande elle-même, les soignait assez bien. Ahès, gorgée de confiture, n'avait pas grand appétit ce soir-là et avait sommeil. Elle gagna sa chambre de bonne heure, ce qui faisait tout à fait l'affaire de son frère adoptif.

Il étendit le parchemin sur la large table qui occupait le centre de la pièce qui lui avait été réservée, alluma un flambeau et se pencha sur les lignes compliquées.

Il était assez familier avec la configuration de Trenarvan pour reconnaître immédiatement ce qui représentait le manoir. La bibliothèque était clairement indiquée, ainsi que l'escalier qui en descendait, marqué à droite de la cheminée. Et la petite salle ronde où commençaient les couloirs. À partir de là s'inscrivait un entrelacs de lignes, propre à rebuter un esprit impatient ! Ce furent ces lignes, justement, que Miguel se mit à examiner avec passion.

Celui qui, jadis, en avait conçu la complexité, prévoyait sans doute une stratégie savante de replis, d'attaques et de contre-attaques ! Le réseau que suivait le jeune garçon, les sourcils froncés d'attention, s'enchevêtrait, se ramifiait dans tous les sens.

« En effet, on doit fort risquer de s'égarer là-dedans ! songea Miguel. Il me faudra prendre des précautions ! »

L'un des branchements du souterrain aboutissait sans nul doute sur la côte. Il devait s'ouvrir là par un mécanisme analogue à celui qu'Edern avait montré à son fils adoptif. Mais, à ce détail, celui-ci ne prêta qu'une attention distraite. Ce qu'il voulait, c'était un chemin conduisant à Kermoal...

Patiemment, il étudia la carte, calcula les distances, examina les directions. Une exclamation lui échappa : un signe, le même qui figurait à droite de la cheminée, dans la bibliothèque, et aussi au début de la ligne qui désignait l'entrée du couloir menant au coffre, s'inscrivait, tout près du manoir, parmi une sorte

de semis de très petites surfaces, de formes diverses, et qui entouraient une surface plus étendue, de forme allongée.

« L'étang ! murmura Miguel. L'étang et les roches... Ainsi, il y aurait une issue par là ? Et c'est nettement la direction de Kermoal ! »

Mais le château, à ce qu'il semblait, ne figurait pas sur le plan. Quelques traits se perdaient à l'extrémité du parchemin : il était fort probable que les souterrains continuaient, selon le désir du jeune Espagnol, bien qu'aucune précision ne le lui prouvât.

« Je verrai bien ! se dit-il. J'irai à la découverte. Pourvu que des éboulements ne me barrent pas le chemin ! »

La nuit était avancée déjà, et penché depuis plusieurs heures sur le précieux document, Miguel était engourdi et fatigué. Il hésita un instant à entreprendre aussitôt son voyage d'exploration, puis y renonça. Il était trop tard.

« Demain, décida-t-il. Dès qu'Ahès sera allée dormir, je partirai ! »

VIII

Ahès, le lendemain, éprouva un vif déplaisir à voir Miguel aussi peu empressé auprès d'elle. En effet, le jeune garçon paraissait distrait, préoccupé, et il refusa tout net, à plusieurs reprises, de partager ses jeux. Il prit prétexte de leçons à apprendre pour s'enfermer, durant des heures, dans la bibliothèque.

– On ne peut pas travailler tout le temps ! grogna la fillette, maussade. Et je m'ennuie, toute seule, moi !

– Le docteur Mainsville viendra demain nous donner notre leçon, répliqua Miguel, et je veux m'y bien préparer.

Laisse-moi, Ahès ! Nous nous amuserons plus tard !

La petite fille n'aimait guère qu'on lui résistât. Ses yeux brillèrent de fureur et elle se préparait à

exprimer son indignation avec véhémence, mais le regard impérieux de son frère d'adoption, la résolution très arrêtée dont son visage était empreint, arrêtaient sur ses lèvres les paroles de protestation. À vrai dire, Miguel exerçait sur elle une autorité qu'elle se risquait rarement à discuter.

Avec un soupir de mécontentement, elle consentit enfin à renoncer à la compagnie du jeune Espagnol et le quitta pour aller chercher ailleurs d'autres distractions.

Miguel, dominant son impatience, commença par se plonger dans l'étude. Il voulait être certain qu'Ahès ne reviendrait pas, après quelques minutes, tenter à nouveau de l'interrompre. Puis, il désirait sincèrement se préparer à la leçon du jour suivant. S'il s'intéressait vivement à ce qu'il apprenait, il entendait également satisfaire toujours son savant professeur. Son orgueil refusait la moindre infériorité : il s'était promis, et se tenait à son engagement, de se maintenir en toute circonstance sur un plan supérieur. Peut-être, à son insu, était-il poussé par l'espoir

instinctif de prendre sa revanche sur Porspoët et sa tyrannique autorité.

Il existait en Miguel de mystérieuses forces de volonté et d'ambition que lui-même ne soupçonnait pas encore, mais qui couvaient cependant, exigeant de lui un persévérant effort.

Mais ce jour-là, il fallut qu'il se fit violence pour forcer son esprit à l'attention. Malgré lui, son imagination s'évadait vers ces souterrains qu'il avait résolu d'explorer. Il songeait à ce qu'il emporterait avec lui pour vaincre les obstacles qui pouvaient se dresser sur sa route, à la manière dont il se débarrasserait d'Ahès si, par un malencontreux hasard, la fillette s'attachait à ses pas.

Elle ne reparut pas de l'après-midi, cependant. Miguel parvint à concentrer sa pensée sur sa leçon, et lorsqu'il eut bien retenu celle-ci, il se permit enfin de préparer sa promenade nocturne.

Une heure avant le dîner, il se mit à la recherche d'Ahès. Il jugeait prudent de ne la point indisposer en la délaissant trop longtemps. Et puis, il ne fallait pas risquer d'éveiller sa

méfiance !

Il la trouva, morose, assise dans le jardin, et elle l'accueillit avec mauvaise humeur.

– Je pense que tu sais ta leçon par cœur ! dit-elle. Pour moi, je me suis ennuyée toute la journée !

– Eh bien ! nous allons nous amuser maintenant ! répliqua-t-il. Choisis le jeu que tu préfères ! À condition que ce soit un jeu remuant ! J'en ai un peu assez de rester tranquille !

– Il ne tenait qu'à toi de remuer plus tôt ! riposta la fillette. Je n'ai pas appris la leçon, moi, et je ne m'en porte pas plus mal, au contraire !

– Mais demain le docteur Mainsville te grondera... et ton père, à son retour, ne sera pas content !

Ahès se mit à rire.

– Les gronderies du docteur me sont bien indifférentes ! répliqua-t-elle avec insouciance. Quant à mon père, tu sais très bien que s'il fait mine d'être fâché contre moi ce n'est jamais

sérieux ! Mon père m'aime beaucoup, n'est-ce pas, Miguel ? Je lui rappelle ses aïeules ! ajouta la petite fille fièrement.

Le jeune Espagnol hocha la tête et rit aussi, mais dans sa gaieté résonnait une note d'amertume.

– C'est vrai, dit-il. Seulement, moi, je ne lui rappelle personne et il pourrait très bien me reprocher ma paresse si je mécontentais son ami !

– En somme, tu as peur de mon père ! remarqua Ahès, railleuse.

Miguel haussa les épaules.

– Je n'ai peur de personne ! répondit-il en relevant la tête. Je n'aime pas être dans mon tort, c'est tout. Mais assez parlé : allons courir !

Ils se poursuivaient le long des allées bordées de fleurs.

Linda aimait les fleurs et voulait toujours en avoir de grandes gerbes dans les chambres où elle se trouvait. Aussi, un jardinier s'occupait-il régulièrement des parterres du jardin de Ty an Heussa. C'était encore là une preuve de

l'attachement d'Edern pour sa seconde femme. Cet homme avare, dur et volontaire, s'inclinait volontiers devant les caprices de sa compagne, si coûteux qu'ils fussent.

Ainsi que l'escomptait Miguel, une heure de jeu animé procura à Ahès une lassitude suffisante pour appesantir ses paupières de sommeil, dès qu'ils eurent terminé leur repas. Elle lutta cependant avant de se décider à aller se coucher : elle voulait jouer encore, ou se promener dans le bois, au crépuscule...

Enfin, elle regagna sa chambre et le jeune garçon se retrouva seul, et libre de ses mouvements.

Il attendit encore un long moment. Avant tout, l'exploration qu'il projetait devait demeurer secrète. Et ce ne fut que lorsque la nuit fut tout à fait tombée qu'il se dirigea, sans bruit, vers la bibliothèque.

Avant d'en refermer la porte derrière lui, il prêta l'oreille. Un silence absolu régnait dans

l'obscurité. Depuis longtemps, Catherine devait avoir quitté la cuisine. Tout dormait dans la Maison de l'Épouvante.

Avec précaution, il se glissa, comme une ombre furtive, dans la sombre salle, faiblement éclairée par le flambeau qu'il tenait à la main. Il repoussa doucement la porte, puis, rapidement, chercha derrière une rangée de livres poussiéreux tout ce qu'il avait entreposé là dans le courant de l'après-midi.

Il en refit l'inventaire, pour s'assurer qu'il n'oubliait rien : une lanterne, une pioche, un fort couteau, plusieurs pelotons de ce résistant fil de chanvre dont les pêcheurs réparent leurs filets, et enfin le plan des souterrains, soigneusement recopié, en réduction.

Il alluma la lanterne, s'approcha de la cheminée. Il appuya sur le disque de bronze, comme l'avait fait Porspoët devant lui... le panneau tourna. Miguel franchit le passage, referma la porte secrète et s'enfonça dans les ténèbres.

Le jeune garçon descendit les marches et, sans

s'arrêter dans la petite salle qui servait, en quelque sorte, d'antichambre aux souterrains, il s'engagea résolument dans le sombre tunnel inconnu.

Là, il convenait de se montrer prudent. Miguel n'oubliait pas l'avertissement de son père adoptif. Il ne voulait pas se perdre... Évidemment, il possédait le plan des souterrains, mais il n'était pas assez téméraire pour se fier entièrement à ce grimoire embrouillé et peut-être inexact. Il jugea préférable d'employer le moyen simple et antique du « fil d'Ariane » et attacha solidement l'extrémité d'un peloton de fil à une pierre en saillie. Il gardait le peloton qu'il déroulerait à mesure : ainsi était-il certain de retrouver sa route, quoi qu'il arrivât.

Il avança avec circonspection. Il se trouvait à l'orée d'un couloir étroit, tout juste assez haut pour qu'un homme pût s'y tenir debout, taillé à même le rocher. L'air y circulait, un peu raréfié, mais respirable.

Le jeune Espagnol redoutait des crevasses, des éboulements... Par bonheur, le granit qui formait

les parois du couloir ne s'y prêtait guère et, pendant un temps assez long, Miguel progressa sans difficulté. La lanterne éclairait suffisamment son chemin : il en promenait la lueur sur le sol, les murs, avec grand soin, déroulant son peloton de fil.

« Cela ne semble pas si compliqué que je croyais ! se dit-il. J'ai déjà dû parcourir une distance assez grande ! Le plan, pourtant, indiquait de nombreux embranchements ! Ceux-ci auraient-ils été murés ? »

Il était un peu déçu et l'exaltation qui le possédait au départ diminuait rapidement, faisant place à un vague ennui.

Soudain, il tressaillit : brusquement, le souterrain se divisait en trois couloirs, allant l'un vers la droite, l'autre vers la gauche, le dernier continuant la même ligne.

Miguel posa sa lanterne et tira sa carte de sa poche. Mais les nombreux traits qui la couvraient lui parurent difficiles à interpréter. Il ne se rendait pas compte de l'endroit où il pouvait être. Il avait l'impression d'avoir marché longtemps...

« Serais-je arrivé à la hauteur de Kermoal ? se demanda-t-il. Dans ce cas, je devrais me diriger vers la gauche afin d'aboutir dans le parc. Le couloir du milieu doit conduire au château, celui de droite se dirige sans doute vers la mer. »

Sans hésiter davantage, il choisit la direction qui pouvait l'amener dans les bois des Tréguidy. Il n'avait pas très envie d'entrer dans la vaste demeure où il risquait de faire des rencontres désagréables.

Mais, bientôt, quelques difficultés l'accueillirent. Le couloir montait en une pente assez raide, il en pouvait juger par sa marche plus pénible, et le moment vint où le granit fut remplacé par de la pierraille, de la terre que l'humidité ambiante ne conservait pas intacte. Il dut travailler de la pioche pour se frayer un chemin dans l'encombrement des éboulis.

Le jeune garçon était décidé à réussir, pourtant, et il ne se laissa pas décourager. La terre molle, friable, était facile à repousser de part et d'autre.

Enfin, il rencontra les premières marches d'un

escalier. Il le gravit, triomphant déjà, et sa joie éclata lorsqu'il se trouva devant un mur qui fermait hermétiquement le passage, mais était orné, sur le côté, de ce disque de bronze, invisible sans doute pour ceux qui en eussent ignoré la présence, mais qu'il découvrit très vite, car il s'attendait à le voir là.

Il appuya sur le disque... le mur bascula.

Et Miguel aperçut le ciel, reçut sur son visage la caresse tiède de l'air nocturne.

Il posa précipitamment sa lanterne à l'intérieur du souterrain, pour que personne ne pût en apercevoir la lueur, et il sortit, respirant à pleins poumons avec plaisir. Ses yeux s'habituerent bientôt à la pénombre de cette nuit d'automne et il regarda autour de lui, cherchant à reconnaître l'endroit où il se trouvait.

Une sourde exclamation lui échappa.

Des rochers s'élevaient autour de lui, parsemés sur les bords d'une nappe d'eau immobile...

– L'étang ! murmura Miguel. Je suis encore

dans les bois de Trenarvan ! Le chemin m'a paru long, pourtant !

À la réflexion, il se rendit compte que la distance entre le manoir et cette partie du domaine de Ty an Heussa était effectivement assez importante. Marchant avec lenteur dans le souterrain, il s'était mépris sur la route parcourue.

« C'est intéressant, cependant, se dit-il. Je sais maintenant que, si je le désire, je pourrai pénétrer dans les souterrains sans avoir besoin de passer par la bibliothèque ! Lorsque mon père sera de retour, je serai plus indépendant ! »

Cette perspective n'était pas pour lui déplaire. Ederm, de son propre aveu, se gardait de franchir l'entrée du « labyrinthe » qu'il redoutait, et le fait d'y pouvoir circuler sans crainte et en secret donnait au jeune garçon un sentiment flatteur de supériorité.

Il inspecta la roche qui venait de lui livrer passage, y trouva bientôt, à demi recouvert de mousse, le disque de métal qui lui permettrait, désormais, de gagner les souterrains sans que nul, au manoir, s'en avisât, et joyeusement, il reprit

son exploration.

Il laissa de côté le couloir de droite : il l'étudierait plus tard. Il poursuivit sa marche tâtonnante, droit devant lui.

Miguel s'aperçut très vite que le plan n'exagérait en rien les arcanes de ces couloirs, percés dans les profondeurs de la terre. À plusieurs reprises, des galeries s'ouvrirent sous ses yeux, d'un côté ou de l'autre du couloir central. Le jeune garçon décida de continuer l'examen de celui-là. Autant qu'il en pouvait juger, il devait se diriger à peu près en droite ligne vers Kermoal.

Cependant, conserver cette même direction s'avéra plus difficile qu'il ne semblait. En effet, le réseau se compliquait : par moments, la galerie se divisait en deux, en forme d'« Y », et comme le plan n'indiquait pas le château, Miguel se trouvait fort embarrassé pour savoir quelle voie emprunter. Il se félicitait de posséder ce fil qui le guiderait sûrement au retour.

À plusieurs reprises, il se heurta à un mur qui fermait brusquement le couloir, sans que la

moindre mécanique secrète permît de le franchir. Le jeune Espagnol devait alors revenir sur ses pas, et il commençait à craindre un échec. Y avait-il vraiment un passage entre Trenarvan et Kermoal ?

De plus, s'il existait, Miguel trouvait la route longue jusqu'à son but. Comment parviendrait-il à disparaître pendant des heures sans éveiller la curiosité d'Ahès, et même de Catherine ? Cependant, s'il voulait parler à Hoëlle, il lui fallait obligatoirement se mettre en chemin au début de l'après-midi. À la nuit tombée, il n'aurait plus aucune chance de rencontrer la fillette.

Il en était là de ses réflexions mélancoliques quand, soudain, il s'aperçut que le sol montait en pente douce. La pente s'accroissait assez rapidement. Une fois de plus, la terre remplaçait le granit autour de lui... Il se heurta enfin à deux rochers arrondis entre lesquels une faille étroite laissait entrer un air frais, humide, à l'odeur de cave.

« Où suis-je arrivé ? songea Miguel. Je ne

parviendrai jamais à sortir par là ! »

À sa grande surprise, cependant, il se faufila sans peine à travers la faille. Sa lanterne, agitée avec circonspection, lui révéla le lieu où il se trouvait : une sorte de grotte où l'eau suintait le long de parois rocailleuses. Prudemment, il déposa la lanterne dans un coin, et s'avança vers la sortie de la grotte.

Celle-ci se creusait au flanc d'une falaise de médiocre hauteur. De grands arbres, des buissons, croissaient alentour. Miguel prit son dernier peloton de fil : il ne s'agissait pas pour lui, maintenant, de s'égarer !

Il avança avec difficulté dans une végétation désordonnée, jusqu'au moment où il prit pied dans une allée sablée, assez large, qu'il suivit rapidement. La nuit étoilée l'éclairait suffisamment pour lui permettre de distinguer sa route. Cependant, le ciel était moins sombre que quand il s'était retrouvé à l'air libre, la première fois, près de l'étang, et il en conclut que le jour approchait. Il lui fallait se hâter...

Il réprima une exclamation de triomphe : au

bout de l'allée se dressa soudain devant lui la massive architecture du château de Kermoal. Son instinct l'avait bien guidé ! Il avait réussi !

Mais, avant l'aurore, il lui restait tout juste le temps de regagner Ty an Heussa. Miguel revint sur ses pas, tournant entre ses doigts le fil qui le conduisait. Facilement il retrouva la grotte, le souterrain, et au premier embranchement, il fixa solidement le fil. Ainsi n'aurait-il plus d'hésitations quand il reviendrait.

Le chemin lui parut moins long qu'à l'aller. Il marchait en toute certitude à présent. Il savait pouvoir, quand il le désirerait, pénétrer dans le parc de Kermoal et guetter Hoëlle. Sans doute la fillette y faisait-elle chaque jour une promenade ! Et ses parents ne devaient pas songer à la faire accompagner sur leur propre domaine, protégé par des murs épais ! Ainsi pourrait-il enfin lui parler, entendre sa douce voix chantante, regarder ses cheveux aux reflets argentés.

Miguel ne doutait pas une minute que la fille des Tréguidy ne consentît à s'entretenir avec lui. Ne lui avait-elle pas parlé gentiment, au village ?

L'idée que l'enfant pût être docile envers ses parents, qu'elle pût se refuser à désobéir à leurs ordres ne l'effleurait même pas. Il était certain que, l'ayant enfin aperçue, loin des yeux sévères du vieux vicomte ou de son fils, il pourrait s'entendre avec elle et ménager d'autres entrevues.

À cette pensée, une joie étrange se saisit de lui. Dans le noir souterrain, Miguel eut envie de chanter...

Il marcha avec entrain, jetant un vague regard sur les tunnels qui ouvraient, ici ou là, leur obscur mystère.

« Il faudra que je regarde où tout cela conduit ! se dit-il. Peut-être retrouverai-je la grotte secrète où se dissimula Yves de Porspoët. Je reviendrai la nuit... Mais rien ne presse, et maintenant je n'ai plus le temps. »

Il se sentait fatigué et le sommeil brûlait ses yeux. Peut-être son application à la leçon du docteur Mainsville s'en ressentirait-elle quelque peu ? Mais cela n'importait guère à Miguel. Il ne songeait plus qu'à la perspective de sa proche

rencontre avec Hoëlle.

Pourtant, comme il arrivait à quelques pas de la fin du souterrain, la lueur de la lanterne accrocha tout à coup un point brillant sur la paroi. Intrigué, il s'arrêta.

Un de ces disques de bronze, semblable à ceux qu'il connaissait si bien, était encastré dans la pierre. Il ne l'avait pas remarqué en venant.

Miguel hésita un instant entre la lassitude et la curiosité. Ce fut cette dernière qui l'emporta. À vrai dire, quelques minutes de plus ou de moins ne compromettraient guère davantage le repos d'une nuit déjà si écourtée.

Il appuya sur le disque. Une immense pierre sembla se détacher de la muraille et s'enfonça lentement, ménageant une ouverture béante. Le jeune garçon s'y engagea, promenant sa lumière devant lui et de tous côtés. Il distingua une salle assez vaste, continuée par un couloir voûté... Une senteur fade, lourde, y régnait. Évidemment, nul moyen d'aération n'avait été prévu là, comme dans les autres galeries.

« Peut-être est-ce l'entrée de la grotte d'Yves de Porspoët ? » se dit Miguel.

Il oubliait sa fatigue et traversa vivement la salle. Mais au moment où il eut fait trois pas dans le couloir, il sauta en arrière avec une sourde exclamation : le sol s'effondrait brusquement...

Penché en avant, Miguel inspecta ce qu'il prit, tout d'abord, pour un fossé... Mais il ne put en apercevoir le fond. Un puits était creusé là... De l'autre côté, le mur s'élevait de nouveau, abrupt et sans fissure.

De son couteau, le jeune garçon détacha du sol un fragment de pierre et le jeta dans le puits, prêtant l'oreille. Après plusieurs secondes, il entendit le bruit caractéristique du caillou prenant contact avec l'eau. Une nappe liquide devait s'étendre dans les profondeurs de la terre à cet endroit, à moins qu'un bras de mer ne parvînt jusque-là ?

Il éleva sa lanterne et regarda en tous sens la salle voûtée. Nulle ouverture ne s'y distinguait, la roche était lisse, aucun signe, aucun disque de bronze n'y révélait la présence de quelque couloir

dissimulé.

Les yeux de Miguel s'arrêtèrent là où le puits s'enfonçait brusquement. Rien ne pouvait laisser deviner ce gouffre béant...

« Venir ici sans lumière... songea le jeune Espagnol, ce serait courir à la mort ! » Il frissonna. Il imaginait un imprudent pénétrant dans cette cave, suivant la muraille à tâtons, perdant pied soudain et basculant dans le vide...

« Aimable moyen pour se débarrasser de ses ennemis ! se dit-il. Au fait, sans doute est-ce pour cela que cette salle a été aménagée ! C'est une oubliette ! »

Devant l'entrée, il chercha, sur la muraille intérieure, le ressort qui permettait de déplacer la pierre. Il eut beaucoup de peine à le découvrir, dissimulé sous une sorte d'enduit de glaise.

« Évidemment... les gens qui ont organisé ce piège ne voulaient pas que leurs prisonniers en puissent ressortir ! Sans lumière, il leur était impossible de voir le disque et au toucher, recouvert comme il l'est, on ne peut sentir aucune

différence entre lui et la pierre qui l'entoure. Eh ! eh ! ceux qui construisirent Trenarvan et ses dépendances savaient prévoir toutes les situations ! »

Avec un soupir de soulagement, il se retrouva dans la galerie. Il n'avait aucune envie de s'attarder dans ce lieu sinistre où, peut-être, des malheureux avaient erré dans les ténèbres et la terreur, avant l'affreuse chute...

En quelques secondes, il atteignit l'escalier, puis la bibliothèque. Le jour commençait à poindre. En toute hâte, il regagna sa chambre. Il cacha parmi ses vêtements la lanterne, la pioche et la carte et se glissa dans son lit.

« Ce sera passionnant d'explorer tous ces souterrains, se dit-il. Finalement, avec quelques précautions, ce n'est ni si dangereux ni si compliqué que mon père le supposait... »

Il s'endormit, rêvant encore à des galeries mystérieuses, à des grottes profondes, aux sinistres oubliettes. Mais par-dessus ces visions inquiétantes, flottait la fine silhouette d'Hoëlle, son regard si doux et ses cheveux d'or argenté...

IX

Rien ne laissait deviner sur le visage de Miguel, le lendemain, le souvenir de son expédition nocturne.

Le jeune garçon se réjouit d'avoir consciencieusement étudié la veille, car le docteur Mainsville lui adressa des félicitations, ce qu'il ne faisait pas souvent. Et dans sa satisfaction, le maître oublia d'interroger son autre élève qui eût certainement moins brillé. Ahès en fut enchantée.

— Après tout, tu as eu une bonne idée de si bien travailler, cher Miguel ! dit-elle d'une voix câline. Recommence tant que tu voudras ! Cela me permettra de me reposer !

Cette autorisation faisait tout à fait l'affaire du jeune Espagnol. Ainsi pourrait-il, sous un prétexte studieux, s'en aller vers Kermoal.

Il s'étonnait un peu lui-même de son obstination à revoir, coûte que coûte, la fille de ces hommes qui l'avaient insulté, humilié. Que pouvait, en somme, lui importer cette enfant ? Une fillette en vaut une autre et n'avait-il pas auprès de lui Ahès qui dominait, pour lui, son caractère bouillant et vindicatif ?

Ses réflexions, à ce sujet, l'amènèrent à cette conclusion qui satisfaisait son orgueil : il voulait braver la défense des Tréguidy, agir comme il l'entendait sans se soucier de leurs menaces.

Ainsi, il se dissimulait cette étrange soif de douceur, de tendresse, de bonté qui l'envahissait et qu'il ressentait sans la comprendre.

Il décida de se rendre à Kermoal le lendemain. Il partirait aussitôt après le repas de midi, car le trajet souterrain était long, il avait pu s'en rendre compte. Et il s'attendait à perdre du temps à guetter Hoëlle. S'il rentrait en retard, il trouverait bien quelque fable plausible à raconter.

Mais son projet fut contrecarré avant même d'avoir été entrepris : en effet, à la fin de cet après-midi-là, dans un grand bruit de coups de

fouet, de grelots et d'exclamations, la voiture d'Edern de Porspoët entra dans la cour de Trenarvan.

Miguel et Ahès allèrent aussitôt souhaiter la bienvenue au maître du manoir et à Linda, toujours fort élégante, vêtue d'un costume de voyage en épaisse soie côtelée, couleur de feuille morte. Ses doigts effilés étaient couverts de bagues d'un grand prix. Elle sourit distraitement aux enfants et se rendit dans sa chambre, suivie de Catherine, qui se mettait en quatre pour elle, et d'Ahès que cela amusait de voir défaire les bagages.

Linda apportait toujours de Paris nombre de toilettes nouvelles, de colifichets coûteux, de bijoux qui enchantèrent la fillette et lui firent luire les yeux d'envie.

Miguel retourna dans la bibliothèque, et après avoir répondu aux questions de son père adoptif, relatives à son travail, se replongea dans un livre. Porspoët, assis devant la table massive, se mit à examiner des papiers. Le silence régna pendant un temps assez long.

Le jeune garçon se disait avec déplaisir qu'il allait lui falloir renoncer à l'expédition qui lui tenait tant au cœur, ou tout au moins la remettre de plusieurs jours. Quand il arrivait à Ty an Heussa, Edern passait d'ordinaire plusieurs journées au manoir, occupé à des comptes ou à des travaux d'écritures sur lesquels il ne donnait aucune explication à son fils adoptif. Ce dernier, d'ailleurs, ne témoignait de nulle curiosité à cet égard, pour la bonne raison que les affaires de Porspoët le laissaient parfaitement indifférent.

Aujourd'hui, cependant, il en allait d'autre manière et Miguel souhaitait voir Edern s'éloigner. Sans doute le ferait-il tôt ou tard. Linda s'ennuyait à Trenarvan et trouvait toujours moyen d'entraîner son mari à Quimper où elle trouvait plus d'animation et de distraction.

Mais en attendant la liberté nécessaire à l'exécution de son plan, il fallait que Miguel prît patience, et cela ne lui plaisait guère.

Feignant de lire, Miguel tournait ces pensées dans sa tête lorsque la porte s'ouvrit et Mocaër entra.

Porspoët leva les yeux.

– Eh bien ! Mocaër ! s'exclama-t-il d'un ton jovial, as-tu donc appris mon retour ? Je ne t'attendais pas si tôt !

Mocaër grimaça un sourire.

– M. Ely de Tréguidy vous a aperçu sur la route, monsieur. Il se promenait dans les champs quand vous êtes passé.

– Ah ! ah ! et il a pris soin de t'avertir ?

– Il a parlé à son père, monsieur... j'ai entendu...

Porspoët éclata d'un rire ironique.

– Je gage que tu entends beaucoup de ce qui se dit à Kermoal, mon ami ! Les murs du château ont des oreilles, et ce sont là les tiennes !

– Peut-être, monsieur ! répliqua Mocaër en se redressant, tout fier de son rôle d'espion.

– Eh bien ! c'est parfait, mon ami. Et dis-moi, à part l'annonce de ma venue, que raconte-t-on là-bas ? Que se passe-t-il chez mes cousins ?

– Peu de chose, monsieur... Depuis quelques

années, on vit en paix dans le pays.

Porspoët ricana.

– La paix pourrait fort bien ne pas durer éternellement, Mocaër ! Ceux qui s'endorment aujourd'hui risquent d'avoir un réveil assez brutal !

Ces paroles amenèrent un sourire ambigu sur les lèvres minces du serviteur. Ses yeux brillèrent d'une lueur mauvaise.

– Retrouverons-nous un peu d'activité, monsieur ? demanda-t-il.

– Certes, mon ami ! Pas tout de suite, sans doute, mais plus tard. Nous nous amuserons, Mocaër ! En attendant, n'y a-t-il vraiment aucune nouvelle à Kermoal ?

– Une seule, monsieur, à ma connaissance, et elle me paraît d'assez mince intérêt : on va envoyer la petite Hoëlle en pension à Quimper, dans un couvent.

Au nom de la fillette, Miguel tressaillit. Il dut faire effort pour ne pas relever la tête, mais il tendit l'oreille, le cœur battant.

– Ah ! bah ! répliquait Edern. Au couvent ? Jusqu'ici, les Tréguidy élevaient leurs enfants chez eux !

– Sans doute, monsieur... Mais je crois qu'on redoute à Kermoal la proximité de Ty an Heussa !

Les yeux sournois du serviteur effleurèrent la tête brune de Miguel, penchée avec une application apparente sur son livre.

Porspoët avait suivi le regard. Il sourit.

– Eh ! eh ! ils n'ont peut-être pas tellement tort, mes beaux cousins ! mais ils s'y prennent un peu tôt. Le danger, pour le moment, n'est pas très grand. Il le deviendra par la suite, quand M^{lle} de Tréguidy ne sera plus d'âge à demeurer au couvent et qu'elle reviendra chez son père !

– On la surveille, monsieur... On la surveillera davantage encore !

Edern éclata d'un rire sarcastique.

– Les Tréguidy surveillent beaucoup, Mocaër ! Et les as-tu jamais vus empêcher quoi que ce soit à la réalisation de mes desseins ?

Mocaër eut un rire approbateur.

– Et quand va-t-on expédier cette jeune personne à la ville ? reprit Porspoët.

– D’ici quelques jours, monsieur. On parle de la semaine prochaine. J’avais pensé...

Il s’approcha d’Edern et se mit à l’entretenir à voix très basse. Miguel n’entendit plus les paroles qu’il prononçait. Il ne s’en souciait guère, du reste. Une seule pensée tournait dans son esprit : Hoëlle allait quitter Kermoal ! À Quimper, enfermée entre les murs infranchissables d’un couvent, étroitement gardée, elle deviendrait inaccessible, il ne pourrait plus la voir ! !

La fin de la semaine ! Trois jours à peine en séparaient cette heure ! Et la présence de son père adoptif empêchait le jeune garçon de courir au château des Tréguidy.

Dans une sorte de rêve, il entendit Porspoët élever la voix.

– Non, Mocaër, ce n’est pas le moment ! Nous aurions eu l’occasion d’enlever cette petite l’an dernier, ou plus tôt, peut-être alors me serais-je

laissé tenter... Mais à présent, j'ai d'autres desseins.

L'autre s'inclina sans discuter.

– Je vais me retirer si vous le permettez, monsieur, dit-il. Je reviendrai s'il y a du nouveau, ou si vous avez besoin de moi.

Comme il allait sortir, la porte s'ouvrit encore, livrant cette fois passage au docteur Mainsville. Miguel se leva aussitôt pour saluer le visiteur.

– Laisse-nous, Miguel, dit sèchement Edern. Nous avons à parler, Mainsville et moi.

Miguel acquiesça d'un léger signe de tête et sortit de la bibliothèque, à la suite de Mocaër. Il accompagna le serviteur en silence, jusqu'à ce qu'ils fussent hors de la maison.

– J'ai envie de faire un tour de promenade, dit-il soudain. Je vais faire quelques pas avec toi, Mocaër.

– Pas trop loin, monsieur Miguel. Il est inutile que ces MM. de Tréguidy vous voient avec moi.

– Bah ! répliqua le jeune garçon en riant, ils ont confiance en toi ! N'es-tu pas leur fidèle

serviteur depuis un nombre d'années considérable ? Jamais ils ne songeraient à te soupçonner de quoi que ce soit !

– Sans doute, sans doute... Mais on ne saurait être trop prudent ; M. de Porspoët ne serait pas content si j'éveillais la méfiance de Tréguidy.

Miguel hocha la tête. Il comprenait sans peine la crainte qu'inspirait son père adoptif. Malgré son orgueil, sa fierté, son apparente insolence, ne ressentait-il pas lui-même une sorte d'effroi, simplement quand Ederm fronçait le sourcil ?

Il jeta un regard interrogateur vers son compagnon, se demandant s'il pouvait compter sur lui.

Une idée venait de germer dans son cerveau et il avait besoin de Mocaër, de son aide, pour la mettre à exécution.

Après tout, Mocaër n'était qu'un domestique, et lui, Miguel, fils adoptif du maître redouté, pouvait fort bien donner un ordre.

Hardiment, il parla.

– Mocaër, dit-il, j'ai résolu de parler à M^{lle}

Hoëlle de Tréguidy avant son départ. Il faut que tu t'arranges pour que ce soit possible.

L'homme sursauta.

– Parler à M^{lle} Hoëlle ? murmura-t-il. Mais pourquoi ? Que voulez-vous lui dire ?

– Que t'importe ? riposta le jeune Espagnol avec hauteur. Qu'il te suffise de savoir que je veux m'entretenir avec elle !

– Ne savez-vous pas que son père, son grand-père s'y opposeraient ?

– Je le sais fort bien. Mais ce n'est pas *cela* qui m'en empêchera, déclara Miguel en relevant très haut la tête.

Il avait décidé de garder pour lui seul sa découverte des souterrains.

– Mais, poursuivit-il, j'ai essayé en vain de pénétrer dans le château. Connâitrais-tu un moyen de me faire rencontrer M^{lle} de Tréguidy en dehors de Kermoal ?

Mocaër songea un instant.

– Que penserait M. de Porspoët de votre

projet ? demanda-t-il enfin.

– Je ne sais pas ce qu’il en pensera, répondit le jeune garçon, dédaigneux. Rien, je suppose ! Une petite fille n’a guère d’importance à ses yeux !

Mocaër n’était pas tout à fait de cet avis. Il savait que, pour Porspoët, rien de ce qui touchait les Tréguidy n’était indifférent. Cependant, il connaissait le maître de Ty an Heussa depuis fort longtemps et il devinait quelque chose de ces « desseins » mystérieux auxquels Edern venait de faire allusion. Il n’ignorait pas que, jadis, Haude de Tréguidy avait été ravie à l’affection de ses parents par Budic de Porspoët. Qu’Edern eût le projet de faire, plus tard, épouser Hoëlle par Miguel, en employant comme à son habitude la ruse et la force, ne lui semblait nullement invraisemblable.

Miguel avait-il la même pensée ? Il était bien jeune encore... Mais, de toute façon, s’il se rapprochait de la fillette, cela ne pouvait que servir les plans inavoués de son père adoptif. Cependant, pour mettre sa responsabilité à couvert, Mocaër préférait demander son avis à

son maître.

– Je vais réfléchir, répondit-il prudemment. Venez demain matin, juste avant midi, m’attendre près de l’étang. Je vous dirai ce que je peux faire pour vous.

– C’est bien... Je viendrai après ma leçon avec le docteur Mainsville. Sois exact au rendez-vous, Mocaër.

Tandis que Miguel et Ahès travaillaient avec leur professeur, le lendemain matin Porspoët, se promenant aux alentours de Trenarvan, vit apparaître Mocaër.

– Aurais-tu quelque événement extraordinaire à me rapporter ? demanda-t-il au nouveau venu.

– Je ne sais, monsieur... vous en jugerez.

En quelques mots, le serviteur répéta à Ederm sa conversation de la veille avec le jeune Espagnol et la requête de ce dernier.

Porspoët éclata de rire.

– Eh ! voyez-vous cela ? Que peut être son idée, à ton avis ?

– M. Miguel forme le projet de rencontrer cette enfant depuis quelque temps, monsieur. Vous savez l’histoire de la Saint-Jean ? Par la suite, il a cherché à parler à la petite un jour où elle faisait sous ma garde une course au village, et tout dernièrement, il a tenté de pénétrer au château. Il s’est présenté hardiment à la porte... mais M. Ely de Tréguidy est survenu et l’a chassé en termes très vifs...

– Ah ! vraiment ? Je crois que je commence à comprendre !

Edern, comme beaucoup de gens, jugeait les autres d’après lui-même. Et pour lui, il ne songeait à répondre à une humiliation que par la vengeance. L’idée ne lui venait pas que Miguel pût désirer voir Hoëlle pour une autre raison.

– Le garçon a du sang dans les veines ! déclara-t-il. Peux-tu organiser ce rendez-vous ?

– Vous ne vous y opposez pas, monsieur ?

– Certes non. J’approuve, au contraire, que Miguel ne veuille pas rester sur un échec. Plus il se moquera de ces Tréguidy de malheur, et plus

je m'en réjouirai. Mais je lui recommanderai la modération... L'heure de la revanche n'a pas encore sonné pour Ty an Heussa... Mais elle approche !

Il s'éloigna et Mocaër s'empressa de se rendre au bord de l'étang. Miguel ne tarda pas à l'y rejoindre.

– Et bien ? demanda-t-il impatientement.

– Tout s'arrange, répondit le serviteur. Venez demain au début de l'après-midi... Connaissez-vous la mesure de la vieille Nannie ?

Miguel secoua négativement la tête.

Mocaër lui indiqua l'emplacement de la maisonnette.

– Demain, M^{lle} Hoëlle ira faire ses adieux à cette vieille femme pour laquelle elle s'est prise d'amitié. Trouvez-vous dans le sentier qui conduit du château à la mer, à trois heures de l'après-midi. J'accompagnerai M^{lle} de Tréguidy et quand je vous verrai, je resterai en arrière pour que vous puissiez lui parler. S'il survenait un danger quelconque, je sifflerai.

– C'est parfait ! s'écria joyeusement le jeune garçon. Tu es un homme de ressources, Mocaër ! Sois tranquille, je serai là à l'heure dite !

X

Le repas de midi venait de s'achever. Miguel, espérant n'être pas remarqué, voulut se glisser hors de la grande salle. Il en atteignait la porte quand la voix sèche, autoritaire, du maître de Ty an Heussa l'arrêta net.

– Miguel ! Va m'attendre dans la bibliothèque ! J'ai à te parler.

Le jeune garçon fit un signe de tête affirmatif et sortit. Derrière la porte, il hésita un instant : allait-il donc perdre un temps précieux, risquer de manquer ce rendez-vous qui lui tenait tant au cœur ?

Et que voulait lui dire son père adoptif ? Soupçonnait-il l'équipée projetée ? Avait-il résolu de s'y opposer ?

Mais Miguel n'avait pas été inutilement dressé à l'obéissance passive envers Porspoët. Si le désir

de passer outre à l'ordre donné l'effleura, cette révolte ne dura que l'espace d'un éclair. Il savait par expérience qu'il en coûtait cher de résister à Edern.

Tête basse, il se rendit à la bibliothèque et attendit, nerveux, le cœur battant d'impatience.

Quelques minutes seulement passèrent avant qu'Edern parût. Et Miguel se redressa. Il lui arrivait souvent d'avoir peur de son père adoptif, mais son orgueil lui interdisait de laisser transparaître cette faiblesse qui l'humiliait. Avec une feinte hardiesse, il leva les yeux.

– Que désirez-vous de moi, mon père ? demanda-t-il.

– Tu m'as semblé bien pressé de nous fausser compagnie ! répliqua Porspoët. Où courais-tu ainsi ?

De nouveau, Miguel songea à esquiver la question, à répondre par un mensonge, à inventer n'importe quoi pour obtenir, tout de suite, sa liberté... De nouveau, il résista à la tentation. Mentir ? Cela lui semblait une lâcheté

inexcusable, un aveu de sa frayeur. D'un effort, il dompta sa crainte.

– Je dois retrouver, tout à l'heure, Mocaër sur un chemin de la falaise, dit-il sans baisser les yeux.

Puis il jugea que cet aveu était insuffisant. Il laissait encore, par son ambiguïté, deviner son angoisse... Il se redressa davantage et ajouta :

– Mocaër accompagne aujourd'hui Hoëlle de Tréguidy visiter une vieille pauvre et je veux voir Hoëlle.

À vrai dire, Porspoët avait voulu surtout mettre à l'épreuve le courage et la sincérité du jeune Espagnol. La franche réponse de celui-ci ne pouvait que le satisfaire et, à part lui, il admira la crânerie de cet enfant que lui avait apporté un destin capricieux.

– Pourquoi veux-tu voir Hoëlle ? demanda-t-il sur un ton radouci.

Et comme, inconsciemment, Miguel réfléchissait avant de parler, il lui posa une seconde question, sans se douter de l'aide qu'il

apportait au jeune garçon en lui soufflant, pour ainsi dire, les paroles qu'il souhaitait entendre.

– N'as-tu pas cherché à la voir ces temps derniers ? dit-il. J'ai su par Mocaër que tu t'es présenté à Kermoal.

Miguel hocha la tête.

– J'y suis allé, oui. On a refusé de me recevoir.

Porspoët eut un rire ironique.

– Cela ne m'étonne qu'à moitié. Et je suppose que ces MM. de Tréguidy n'ont pas été très courtois à ton égard ?

– Non...

La réponse, brève, avait été faite sur un ton de fureur concentrée.

– Et tu veux dire ce que tu penses de ses parents à cette petite mijaurée ? ricana Edern, tirant ainsi Miguel d'embarras en répondant lui-même à sa première question. Eh bien ! je t'approuve, mon garçon ! Ne reste jamais sur une défaite ! Les Tréguidy sont nos ennemis depuis des générations... les voilà devenus les tiens aussi. Je ne saurais trop t'en féliciter.

Cependant...

Un sourire cruel se joua sur ses lèvres minces.

– Je te conseille de te montrer modéré, reprit-il. Garde-toi d'éveiller la méfiance d'Hoëlle. Je lui réserve un rôle pour lequel il est préférable de t'en faire une alliée.

Il rit, d'un rire sardonique.

– Je me vengerais enfin de mes vertueux cousins, le vicomte de Tréguidy et son admirable fils !

Surpris de ces paroles énigmatiques, Miguel leva un regard interrogateur sur son père adoptif.

– Ne me pose pas de questions, dit Ederne, devinant sa pensée. Je t'expliquerai mon dessein en temps utile. Et je te jure, mon garçon, que tu prendras, toi aussi, ta revanche sur ces vaniteux personnages ! Ils nous paieront leur morgue et leur mépris, sois-en assuré. Mais, en attendant, sois prudent et circonspect... et plutôt aimable pour cette petite fille.

Il regarda longuement le jeune garçon. Sa silhouette élégante et fine, la beauté régulière de

son visage, de son teint ambré, ses grands yeux sombres, ses cheveux noirs, bouclés et brillants lui donnaient un charme étrange auquel ajoutaient encore sa fière allure et son regard hardi. Certes, le jour où M. de Porspoët en déciderait, s'il n'avait imaginé entre temps une vengeance plus raffinée encore, il se servirait de son fils adoptif pour arracher Hoëlle à ses parents, tout comme son père avait séparé Haude des siens. Et Hoëlle elle-même aiderait les Porspoët à parachever leur vengeance sur sa famille !

Edern se frotta les mains. Il savourait le plaisir démoniaque de construire, détail par détail, ce rêve caressé depuis des années. Longtemps, il avait cherché comment il pourrait assouvir sa rancune contre ses voisins, et voici que le hasard, doublé de sa ruse machiavélique, lui livrait enfin l'inspiration désirée ! Il pouvait patienter maintenant ! Il savait que son esprit inventif, son astuce, ce génie du mal qui l'habitait, comme il avait toujours possédé tous ceux de sa race, lui permettraient finalement de réaliser son espoir.

– Va, maintenant, mon garçon ! Mes vœux

t'accompagnent !

Le jeune Espagnol ne se fit pas répéter l'ordre deux fois. Il sortit et se dirigea, courant presque, vers la mer.

Dans sa hâte, sa crainte d'arriver en retard, il oubliait les menaçantes paroles de son père adoptif. Il devait y repenser par la suite.

À l'endroit fixé par Mocaër, il s'arrêta. La falaise, le chemin qui serpentait à son flanc étaient déserts.

« Pourvu qu'ils ne soient pas repartis déjà ! » se dit-il, anxieux.

Il s'assit sur le bord du sentier. Il avait la tête étrangement vide et ses mains tremblaient. Sans doute était-ce l'impatience, l'ennui qu'il avait ressenti en se voyant retardé par cette conversation avec Ederne qui étaient cause de cette singulière faiblesse ? se dit-il.

Miguel ne comprenait pas qu'il était simplement intimidé, troublé par avance, par cette entrevue qu'il avait souhaitée si fort pourtant. À présent, il ne retrouvait plus

l'impulsion invincible qui l'avait conduit vers Hoëlle. Il n'avait même plus très envie de revoir la fillette et un instant il eut l'idée de partir, renonçant à son projet. Que dirait-il à cette petite fille ? Que lui importait-elle, en vérité ?

Il se leva, hésitant un peu sur la conduite à tenir. S'il rentrait maintenant au manoir, que penserait Porspoët ? Il allait l'interroger encore, sans doute ? Et que répondre ?

Il en était là de ses réflexions quand, au tournant du chemin, il aperçut la silhouette familière de Mocaër. À quelques pas en avant de lui, Hoëlle marchait, toute mince et blanche dans sa robe très simple. Ses cheveux blonds brillaient au soleil.

Comme attiré par un aimant, Miguel oublia ses hésitations. Il s'avança vers Hoëlle et lorsqu'il fut parvenu à sa hauteur, il s'inclina avec une grâce de grand seigneur. Avec surprise, il s'entendit parler, comme si une force mystérieuse l'incitait à prononcer des mots qui venaient à ses lèvres tout naturellement, sans qu'il eût à les chercher.

– Mademoiselle, dit-il, je suis heureux de vous rencontrer enfin ! J'ai tant désiré vous parler ! Jusqu'à présent, ce me fut impossible, mais le destin m'est favorable aujourd'hui puisque votre route croise la mienne !

Hoëlle eut un adorable sourire. Son doux visage en fut tout éclairé.

– Je suis contente de vous voir, moi aussi... Je... je sais...

Elle se retourna, cherchant Mocaër des yeux. Mais le serviteur avait disparu. De nouveau, son regard se fixa sur Miguel.

– Je sais que vous êtes venu à Kermoal, dit-elle à mi-voix. Il ne faut plus vous présenter au château.

– Mais pourquoi ? interrogea impatiemment le jeune garçon. Je souhaitais vous voir ! Ne sommes-nous pas voisins, cousins, presque, puisque je suis le fils adoptif de M. de Porspoët ?

Hoëlle soupira.

– Mon père, mon grand-père ont défendu expressément que vous, comme tous les habitants

de Trenarvan, pénétriez sous leur toit...

– Eh ! qu'importe ? répliqua Miguel. Je ne tiens pas à entrer à Kermoal ! Je n'y venais que pour vous et pour avoir l'honneur de m'entretenir avec vous. Vous parler ici, devant la mer, est une aussi grande joie pour moi que le faire dans votre demeure ! Nous nous rencontrerons en ce lieu...

Elle soupira de nouveau.

– Cela non plus n'est pas possible ! dit-elle tristement. Déjà, je désobéis gravement à mon père en ce moment ! Il m'est interdit de vous adresser la parole !

Miguel se redressa. Une lueur insolente s'allumait dans ses yeux.

– Cette interdiction est une injustice ! s'exclama-t-il. Vous n'avez pas à en tenir compte ! Vous savez que je ne vous veux aucun mal, mademoiselle !

– Oui, je le sais, dit-elle doucement. Mais je dois obéir à mes parents. On doit toujours obéir à ses parents... N'obéissez-vous pas à... votre père, vous ?

– Sans doute, sans doute... Mais M. de Porspoët, mademoiselle, me laisse libre de parler à qui je veux, déclara le jeune garçon. Votre père est-il un tel tyran ? Il vous fait garder, surveiller... Et pour quelle raison, vraiment ? Je ne lui ai rien fait.

Hoëlle garda le silence. Mais dans ses yeux couleur de l'océan passait une mélancolie qui frappa son interlocuteur.

– Êtes-vous heureuse ainsi ? demanda-t-il vivement. Vous vivez comme une prisonnière.

Elle hocha la tête.

– J'aime tendrement mes parents, mon frère, dit-elle. Oui, je suis heureuse... J'aime ce pays aussi, la mer, les rochers... cette bonne vieille Nannie qui est si contente quand je vais la visiter...

Ce bonheur, qu'elle prétendait posséder, ne dissipait pas, cependant, la tristesse de son charmant visage. Miguel crut deviner le motif de sa peine.

– Vous aimez ce pays, s'écria-t-il, et pourtant,

on vous force à le quitter ! On va vous enfermer plus étroitement encore dans un couvent ! Vous ne verrez plus votre frère, votre mère, la pauvre vieille Nannie !

Les yeux d'Hoëlle s'embuèrent de larmes.

– Ne pourriez-vous demander à votre père de vous garder à Kermoal ? reprit Miguel. Il vous aime, certes ! Il ne voudra pas vous faire de chagrin ! Et votre mère... ?

– Comme mon père et mon grand-père, ma mère désire que j'aie désormais vivre à Quimper, murmura Hoëlle. Ils sont tristes de me voir partir... Je ne puis ajouter à leur peine en me montrant indocile...

Miguel secoua ses épaules avec irritation. Il ne comprenait plus : ainsi, toute cette famille prenait une décision dont chacun souffrait ! Et pourquoi, vraiment ?

Il ne put s'empêcher d'exprimer son étonnement. Elle secoua la tête.

– Mes parents ont... des raisons graves de me séparer d'eux, dit-elle. Ne les croyez pas

méchants. Ils sont très bons, au contraire... Ils ne veulent que mon bien...

– Je ne puis le croire, protesta le jeune Espagnol. Pourquoi, en ce cas, m’empêcheraient-ils, par exemple, de vous approcher ? Pourquoi, par deux fois, m’ont-ils insulté, humilié en me menaçant de me faire chasser par des domestiques ? Ont-ils aussi des « raisons graves » pour agir ainsi ? ajouta-t-il avec dérision.

– Oui... dit très bas Hoëlle.

Elle ne pouvait supporter qu’on jugeât mal ceux qu’elle aimait tant. Elle-même, du reste, avait eu peine à admettre cette défense qu’on lui faisait de parler à ce jeune garçon si courtois, si respectueux et dont la fière allure, le regard loyal, l’audace même lui plaisaient...

Miguel avait sursauté.

– Vous dites qu’ils ont des raisons graves de me repousser ? s’écria-t-il avec stupeur. Comment cela peut-il se faire, puisque je ne les connaissais pas avant le jour de la Saint-Jean ? Quelles sont ces raisons ?

Hoëlle, gênée, sentait qu'elle avait parlé inconsiderément. Elle tenta de se dérober.

– Ce sont leurs raisons et non les miennes, murmura-t-elle. Il ne m'appartient pas de vous les rapporter.

Mais son interlocuteur ne l'entendait pas de cette oreille. Il voulait comprendre, il voulait savoir. Il insista vivement.

– Si vous ne voulez pas me les dire, c'est qu'elles ne sont pas sérieuses ! déclara-t-il. Et moi, je n'en tiendrai aucun compte. Je ferai tout pour vous revoir comme je le désire, mademoiselle. Je ferai le possible et l'impossible !

À vrai dire, il se vantait un peu. Il n'ignorait pas que, quand la jeune fille serait au couvent de Quimper, elle serait hors de portée et qu'il lui faudrait bien se résigner. Mais il cédait à sa nature emportée, volontaire, et cette incompréhensible interdiction l'irritait au plus haut point. Les yeux étincelants, il reprit :

– À moins d'être insensé, ou méchant, on

n'insulte pas un garçon innocent !

Il devinait, avec le sûr instinct de la jeunesse à laquelle l'injustice est insupportable, que cette accusation obligerait Hoëlle à des révélations plus explicites. Et il ne se trompait pas.

– Puisque vous y tenez absolument, dit-elle tristement, je vais vous expliquer pourquoi mes parents ne veulent vous voir ni chez eux ni près de moi... Ils ne vous en veulent pas à vous, non, c'est vrai que vous ne leur avez rien fait... Mais... vous êtes considéré comme son fils par un homme qu'ils... réprouvent. Vous avez été élevé par lui et ils se méfient de vous... comme ils se méfient de tous ceux de Trenarvan...

– Que peuvent-ils reprocher à mon père ? demanda Miguel avec emportement. M. de Porspoët est très bon, mademoiselle. Ne m'a-t-il pas sauvé, recueilli, élevé, moi qui ne lui étais rien ?

Hoëlle fit un geste d'ignorance.

– Je ne sais pas... Peut-être est-il bon... mais mes parents ne le croient pas. Ils disent qu'il est

mauvais, cruel, sans scrupules et que tout ce qu'il fait est fait dans une vilaine intention...

Les yeux du jeune Espagnol lançaient des éclairs. Elle balbutia :

– Vous êtes fâché ?... Je savais bien que cela vous serait pénible que je vous parle ainsi... Mais vous le vouliez...

De nouveau, elle avait des larmes plein les yeux et une très profonde détresse altérait ses traits délicats. Miguel, d'un effort, domina sa colère. Il lui fallait bien admettre qu'elle avait raison : ces paroles qui l'indignaient si fort, il l'avait à peu près forcée à les lui dire.

– Je vous demande pardon, dit-il avec douceur. J'ai eu tort de tant insister... Tout cela n'est pas votre faute.

Il songea un moment, les yeux fixés sur la mer qui chatoyait au soleil.

– Pardonnez-moi, répéta-t-il humblement. Et ne gardez pas de moi un trop mauvais souvenir.

– Oh ! non, ce n'est pas votre faute, à vous non plus ! Je... je penserai à vous... et je prierai

pour vous, dit vivement Hoëlle.

Miguel la regarda, heureux de ses paroles, mais visiblement surpris.

– Vous prierez pour moi ? Et qui donc prierez-vous, mademoiselle ? Votre père ?

– Non. Je prierai ma mère, la vôtre, notre Mère à tous, répliqua la fillette avec un sourire confiant. Celle qui, du haut du ciel, veille sur nous, nous aime et nous protège... Celle dont vous voyez la statue à l'église !

– Je n'ai pas de mère, dit Miguel tristement.

– Tous les êtres humains ont une mère, répéta Hoëlle avec décision. Notre-Dame du Ciel ! Et je la prierai tous les jours pour que vous soyez heureux !

Miguel n'avait jamais entendu, à Trenarvan, parler de cette personne mystérieuse. Il pensa que l'enfant faisait allusion à quelque conte et il entra dans ce qu'il croyait être un jeu.

– Merci ! dit-il gravement. Priez aussi pour que nous nous retrouvions souvent, Hoëlle. Et pour que vos parents reconnaissent que mon père

n'est pas un méchant homme.

Il l'avait appelée par son prénom sans même y prendre garde. Chose étrange, ces mots qu'il prononçait en manière de plaisanterie l'avaient brusquement rempli d'une émotion bizarre. C'était comme s'ils montaient de son cœur à ses lèvres et prenaient soudain une ferveur solennelle.

– Je vous le promets, dit Hoëlle. Et priez-la aussi...

– La prier, moi ? Elle ne m'a jamais vu !

La fillette resta stupéfaite devant cette invraisemblable ignorance. Certes, elle avait bien entendu son grand-père et son père discuter de Porspoët et déclarer qu'il ne croyait ni à Dieu ni à diable, mais elle comprenait seulement à présent la signification de cette phrase qui était restée un peu obscure pour elle. Miguel ne connaissait pas la Sainte Vierge. Pauvre, pauvre Miguel !... Une compassion profonde envahit le cœur de la fillette.

– Elle vous voit, affirma-t-elle. Elle voit tout

le monde. Elle connaît tout le monde. Priez-la, Miguel ! Dites-lui tout bas, dans votre cœur : « Ma Mère du Ciel, veillez sur moi, protégez-moi ! » et Elle vous écouterà, vous verrez... car Elle vous aime...

Mocaër reparut à cet instant et fit, de loin, un signe au jeune garçon. Il lui fallait partir maintenant... Et tant de questions se pressaient encore sur ses lèvres ! Il aurait voulu converser indéfiniment avec Hoëlle, l'interroger. Il ne s'était pas trompé : elle savait mille choses qu'il ne soupçonnait pas... Et elle allait partir !

– Oh ! gémit-il avec désespoir, il faut que je vous quitte déjà ! Je... je vais être si seul de nouveau ! Jamais je n'ai parlé avec personne comme je viens de le faire avec vous !

Avec l'instinct d'un cœur généreux et aimant, Hoëlle devina ce que Miguel, dans son trouble, discernait à peine, et elle eut une inspiration subite.

– Allez voir la vieille Nannie, dit-elle très vite. Avec elle, vous pourrez parler... Au revoir, Miguel. Je n'oublierai pas...

Pendant un long moment, le jeune garçon suivit des yeux Hoëlle qui s'éloignait, suivie de son garde du corps, légère et gracieuse dans sa robe blanche et flottante. Il la vit entrer dans une chaumière.

Et ces mots dont les gens du pays saluaient l'adorable jeune fille montèrent à ses lèvres :

– C'est une fée...

XI

À la fin de l'automne, M. et M^{me} de Porspoët reprirent la route de Paris. Linda acceptait de moins en moins volontiers les séjours à Trenarvan, qu'elle trouvait sinistre et solitaire, et elle préférait de beaucoup la capitale où elle s'amusait, rencontrant de nombreux amis et se pavanant devant eux dans des toilettes somptueuses.

L'hiver revint, avec son cortège habituel de pluie, de brouillard, de vent, de froidure. Au manoir, l'existence suivait son cours habituel, où les leçons, les jeux, les promenades se succédaient pour les deux jeunes gens.

Ce n'était plus tout à fait pareil, cependant. Ahès avait entendu maintes fois Linda se plaindre avec acrimonie de la vie terne et ennuyeuse qu'elle menait à Ty an Heussa, et son imagination s'emparant de cette idée lui faisait à

son tour considérer sans plaisir les journées monotones, le temps maussade, le silence un peu oppressant de l'antique demeure.

Son humeur s'en ressentait. Morose, renfrognée, hargneuse, elle grognait sans cesse et l'indifférence hautaine avec laquelle Miguel accueillait ses récriminations l'irritait encore davantage.

– J'en ai assez ! Je veux aller à Paris, moi aussi ! répétait Ahès à longueur de journée.

– À quoi cela te sert-il de le dire tout le temps ? lui demanda un jour le jeune garçon, impatienté. Quand ton père sera de retour, tu pourras lui demander de t'emmener... Il le fera, s'il le veut bien. En attendant, tu n'es pas si malheureuse ! Tu es libre d'aller et de venir à ta guise...

– Il ne manquerait plus que cela ! s'écria la petite fille, indignée.

– Tout le monde n'a pas la même chance. Pense à Hoëlle, ta cousine de Tréguidy ! On l'a enfermée dans un couvent, elle n'en peut sortir !

Cette remarque ne fit qu'exaspérer Ahès.

– Le couvent est bien bon pour cette sottise !
cria-t-elle. Tu ne vas pas, je suppose, me la citer
en exemple ?

– Pourquoi non ? Hoëlle est douce et elle se
contente de ce qu'elle a. N'est-ce pas
raisonnable ?

Les yeux de M^{lle} de Porspoët jetèrent des
éclairs.

– Si cette pimbêche se contente de ce qu'on lui
donne, tant mieux pour elle ! cria-t-elle, furieuse.
Mais moi, je ne veux pour rien au monde lui
ressembler ! Elle est bête, mal habillée... et sa
douceur... ? Pauvre imbécile que tu es ! C'est de
la comédie ! Les Tréguidy sont tous les mêmes,
lâches et menteurs, et mauvais sous leurs grands
airs ! Si tu te laisses prendre à ça !

Elle toisa son frère adoptif avec un souverain
mépris et ne sachant plus qu'inventer en fait
d'injures à l'égard d'Hoëlle, elle tourna le dos à
Miguel qui se garda bien de retenir cette jeune
furie.

Miguel, non plus, ne s'amuseait guère à Trenarvan en ces jours d'hiver. Il se réfugiait dans le travail et trouvait, dans l'espoir secret d'un avenir merveilleux, qu'il n'imaginait pas, du reste, d'une manière fort précise, mais qu'il attendait avec confiance, un inépuisable réconfort.

Qu'envisageait-il ? Il eût été bien incapable de le dire. Mais il portait en lui la conviction qu'une existence passionnante l'attendait, des aventures extraordinaires, des occasions sans nombre qui lui permettraient d'occuper un rang flatteur, de faire éclater sa supériorité !

Et, un jour, il se présenterait de nouveau à Kermoal, et on l'y recevrait chapeau bas.

En somme, ses rêves aboutissaient toujours à cette ambition.

Il avait longuement réfléchi à sa conversation avec Hoëlle.

D'abord, il ne lui en resta guère que de la colère contre ceux qui osaient tenir sur Edern de Porspoët des propos infamants. Ah ! il

comprenait maintenant la rancune de son père adoptif contre ces gens orgueilleux et ridicules ! Il comprenait pourquoi il désirait si passionnément se venger d'eux ! Et il était bien décidé à l'aider de toutes ses forces, et par le moyen que choisirait le maître de Ty an Heussa ! Et si cela chagrina Hoëlle, ce serait tant pis ! Le vicomte de Tréguidy, son fils, avaient-ils hésité à blesser le fils de leur ennemi ? Puisqu'ils se montraient impitoyables, ceux de Trenarvan les imiteraient !

Mais, peu à peu, la violence de Miguel diminua. Sa rancune s'usait à être indéfiniment remâchée. Il en vint à oublier le père et le grand-père pour ne plus songer qu'à la petite fille.

Car Hoëlle avait été bonne pour lui, elle ne l'avait pas repoussé, elle ! Elle lui avait souri... Ses yeux s'étaient remplis de larmes lorsqu'elle crut l'avoir peiné... et comme elle parlait gentiment !

Une à une, les phrases de la fillette revenaient prendre la première place dans le souvenir de Miguel. Certaines de ces phrases semblaient

étranges. Cette idée d'une mère, par exemple, de cette mère qui leur était commune à tous les deux... une mère qui veillait du haut du ciel, qui protégeait ses enfants...

Ce n'était pas vrai, bien sûr ! C'était joli, cependant... Posséder une mère, même inconnue, en sachant qu'elle vous connaît, elle...

Et ces paroles d'Hoëlle rappelaient à Miguel cette autre mère qu'il avait bien vue de ses yeux, celle-là, la mère d'Ahès, la pauvre, la douce, la faible Jeanne. Elle aussi avait parlé de protéger...

Elle était morte. Où se trouvait-elle à présent ? Voguait-elle, invisible, dans l'espace bleu ? Avait-elle rejoint cette « Notre-Dame » dont parlait Hoëlle avec tant de confiance ?

Et, de nouveau, Miguel se sentait envahi du désir de converser encore avec la fille des Tréguidy, d'écouter ces histoires si ravissantes, auxquelles il refusait de croire, mais qui cependant l'intriguaient et l'attiraient.

Mais il ne pouvait revoir la fillette parce que son père et l'odieux vieux vicomte l'avaient

enfermée dans un couvent ! Il ne pouvait la revoir parce que les gens de Kermoal « réprovaient » M. de Porspoët !

« Ils ont des raisons graves... » avait dit Hoëlle.

Obstinément, Miguel rejetait tous les torts sur les Tréguidy et la révolte grondait en lui, mais il ne parvenait plus à se défendre d'une curiosité qui, de plus en plus, occupait son esprit. Pourquoi cette haine ? Pourquoi ce mépris ? Si loin que pussent remonter ses souvenirs d'enfance, il ne se rappelait aucun fait susceptible d'expliquer l'antagonisme de Kermoal et de Trenarvan. Peut-être Catherine savait-elle quelque chose ?

Mais il se défiait de la vieille servante, de la fleur mauvaise qui passait trop souvent dans ses petits yeux sournois.

Soudain, une idée jaillit dans son esprit. Le manuscrit ! Cet amas de feuillets jaunis dont il avait, naguère, tenté la lecture et qui, très vite, l'avait rebuté, l'histoire des Porspoët, écrite par Budic...

Il retrouva facilement, sur un rayon de la bibliothèque, le grimoire qu'il cherchait. Il le posa sur la table et se pencha sur les lignes pâlies.

Il dut faire effort pour ne pas renoncer à sa difficile lecture. Les lettres, anciennes de forme, étaient malaisées à déchiffrer, mais le jeune homme s'obstina dans sa tâche. Coûte que coûte, il était décidé à trouver la clé de l'énigme et il était certain de la découvrir là, entre ces feuillets poussiéreux.

Pendant plusieurs jours, il s'acharna à sa lecture. Par bonheur, Ahès, vexée de ce que son frère adoptif lui témoignât si peu de compassion, demeurait fort peu avec lui. Il étudiait ses leçons aussi rapidement que possible et revenait en hâte à la prose de Budic. Bientôt, il s'habitua à la calligraphie compliquée du père d'Edern.

Ainsi, devant les yeux, captivés d'abord, puis effarés de Miguel, défilèrent les héros de cette race maudite et leurs aventures criminelles. Ahès, la fille du roi Gradlon, meurtrière de son époux, son fils Armaël, qui, le premier de la famille, avait eu l'idée abominable d'attirer les vaisseaux

sur les récifs, Alain le Rouge et le massacre des moines de Trenarvan, Yves de Porspoët et ses orgies démoniaques... leurs descendants.

Complaisamment, Budic avait rapporté tous les détails de ces sombres et sanguinaires histoires. Il s'enorgueillissait des crimes de ses aïeux et les étalait sans vergogne, avec une délectation cynique.

Le rôle joué par les Tréguidy, de génération en génération, n'était point passé sous silence. Budic y faisait, rageusement, des allusions fréquentes. Il criait son mépris pour ces gens « soi-disant vertueux » qui s'acharnaient à saper l'influence des Porspoët dans le pays, en portant secours aux malheureux, en se montrant pitoyables et compréhensifs envers tous ceux qui les entouraient et qui, sans cesse, tentaient de faire obstacle aux entreprises de leurs cousins.

Avec quelle intime satisfaction le père d'Edern contait les expéditions de pillage menées par les Porspoët contre les Tréguidy au cours des âges ! Il décrivait fièrement la manière dont il avait ravi sa femme, la belle Haude, à l'affection

de ses parents : l'étrange pouvoir qu'il possédait lui avait permis d'influencer la jeune femme, de substituer sa volonté à la sienne.

« Ce pouvoir, mon fils Edern le détient aussi, disait-il. Il lui permettra, comme à moi, d'asservir les êtres à sa fantaisie. Peut-être l'aidera-t-il à tirer la vengeance définitive que je souhaite, après mon père et mes aïeux, sur nos cousins et voisins détestés... »

Le manuscrit de Budic s'achevait sur cette phrase. Quelques pages, encore, étaient couvertes de l'écriture, plus lisible, d'Edern. Elles relataient, mais plus brièvement, quelques épisodes de la vie de l'actuel maître de Ty an Heussa, des « naufrages » particulièrement productifs, des coups de main sur la lande ou la grand-route. Le mariage de Porspoët avec Jeanne y figurait, avec cette remarque :

« Ce n'est certes pas la compagne dont je rêvais ! N'a-t-elle pas osé critiquer mes activités ? Toute son attitude est un perpétuel reproche ! Malheur à elle !... Malheur à tous ceux qui me résistent ! Lorsque je rencontrerai une

femme qui me plaira davantage. Jeanne disparaîtra... et ce sera tant pis pour elle ! »

... Miguel releva la tête. Il avait fini sa lecture. Par insouciance, ou par discrétion, Edern n'avait rien ajouté après cette menace à l'égard de son épouse infortunée. Il ne mentionnait ni Linda ni son fils adoptif.

Lentement, le jeune garçon remit à sa place la pile de feuillets, puis il sortit. Le soir tombait, obscur et froid... La bise soufflait et gémissait autour des toits de Trenarvan.

Il s'éloigna un peu, puis se retournant, il contempla la sombre demeure, témoin de tant de drames, d'horreurs, de souffrances. Il avait encore présents à la mémoire les enseignements de son père adoptif, la façon dont il exaltait les hommes de sa race, sa cinglante ironie envers ce qu'il appelait la faiblesse, la sottise des Tréguidy et de ceux qui leur ressemblaient. Edern était bien le digne descendant d'Alain le Rouge, d'Yves, de Budic...

Tant de pensées se pressaient dans l'esprit de l'adolescent qu'il ne parvenait pas encore à y

mettre de l'ordre. Il était comme submergé par une vague géante qui l'aveuglait, l'étouffait.

Il ne s'en rendait pas compte, mais s'il avait lu ces récits d'épouvante une année plus tôt seulement, il se fût exalté, enthousiasmé pour ces aventuriers dont la hardiesse, le courage, évidemment, étaient indéniables...

Mais depuis lors, il avait rencontré Hoëlle... Et Hoëlle, par certains côtés de sa douce nature, lui avait rappelé la pauvre Jeanne.

Et maintenant, Jeanne et l'enfant des Tréguidy l'influençaient, le guidaient à son insu. Elles avaient éveillé en lui les tendances d'honneur, de probité, de loyauté, de générosité que Porspoët n'avait pas réussi à écraser dans son cœur. Elles éclairaient le chaos ténébreux et sanguinaire où Miguel se trouvait brusquement plongé.

Les Tréguidy, toujours, avaient lutté contre les Porspoët et leurs crimes... Jeanne reprochait sa conduite à son mari... Contre l'une et les autres, les divers maîtres de Ty an Heussa proféraient de haineuses menaces...

Et c'était vers Jeanne et Hoëlle, la pauvre morte du passé, la femme radieuse de l'avenir que, du fond de sa détresse, le jeune garçon tendait les bras...

Une brume fine et pénétrante tombait. Il ne s'en apercevait pas. Il marchait droit devant lui, au hasard, revoyant les scènes décrites par Budic. Il revoyait aussi le visage sévère du vicomte de Tréguidy... il entendait la voix d'Hoëlle : « Mes parents sont très bons... ils ne veulent que mon bien... Ils se méfient de vous comme ils se méfient de tous ceux de Trenarvan... »

Et Miguel comprenait maintenant ces « raisons graves » pour lesquelles on l'avait jeté à la porte de Kermoal. Les Tréguidy considéraient les Porspoët comme des bandits sans foi ni loi, comme des hommes capables de tous les forfaits. Et le fils adoptif d'Edern était devenu l'un des leurs.

« ... Promets-moi de protéger Ahès quand tu seras grand... de la conseiller... de la sauver... »

La voix mourante de Jeanne remontait du passé dans le cœur de Miguel. Il n'avait pas

compris, alors, il était trop petit. Mais ces paroles qu'il n'avait jamais oubliées, il en discernait clairement, ce soir, la signification. Jeanne savait, elle, quel homme était son mari... et elle avait peur pour sa petite fille.

Le jeune Espagnol passa une main sur son front brûlant. Il avait l'impression d'être tombé dans un abîme. Oppressé, terrifié, il cherchait instinctivement un appui, un secours. Pour la première fois de sa vie, il se sentait atrocement seul, livré à des forces cruelles, prêtes à l'anéantir s'il ne savait se défendre.

Et comment se défendrait-il ? Il ne savait même pas comment et pourquoi il se trouvait à Trenarvan !

« Mes parents disent que tout ce que fait M. de Porspoët est fait dans un mauvais dessein... »

Encore une fois, une phrase d'Hoëlle semblait répondre directement à son incertitude. Mais cette phrase-là n'avait rien pour le rassurer.

– Ah ! si c'était vrai ! gémit le jeune garçon, si j'avais, comme elle me l'a dit, une mère qui

veille sur moi, qui puisse m'aider ! Mais c'est faux ! faux ! Les Tréguidy sont des menteurs, des hypocrites !

La nuit venait. Miguel reprit le chemin du manoir. Peu à peu, l'influence maléfique d'Edern reprenait possession de lui. Le doute affreux où l'avait plongé la lecture du manuscrit lui faisait trop mal, et pour fuir l'insupportable souffrance, il tentait de retrouver ses pensées de naguère, son admiration pour son père adoptif, sa fierté d'avoir été choisi par lui pour lui succéder.

Edern avait raison de détester les Tréguidy ! Raison de vouloir se venger d'eux ! Les Porspoët n'avaient-ils pas le droit de mener leur existence et leurs affaires comme ils l'entendaient ? Pourquoi ceux de Kermoal s'obstinaient-ils à se mettre en travers de leur route ?

– Oui, je suis un Porspoët, moi aussi ! gronda Miguel. Le vieux vicomte et son fils m'ont insulté, je me vengerai !

Mais... Hoëlle ? et Jeanne ? Il ne pouvait les trahir de son souvenir, les trahir ?

– Je ne sais pas... je ne sais plus ! balbutia-t-il avec désespoir. Qui donc pourrait me conseiller ?

Et soudain, un nom jaillit dans son esprit, un conseil, effectivement, un conseil de la chère enfant qui déjà l'aidait...

« Nannie... ! Allez voir la vieille Nannie... »

– J'irai demain ! décida l'adolescent. Je parlerai à cette femme. Elle m'expliquera peut-être...

Et l'espoir de voir clair enfin parmi tant de réflexions contradictoires, l'espoir de découvrir un appui auprès d'une misérable dont il ignorait tout, donna cependant à Miguel la force de dissimuler son tourment et de bavarder gaiement avec Ahès, ce soir-là...

Troisième partie

I

La porte de la bibliothèque de Trenarvan s'ouvrit et M. de Porspoët leva la tête. Le docteur Mainsville entra.

Les six années qui venaient de s'écouler avaient lourdement pesé sur Edern. Il s'était épaissi, empâté, et son visage, bronzé jadis, avait pris une teinte terreuse. Mais ses prunelles claires gardaient tout leur éclat aigu, leur dureté volontaire.

– Te voici de retour, Edern ? dit le visiteur. Je t'attendais avec impatience ! La lettre que tu m'as fait parvenir m'a rempli d'espoir ! Allons-nous enfin revoir les beaux jours ?

– Il se pourrait, mon cher ami ! répliqua Porspoët avec un petit rire. Et ce ne serait pas trop tôt, vraiment ! Je commençais à trouver le temps long, moi aussi !

Le docteur Mainsville leva les sourcils avec une ombre d'ironie.

– Il me semble, au contraire, que ta joyeuse existence à Paris te plaît assez ! On ne te voit plus guère par ici ! Les gars s'ennuient et les gens s'endorment dans une sécurité qu'ils ne connaissaient pas autrefois. Il y aurait eu, pourtant, de beaux coups à faire, mon cher Edern... si tu ne les avais pas interdits...

Edern haussa les épaules.

– De beaux coups à faire, et peut-être la prison et la corde au cou pour finir ! Tu oublies que nous avons eu de chaudes alertes !

– Tu es devenu bien prudent ! ricana le médecin.

– À moins que je ne désire me faire une réputation d'honnête homme ! riposta son interlocuteur. Il peut arriver que ce soit nécessaire ! Et, grâce à cela, tu t'es reposé tout à ton aise. Je ne puis en dire autant pour moi !

– Le repos n'est pas toujours profitable. Je suppose que tu as vécu mieux que moi ?

Edern ne releva pas l'allusion. Sans doute, lorsqu'il se lançait jadis dans de hasardeuses expéditions, l'aide de son ami rapportait à celui-ci de substantiels bénéfices. La brusque interruption des brigandages de Porspoët et de sa bande avait singulièrement réduit la fortune du docteur.

– On ne peut pas toujours faire ce qu'on veut... se borna à répondre le maître de Trenarvan. Mais sois satisfait, Mainsville ! La belle vie va reprendre pour nous ! Prépare-toi, mon cher ami !

– Je ne demande que cela ! Et je t'écoute. D'abord, quelles sont les nouvelles de Paris ? Nous en recevons peu par ici, et elles sont très contradictoires et embrouillées. Que se passe-t-il au juste ? Voici longtemps que tu n'es venu...

– Les voyages sont moins faciles, dit évāsivement Edern. De plus, mes affaires me retenaient dans la capitale. Tu n'ignores pas, je suppose, que tout est en train de changer en France ? Des hommes d'action ont résolu de réformer le gouvernement du roi, de faire une nouvelle constitution. L'Assemblée

Constituante...

– Eh ! oui ! répliqua Mainsville
impatiemment, je sais tout cela. Je sais aussi que
l'organisation de l'Église et du Clergé est
profondément modifiée. Cela ne va pas, chez
nous, sans protestation !

Porspoët haussa les épaules.

– Chez nous, comme ailleurs, on cédera à la
force.

– Et que sortira-t-il de tout cela ?

Le maître de Ty an Heussa eut un sourire
sarcastique.

– Je l'ignore et cela m'est parfaitement égal,
déclara-t-il. Mais, ce qui importe bien davantage,
c'est que tous ces bouleversements ne vont pas,
justement, sans difficultés et sans protestations.
Et nous en tirerons profit !

Le docteur parut surpris.

– Explique-toi clairement, dit-il. Je ne
comprends guère ! Il me semble, à moi, que les
bouleversements dont tu parles te sont plutôt
préjudiciables. Les nobles ont renoncé à leurs

privilèges, ce n'est pas tellement agréable pour toi !

– Ah ! bah ! Les privilèges supprimés sont peu de chose auprès de ce que nous allons pouvoir accomplir, mon cher Mainsville ! Écoute-moi bien : ceux qui protestent, ceux qui suscitent des difficultés au nouveau régime, sont tout justement ces nobles dépossédés de leur supériorité, ces prêtres qui veulent résister au courant et refusent de s'incliner devant la loi nouvelle. Mais ces derniers m'intéressent peu pour eux-mêmes...

– Je ne vois vraiment pas...

– Par le diable, laisse-moi parler ! s'écria Edern. Ces nobles mécontents, les « aristos », comme on les appelle à Paris, essayent d'entraver les réformes.

– Ils sont nombreux et braves, remarqua Mainsville. N'y réussiront-ils pas ?

– Tous ne sont pas du même avis, tant s'en faut, reprit Porspoët. Au lieu de s'unir, ils se disputent. Et ceux qui ont crié bien haut leurs

réprobation ont jeté la méfiance sur les autres. Les chefs de la Révolution entendent se débarrasser d'eux.

– Ne vas-tu pas, de ce fait, te trouver en danger ? demanda le docteur, quelque peu inquiet.

Porspoët se mit à rire.

– Nullement, nullement, mon cher Mainsville. Car la plupart de ces chefs sont des amis ! Je n'ai pas perdu mon temps comme tu parais le croire. J'ai envisagé l'avenir ! Depuis des années, je voyais venir les événements auxquels nous assistons présentement et je m'y préparais. Du reste, l'un de mes amis, tu le connais, le docteur Marat ? Ne l'as-tu pas rencontré lorsque tu es allé à Paris pour t'enquérir de Miguel ?

– Non, pas à ce moment-là, mais jadis, tu as raison, je l'ai connu à Edimbourg. Tu m'en as souvent parlé, du reste.

– Oui, c'est de mes bons amis. Lui et d'autres s'occupent activement du vaste mouvement qui se déroule et il est fermement décidé à faire

trionpher ses idées, envers et contre tous, et par tous les moyens ! Déjà, les mécontents savent qu'ils courent un grave danger et beaucoup d'entre eux s'échappent de France et vont se réfugier à l'étranger. D'autres, qui jusqu'ici se sont tenus tranquilles, à cause des agissements de leurs amis et de leurs pareils, n'en sont pas moins suspects, comme je te l'ai dit. Le moment approche où ils seront traqués, arrêtés... et supprimés, selon les désirs de mon ami Marat.

Il y eut un court silence. Le docteur Mainsville hochait la tête, mais ne dit rien. Il pressentait que l'entretien touchait à un point intéressant.

– Quand ce moment sera arrivé, ce qui ne saurait plus tarder, poursuivit Edern, ces gens-là ne songeront plus qu'à fuir. Et, du reste, si la justice de Marat et de ses amis en oubliait quelques-uns, il serait facile...

Un sourire cruel tordait ses lèvres minces.

– Ceux qui veulent fuir éprouvent, pour ce faire, quelques difficultés, car on fait tout ce qu'on peut pour les en empêcher. Il n'est pas bon, pour la Révolution, que ses ennemis se massent

en dehors de nos frontières ! Ces fugitifs sont tout prêts à se confier à qui propose de les aider ! Et... ils partent, logiquement, chargés de tous les bijoux, de tout l'or qu'ils possèdent. Ce serait pour eux un secours providentiel qu'un homme résolu, offrant de mettre à leur disposition... un bateau, par exemple, à un endroit secret de la côte bretonne...

– Je crois, dit Mainsville, que je commence à deviner...

– Imagine un « aristo » traqué, poursuivi, craignant pour sa liberté et sa vie. Il me rencontre... je lui offre mon aide...

– Hum... ! Ne se méfiera-t-il pas ? Tu es connu pour être un ami de Marat... et ton passé...

– Ne me suis-je pas amendé depuis des années ? demanda Porspoët avec un sourire démoniaque. Et ne suis-je pas accessible à la pitié ? Je sais convaincre, Mainsville ! Je sais, quand il me plaît, faire croire aux gens ce que je veux ! J'attire donc ici mon aristo avec son précieux chargement... Ensuite, la farce est simple à jouer. Nous en avons fait bien d'autres !

Le bonhomme disparaît, ce qui fait l'affaire de mon ami Marat et de la Révolution, et nous nous partageons l'or et les bijoux. Ce sera pour nous une chasse d'un nouveau genre, qui ne nous demandera qu'un peu de flair et d'adresse. Nous nous relaierons à Paris pour rabattre le gibier... Et nous verrons se remplir nos coffres, ce qui ne fera de mal ni à toi, ni à moi. Je t'avoue que ces dernières années m'ont coûté fort cher...

– Ton idée est ingénieuse ! admit le docteur avec une visible satisfaction. Ce sera moins amusant que les attaques à main armée sur les routes ou les naufrages de vaisseaux, mais avantageux, je le reconnais... Et comment se porte Linda ? ajouta-t-il, répondant ainsi indirectement à la dernière phrase de son interlocuteur.

– Elle se porte à merveille. Je l'ai laissée à Paris avec Ahès. Toutes deux s'y amusent énormément. Mais il se pourrait que je sois obligé de les faire revenir ici ; la capitale n'est plus tellement sûre et les femmes sont souvent imprudentes.

Mainsville, d'après quelques renseignements glanés çà et là, car les potins circulent volontiers, savait que Linda était pour son mari un sujet de souci. En effet, l'Espagnole, rusée, frivole, extraordinairement rapace, entraînait Porspoët dans des dépenses de jour en jour plus importantes. Elle avait à Paris sa maison, de nombreux domestiques, elle était toujours vêtue somptueusement et couverte de bijoux. On la disait fort difficile de caractère et sujette à des accès de fureur devant lesquels le farouche descendant d'Alain le Rouge s'inclinait...

Linda, par son charme ensorceleur, par son adresse, avait bel et bien dominé son terrible époux. Il céda à tous ses caprices et dépensait pour elle des sommes considérables, bien supérieures maintenant à celles que lui rapportaient ses louches affaires.

Et Ahès s'était mise de la partie, exigeant, l'année précédente, de suivre son père à Paris. Elle était devenue très belle et sa grâce flattait Edern. Il nourrissait d'ailleurs, en se pliant à la fantaisie de sa fille, l'espoir de la marier avec

quelque riche personnage. Aussi l'avait-elle installée dans sa demeure parisienne où elle et Linda menaient grand train, recevant une nombreuse société, assez peu recommandable, et faisant étalage d'une élégance et d'un luxe extravagants.

– Cependant, dit le docteur, si tu reprends ici de l'activité, tu es obligé de demeurer à Trenarvan... Vas-tu laisser ces dames seules ?...

– Je ne resterai pas longtemps cette fois encore, répondit Edern. Je suis venu surtout pour te prévenir. L'heure n'est pas encore sonnée où nous pourrions mettre nos plans à exécution. Les projets de mes amis ne sont qu'ébauchés et je dois donner quelques conseils pour que notre besogne soit facilitée.

– Quand crois-tu que nous pourrions agir ? demanda Mainsville, déçu.

– Cela dépend des circonstances, des développements, qui peuvent être imprévus, de la situation. Mais, de toute manière, il faut te tenir prêt... et surveiller étroitement les châtelains du voisinage.

Ses lèvres minces se tordirent dans un rictus sinistre.

– Non seulement je prévois pour nous la fortune, dit-il, mais je vois arriver l’instant que mes pères et moi avons désiré de toutes nos forces depuis des siècles ! Je vais parvenir à écraser définitivement les Tréguidy !

– Ah ! ah ! fit seulement le docteur.

– Enfin, je pourrai me venger, nous venger tous, reprit Ederm avec un accent de triomphe dans la voix. Je m’arrangerai, mon cher Mainsville, pour qu’il ne reste pas un seul membre de cette maudite famille qui risque d’entraver, par la suite, notre liberté. Ils me paieront leur morgue, leur stupide mépris, leurs tentatives de nous empêcher de faire ce qui nous plaît !

– Ils se méfient de toi plus que quiconque ! remarqua le médecin. Je ne vois guère le vieux vicomte ou son fils acceptant tes propositions généreuses de les sauver ! Il ne faut tout de même pas les croire plus bêtes qu’ils ne sont !

– Aussi m’y prendrai-je d’autre manière avec eux, ricana Porspoët. Sois tranquille, mon ami, j’ai plus d’un tour dans mon sac !

Une cruauté diabolique passait dans ses yeux. Mainsville sourit.

– Je te fais confiance, Edern ! dit-il. Je sais fort bien que tu es l’être le plus subtil, le plus rusé et le plus dénué de scrupules que je connaisse !

Porspoët accepta cet étrange compliment avec une visible satisfaction.

– Parle-moi de Miguel ! dit-il soudain. Je l’ai à peine vu tout à l’heure, en arrivant. Que penses-tu de lui ?

Mainsville réfléchit avant de répondre.

– Je pense, dit-il enfin, que Miguel est d’une beauté tout simplement extraordinaire. Il a l’allure d’un prince. D’où diable peut venir ce garçon ? Tu ne sais toujours rien de sa famille ?

– Absolument rien. Je me suis pourtant appliqué, dans ce dessein, à rencontrer tous les Espagnols de Paris, je les ai interrogés habilement, mais sans succès.

– Personne n’a entendu parler de ce fameux Pavila ?

– Non. À mon avis, ce personnage devait être passablement sujet à caution... Peut-être portait-il un faux nom ? Mais qu’importe ? Après seize ans, j’ai renoncé à faire de Miguel une affaire. Il pourra m’être utile autrement.

– Oui, sans doute. Tu vas avoir du... travail à lui confier !

– Certes... mais tu n’as répondu qu’à moitié à ma question, Mainsville. Ce que tu me dis de la beauté de Miguel, je le sais. Tout le monde peut voir cela. Ce que je voudrais connaître, c’est son esprit.

– C’est toi qui me demandes cela ! s’exclama le médecin, toi qui, par la puissance de ton regard, peux pénétrer les pensées les plus cachées !

Porspoët hésita un instant.

– Quand Miguel était enfant, dit-il après quelques minutes, il ne s’agissait que de le dresser à m’obéir. Par la suite, lorsque j’ai décidé

d'en faire mon fils et mon successeur, j'ai eu le désir, que tu jugeras peut-être assez ridicule, de m'attacher ce garçon par ma seule personnalité. Je voulais l'influencer moi-même, et non par ce pouvoir dont tu parles... Ce pouvoir-là, Mainsville, réduit ceux sur lesquels il s'exerce à l'état d'esclaves, en quelque sorte. Et je me refusais à ce que mon fils soit un esclave !

– Il est étrange, remarqua Mainsville, qu'un homme aussi fort, aussi impitoyable que toi ait encore ce genre de sentiments !

– Plus tard, reprit Edern, sans répondre à ces paroles, je me suis demandé ce que pensait, au fond de lui, ce jeune étranger dont j'ignorais l'origine, les tendances ancestrales, et ces sentiments que tu me reproches, je les ai écartés. J'ai essayé de faire parler Miguel par la puissance de mon regard...

– Et qu'as-tu découvert ? interrogea le docteur qui se penchait en avant dans sa curiosité.

– Je ne suis parvenu à aucun résultat... répondit lentement Porspoët. Miguel a soutenu l'éclat de mes yeux sans ciller. Il n'a rien dit...

– Peut-être n’avait-il rien à dire ?

– C’est très possible. Miguel parle peu, il est réservé. Peut-être accepte-t-il, sans se poser de questions, mes ordres, mes conseils, la manière de vivre que je lui ai imposée... Peut-être... Mais peut-être pas. Et c’est justement ce que j’aimerais savoir. As-tu une idée... ?

– Eh bien ! dit Mainsville, je t’avoue que je me suis souvent interrogé à propos de cet enfant. J’ai remarqué, comme toi, sa discrétion, sa soumission. Mais existe-t-il d’autres idées que les nôtres dans sa cervelle, je n’en sais absolument rien ! Il est fort intelligent, c’est certain. Il a appris vite et facilement tout ce que je pouvais lui enseigner en fait de sciences diverses. Je puis dire qu’à présent il est aussi savant que moi !

– Tu as été un excellent maître, dit Porspoët.

– Et j’ai eu un remarquable élève. Mais jamais Miguel ne m’a parlé comme on parle à un ami, jamais il ne m’a fait aucune confidence. De ses goûts, de ses ambitions, je ne sais rien. Est-il heureux, malheureux ? Envisage-t-il de poursuivre toujours la même existence ? Désire-t-

il autre chose ? C'est un secret absolu. Rien, d'ailleurs, dans sa façon d'être, de s'exprimer, ne peut le faire supposer. Et pourtant...

– Pourtant... ?

– Je te le répète, il est extrêmement intelligent et, par conséquent, il doit réfléchir. À quoi réfléchit-il ?...

Ederm hocha la tête.

– Après tout, cela n'a pas beaucoup d'importance, dit-il. Tant qu'il reste docile, tout va bien. Que fait-il, tout le jour ?

– Chaque fois que je viens ici, je le trouve plongé dans des livres. À part cela, il se promène, chasse, pêche avec les pêcheurs de la côte. Il est très populaire parmi eux, et cela me surprend, car il serait plutôt très hautain.

– Et... ne s'intéresse-t-il à aucune jeune fille de la région ? demanda encore Porspoët.

– Pas que je sache. Le départ d'Ahès n'a pas semblé l'émouvoir...

Ederm se mit à rire.

– Il la connaît trop telle qu'elle est ! dit-il avec bonne humeur. Elle n'est pas toujours commode, ma fille ! Pas souvent, même !

– Elle me paraissait plutôt souple avec lui...

– Évidemment, étant son aîné, il a, par la force des choses, dirigé leurs jeux depuis l'enfance et a pris sur elle de l'autorité, mais elle est très indépendante. Lui aussi... Du reste, c'est très bien ainsi. Ils s'entendent comme beaucoup de frères et sœurs, et je n'en demande pas davantage. J'ai pour l'un comme pour l'autre des projets qui seraient entravés s'il en allait autrement. J'ai eu, un moment, la pensée de les marier, c'est vrai, mais j'y ai bientôt renoncé. J'ai d'autres ambitions pour Ahès qu'un mari qui n'est, après tout, qu'un enfant trouvé !

– Trouvé... si tu veux ! concéda le médecin avec un rire ironique.

– Et en tout cas dépourvu de fortune, autre que celle que je lui ferai gagner ! ajouta Porspoët. Et maintenant, laissons Miguel. Que sais-tu de cette petite Hoëlle, la fille de nos ennemis ?

Le docteur réprima un sourire. Il devinait quelque chose de la pensée d'Edern, et que, parlant de Miguel, il en fût venu si naturellement à mentionner M^{lle} de Tréguidy lui prouvait que le maître de Trenarvan avait en tête quelque projet où figuraient celle-ci et son fils adoptif.

– J'en sais peu de chose. Elle est toujours dans son couvent de Quimper et ne revient ici que pour des vacances très courtes. Quand elle se trouve à Kermoal, elle en sort à peine, et toujours étroitement accompagnée.

– Et à part cela, l'as-tu vue ?

– Je l'ai aperçue. C'est une ravissante créature...

Il fit une grimace de dégoût.

– Elle tient exactement ce qu'elle promettait. C'est un ange ! Bonne, douce, compatissante à la misère des pauvres gens, généreuse au point de donner tout ce qu'elle possède, dit-on. Les femmes du village la portent aux nues, les hommes en parlent comme s'il s'agissait d'une sainte. Elle est bien la fille de ses aïeux, celle-là !

Tout à fait le genre de personne que je ne puis supporter... et toi non plus !

– Miguel la rencontre-t-il ? demanda Porspoët après un peu d'hésitation.

– Il ne m'en a rien dit et je ne les ai jamais surpris ensemble. Cela m'étonnerait d'ailleurs qu'il puisse l'approcher, car ainsi que je te le disais, elle est sévèrement gardée et retranchée du monde extérieur. Pouah ! une sorte de petite nonne !

Edern eut un rire sinistre.

– Eh bien ! de cette petite nonne, j'espère, mon cher Mainsville, faire une fille révoltée contre son père, une fille qui sera tout le contraire de ce que ses parents admirent, sans doute ! Et c'est par elle et avec son appui que je me vengerai des Tréguidy !

– Je me demande comment tu t'y prendras ? dit le docteur, sceptique.

– Tu verras, mon ami... ricana Porspoët. Je te l'ai dit, comme tous mes aïeux, j'ai plus d'un tour dans mon sac !

Et, sur cette phrase, les deux hommes se séparèrent.

II

Sur la table de la grande salle du manoir, Catherine déposa une lourde soupière d'argent. C'était, là encore, une règle établie par Linda : on ne se contentait plus, à Ty an Heussa, de plats de terre grossiers, comme dans l'ancien temps, mais on se servait de ces pièces de riche orfèvrerie qui avaient longtemps dormi dans le coffre du souterrain, après avoir été arrachées aux épaves par les gars de Porspoët.

Catherine avait peu changé durant ces dernières années. Peut-être sa haute taille s'était-elle un peu tassée, son visage osseux était-il devenu plus maigre et plus anguleux encore... Mais les petits yeux de charbon brillaient toujours du même éclat et sous la coiffe blanche l'expression demeurait dure, le sourire obséquieux et cruel.

– Où est Miguel ? demanda Edern. Est-il

prévenu que le souper est prêt ?

– Le voici, monsieur.

Sur le seuil de la porte, le jeune Espagnol venait d'apparaître. Il s'avança vers la table, d'une démarche souple et aisée. Sur un mot de son père adoptif, il prit place en face de lui. Catherine servit les deux hommes et sortit, dans un complet silence.

Tout en mangeant, Porspoët observait Miguel à la dérobée. Mainsville n'avait nullement exagéré dans sa description : Miguel était le type de la parfaite beauté virile. Ses traits fins et réguliers, son teint d'ambre doré, ses yeux noirs, frangés de longs cils, ses cheveux sombres, ondes, lustrés, formaient un ensemble qui aurait pu être dessiné par un merveilleux artiste. La silhouette élancée du jeune homme, ses épaules larges et puissantes, l'harmonie instinctive de toutes ses attitudes, de tous ses gestes, sa distinction innée, jusqu'à sa voix, basse et bien timbrée, tout était remarquable en lui, et son port de tête altier, son expression un tant soit peu dédaigneuse imposait irrésistiblement le respect.

« Qui peut-il être ? » se demanda Porspoët pour la millième fois.

Il avait beau répéter le contraire, tenter de se le persuader à lui-même, il eût donné beaucoup pour que fût élucidé le mystère de l'origine de son fils adoptif. Il ressentait devant Miguel une impression qui lui était toujours demeurée inconnue jusque-là, une sorte de crainte imprécise, le sentiment singulier que le jeune homme représentait une force mystérieuse, peut-être contraire à la sienne, certainement redoutable...

Et, pour la première fois de sa vie, avec une violence qui le surprenait lui-même, le cynique Porspoët désirait que ce garçon énigmatique lui donnât sans partage, sans arrière-pensée, son estime, sa confiance et son affection, lesquelles prendraient à ses yeux une valeur extraordinaire, car elles seraient libres et spontanées.

Mais Edern n'avait pas songé, seize ans plus tôt, à gagner le cœur de l'enfant qu'un caprice du hasard avait placé entre ses mains, il ne pensait qu'à en tirer profit. Il s'était montré dur,

impitoyable. Et maintenant, il interrogeait en vain le beau visage immobile. Miguel ne livrait rien de ses sentiments, si rudement écrasés par un maître sévère, à supposer qu'il y eût encore place pour des sentiments dans son cœur.

Ce soir-là, une fois encore, Ederm voulait tenter de déchiffrer l'énigme qu'était pour lui son fils adoptif. Astucieusement, il pensait que l'avenir d'un jeune homme est le souci qui le hante le plus et qu'y faire allusion sur un ton amical et paternel est le meilleur moyen de surprendre l'être le plus prudent, en le frappant au point faible.

– Mon garçon, dit-il soudain, levant les yeux, te voici parvenu à tes vingt ans, du moins, tout porte à le supposer. As-tu fait quelque projet en ce qui concerne les jours à venir ?

Miguel secoua légèrement la tête. Son visage demeurait paisible.

– Mon avenir, mon père, sera ce que vous désirez...

La phrase pouvait être adroite... ou

simplement docile. Edern insista.

– Tu es un homme à présent ! Je ne suis pas un tyran et je ne refuse pas de te donner voix au chapitre ! Je souhaite, pour ma part, que la vie t’apporte toutes les satisfactions que tu désires !

– Je vous remercie...

– Tu peux avoir confiance en moi, reprit Porspoët. Tu as certainement des goûts, des préférences pour tel ou tel genre d’existence ? Je puis t’aider, te guider... Tu ne peux continuer indéfiniment à mener une vie monotone et dénuée d’intérêt ! Tu es robuste, intelligent, tu as fort bien profité des leçons du docteur Mainsville... Voyons, qu’aimerais-tu faire ?

Miguel leva les sourcils.

– Vous m’avez parlé, mon père, de me confier la surveillance, sous votre direction, de vos affaires ou d’une partie de celles-ci ? J’ai, en effet, travaillé de mon mieux pour m’instruire et être à même de vous seconder...

Edern réprima un mouvement d’impatience. L’entretien piétinait, et par sa propre faute,

puisque Miguel se bornait à lui répéter ses paroles passées.

– Les circonstances, dit-il, ont quelque peu modifié mes plans à ce sujet. Il est possible que je reprenne de l'activité par ici... Mais en attendant, et depuis plusieurs années, il n'y a pas grand-chose à faire pour moi, pas plus que pour toi, à Trenarvan !

Miguel hocha la tête, mais garda le silence. Porspoët s'avisa qu'il devait étonner le jeune homme : en effet, la vie des châtelains des environs pouvait paraître assez peu mouvementée à qui n'était pas dans leur intimité. Ils s'occupaient évidemment de leurs terres, de leurs différents domaines, se visitaient ou se recevaient entre eux, mais pour les gens qui ne les apercevaient que de loin, ils semblaient parfaitement oisifs.

– Je crains que tu ne t'ennuies ! reprit-il d'un ton amical. Maintenant qu'Ahès n'est plus au manoir, tu es bien seul, mon ami !

– Je ne m'ennuie pas, mon père. Je lis, je me promène. Je vais souvent pêcher en mer ou

chasser dans les bois...

– Oui, je sais, tu ne restes pas inoccupé et je t'en félicite. Cependant, les choses ne peuvent durer ainsi. Il te faut prendre une décision.

– Je suis prêt à prendre celle que vous me conseillerez, dit Miguel d'une voix tranquille.

Edern examina un moment le visage paisible qui lui faisait vis-à-vis. Était-il possible, logique, que ce garçon lui soit aussi complètement soumis ? N'avait-il vraiment aucune volonté propre ? L'éducation qu'il avait reçue l'avait-elle à ce point marqué que son esprit était entièrement dépendant ? Et pourquoi, alors, Porspoët avait-il sans cesse l'irritante impression que Miguel se jouait de lui ?

Il fit mine de réfléchir.

– Voyons... dit-il enfin. J'avoue que les terres qui avoisinent le manoir ne sont guère surveillées. Les métayers font ce qui leur plaît, c'est-à-dire peu de chose. Les bâtiments doivent tomber en ruine. Il y a bien longtemps que je n'y ai regardé... En principe, c'est Mainsville qui

veille à tout cela, mais il n'est plus très jeune et il pourrait passer la main. Je suis convaincu qu'il manque d'énergie et n'exige pas la moitié assez des cultivateurs. Sans doute trouverais-tu là à t'occuper utilement.

Le jeune homme acquiesça d'un signe de tête. Rien ne prouvait que la proposition lui plût ou non.

– Et puis, poursuivit Edern, tu devrais te marier. Une femme est utile dans une maison ! Catherine a l'habitude de tenir celle-ci, mais elle n'est pas éternelle, et, le jour où elle ne pourra plus travailler, il te sera bien difficile, à toi seul, de pourvoir à son remplacement. N'as-tu pas songé à cela ?

– Pas jusqu'à présent, mon père.

Catherine, entrant pour apporter un plat, interrompit la conversation. À vrai dire, Edern ne savait trop comment la continuer. Miguel, par sa réserve, le désorientait. Cependant, quand la servante fut sortie, il reprit, bien qu'avec une sorte d'hésitation :

– Je t’ai adopté pour mon fils et je ne voudrais pas que, devenu un membre de ma famille, tu épouses n’importe qui... Or, autour de nous, je ne vois guère de jeune fille qui puisse te convenir...

Il garda le silence pendant quelques minutes.

– Non... les filles en âge de se marier ne sont pas nombreuses...

Il hésitait encore. Nulle émotion ne transparissait sur le visage toujours impassible devant lui. Du moins, cela signifiait sans doute que Miguel n’avait aucun amour en tête. Mais se prêterait-il à l’exécution du plan de Porspoët ? Rien ne pouvait le faire supposer.

– Mais si ! Il y en a une ! s’exclama soudain Edern, comme pris d’une inspiration subite. Hoëlle de Tréguidy ! C’était une jolie enfant, jadis ! T’en souviens-tu ? Qu’est-elle devenue ?

Miguel eut un geste d’ignorance.

– Ce serait pour toi une épouse parfaite ! déclara Porspoët, sans pouvoir s’empêcher de faire passer une nuance d’ironie dans sa voix. Les Tréguidy sont des gens d’une inattaquable vertu !

– Croyez-vous qu'ils m'agréeraient comme futur époux de leur fille ? demanda le jeune homme.

Son expression n'avait pas changé, mais une lueur railleuse éclaira fugitivement son regard.

– Il y a six ans, reprit-il, la fantaisie m'était venue de rencontrer M^{lle} de Tréguidy, vous vous en souvenez, mon père ? J'ai été assez brutalement mis à la porte de Kermoal. Si je m'y présentais aujourd'hui comme prétendant, je serais fort étonné d'être mieux reçu.

Ah ! ah ! le garçon n'avait pas oublié l'ancienne insulte ! Peut-être l'amour-propre blessé était-il chez lui le défaut de la cuirasse. Ederm se mit à rire.

– C'est vrai, dit-il d'un ton jovial. Tu as un petit compte à régler avec ces messieurs ! Moi aussi, du reste. Les Tréguidy ont toujours détesté les Porspoët, je me demande pourquoi... et nous ont toujours traités de haut, chose fort désagréable. Faire épouser leur fille à mon fils serait une plaisante revanche !

– Plaisante, certes... Mais y parviendrez-vous ?

– Pourquoi non ? Mes aïeux ont toujours réalisé ce qu'ils désiraient ! répliqua Ederm avec orgueil. Ce qu'on ne veut pas nous donner, nous le prenons... et il est temps, mon fils, que tu te montres digne de notre race. Tu me disais tout à l'heure que tu étais prêt à suivre mes conseils, à te soumettre à ma volonté. Eh bien ! je te prends au mot ! Ma volonté première est que tu épouses Hoëlle de Tréguidy. Tu es beau garçon, tu n'es pas sot, avec cela, tu dois réussir. Et je t'aiderai.

Miguel n'avait pas sourcillé. Mais Ederm, satisfait d'avoir enfin exprimé ce qu'il voulait, parlait maintenant d'abondance.

– Ce ne serait pas, certes, un mauvais mariage pour cette enfant ! Les Porspoët sont connus dans toute la contrée. Et ils sont riches. Si, comme je l'espère, je retrouve quelques affaires à traiter par ici, tu me seconderas et tu seras riche à ton tour. Linda n'a jamais regretté d'être devenue ma femme ! Elle habite à Paris une demeure splendide, elle s'amuse...

Complaisamment, il décrivit l'existence dorée que menaient dans la capitale sa femme et sa fille.

– Mais revenons à Hoëlle ! dit-il soudain. Il faut que tu t'arranges pour la revoir. Avec l'aide de Mocaër, cela devrait être facile. Je lui donnerai des instructions à ce sujet. Je suppose que tu sauras conquérir la jeune personne !

Miguel fit un geste d'ignorance. Après un instant, il remarqua :

– La conquérir, peut-être, ne sera pas tout. Il lui faut, pour se marier, le consentement de ses parents, et je doute...

Porspoët éclata d'un rire strident.

– Tu doutes que ceux-ci t'ouvrent les bras, tu me l'as déjà dit. Il est du reste probable, en effet, qu'ils te recevraient assez mal si tu venais leur présenter ta demande. Aussi, feras-tu bien de te passer de leur approbation.

– Cela me surprendrait que M^{lle} de Tréguidy songe à désobéir à son père...

– L'important est qu'elle pense, tout d'abord,

à t'obéir à toi, mon ami. Arrange-toi pour te faire agréer par elle. Ensuite, je me fais fort de la décider à s'unir à toi ! Je lui fournirai des raisons péremptoires... et elle comprendra elle-même qu'il s'agit là de l'intérêt le plus urgent des siens.

Un éclair de curiosité brilla dans les yeux du jeune homme.

– Comment obtiendrez-vous pareille victoire, mon père ?

Un sinistre rictus tordit les lèvres minces de Porspoët.

– Tu le sauras en temps voulu. À présent, occupe-toi seulement de suivre mes instructions.

Il fixa soudain sur Miguel un regard aigu...

– Je préfère t'avertir : il vaudra mieux pour toi et pour cette petite Hoëlle que tu réussisses.

Si Edern espérait impressionner son fils adoptif, et même lui inspirer de la crainte, il ne put savoir s'il y était parvenu. Miguel soutint son regard sans que le moindre tressaillement changeât l'expression de son beau visage. Il répondit avec calme :

– J'espère ne pas vous décevoir, mon père...

Puis il continua tranquillement son repas. Ederm se sentait mal à l'aise. Cela lui arrivait souvent en présence de ce garçon qu'il avait élevé et dont, cependant, il ne savait rien. Miguel était pour lui un livre fermé : en vain essayait-il de le déchiffrer.

Ce fut le jeune homme qui rompit, sur un ton fort calme, le silence qui se prolongeait, en interrogeant son père adoptif sur les événements qui se déroulaient à Paris.

III

Ce même soir, Miguel sortit du manoir, traversa les bois de Trenarvan et, lentement, suivit le sentier qui longeait la mer. La nuit était claire en ce début d'été : le flot montait, presque sans bruit, à l'assaut des rochers sombres et les rayons de la lune communiquaient à l'eau une teinte argentée.

Le jeune homme marchait sans hâte, regardant d'un œil distrait le spectacle, très grandiose, pourtant, que lui offrait la nature. À peine le distinguait-il, tant ses pensées l'absorbaient.

Il s'arrêta soudain. Une maisonnette au toit de chaume se dressait au bord du chemin, adossée à la falaise. La fenêtre s'éclairait d'une lueur clignotante. Prenant une brusque décision, Miguel heurta légèrement à la porte et, entendant une réponse encourageante, entra.

Il se trouva dans une petite chambre,

simplement meublée. Assise dans un fauteuil de paille, une vieille femme leva les yeux vers lui. Elle était de petite taille, une coiffe blanche couvrait ses cheveux d'un gris jaunâtre, jetant une ombre sur ses yeux très petits d'un bleu presque décoloré, mais qui brillaient d'un éclat extraordinaire.

– Bonsoir, Nannie, dit Miguel à mi-voix.

– Bonsoir, mon jeune seigneur, répondit une voix cassée. Asseyez-vous.

– Je vais, auparavant, fermer les volets, déclara le jeune homme. Les roches pourraient avoir des yeux, aujourd'hui !

Sans attendre de permission, il se pencha à la fenêtre et tira soigneusement les lourdes planches de bois qui étaient restées ouvertes. Puis il prit place sur un tabouret et considéra silencieusement la vieille femme.

– Il y a du nouveau à Ty an Heussa, dit soudain celle-ci. Le maître est revenu... Pas pour longtemps, cette fois encore. Il sème le grain et attend que le grain lève.

Miguel hocha la tête. Il connaissait les étranges façons de parler de Nannie et n'y prêtait guère attention. Mais il existait dans les paroles qu'elle prononçait une sauvage poésie qui lui plaisait.

– Et vous avez peur ! remarqua paisiblement la vieille femme.

Il sursauta, piqué au vif.

– Je n'ai pas peur, dit-il avec irritation. Pourquoi aurais-je peur, d'abord ?

– Parce que l'ombre du Mauvais s'étend sur vous, répliqua Nannie sans se troubler. Et vous devrez vaincre le Mal seul, sans aide. Il est des domaines où Nannie la sorcière ne peut rien !

Miguel secoua impatiemment les épaules. Il n'aimait pas les sermons et jugeait n'avoir nul besoin de l'aide de quiconque, et encore moins de celle d'une infirme si âgée que personne, à des lieues à la ronde, ne se rappelait l'avoir vue jeune.

– Vous pouvez vous moquer de moi ! dit brusquement, avec un petit rire fêlé, la vieille

femme, mais cela n'empêche pas que sans moi, vous qui êtes si fier, vous ne seriez pas ce que vous êtes ! Je vous ai aidé, mon beau jeune seigneur, que cela vous plaise ou non !

Nannie avait une manière un peu énervante de deviner les pensées qu'on n'exprimait pas. Miguel s'en était aperçu très souvent, et toujours avec le même mécontentement.

– Parlez-moi de M^{lle} de Tréguidy, dit-il, rompant les chiens.

Il n'ignorait pas que l'infirmière ne demandait qu'à chanter les louanges d'Hoëlle qu'elle adorait littéralement. Effectivement, elle saisit l'occasion offerte.

– Un danger la menace, dit-elle lentement. Un grand danger !

La voix rauque avait pris, soudain, une intonation bizarre, plus basse, comme pénétrée d'une ardeur contenue. Miguel répéta :

– Un danger ? quelle sorte de danger ?

– Le Mauvais a fixé ses yeux sur elle ! reprit Nannie. Le Mauvais la hait, comme il hait tout ce

qui est bon et pur... et il l'écrasera, elle et les siens, si le seigneur ne la défend pas !

Miguel, suivant les conseils de Mlle de Tréguidy, était allé rendre visite à la « sorcière ». Il y avait six ans de cela... Nannie, prévenue sans doute par Hoëlle, l'avait accueilli amicalement, mais le jeune garçon l'avait sentie méfiante et l'entretien, roulant uniquement sur les qualités, la bonté, la douceur, la générosité de la demoiselle de Kermoal, l'avait quelque peu déçu. Il connaissait d'avance la réputation d'Hoëlle, lui-même jugeait ainsi la fillette et toutes ces phrases enthousiastes ne lui apprenaient rien. De plus, ces mots : bonté, générosité, n'éveillaient en lui qu'un vague sentiment de mépris. Ce n'était pas sans résultat que son esprit avait été formé par Porspoët et le docteur Mainsville.

Il demeura longtemps sans retourner à la maisonnette, ayant pris la résolution de ne plus s'y montrer et d'oublier « la petite fée du château », trop différente de lui, vraiment, trop lointaine, trop attachée à des principes qu'il ne

comprenait pas.

Et pourtant, un jour, il reprit le chemin de la falaise.

Sur la côte, les pêcheurs avec lesquels il sortait souvent, car il aimait la mer, et le silence, le calme de ces hommes lui plaisaient, avaient prononcé devant lui des paroles singulières à propos de la vieille infirme. Ils racontaient qu'elle voyait l'avenir, le passé... qu'elle jetait des sorts. Ces êtres audacieux, farouches, avaient peur d'elle.

Et le jeune Espagnol, poussé par la curiosité, par le désœuvrement et aussi par une mélancolie qu'il ne s'expliquait pas et contre laquelle il luttait en vain, revint s'asseoir devant l'âtre où flambaient, l'hiver, des bûches fournies par les Tréguidy...

Le plus souvent, il restait silencieux, écoutant ce qu'il considérait comme un radotage dénué de sens. Nannie revenait perpétuellement sur les mêmes sujets, elle faisait des allusions constantes à un « beau seigneur », au « Mauvais », à l'« Ange de Kermoal », Elle annonçait des périls,

des carnages, du bonheur, tout cela mélangé, embrouillé, difficile à suivre...

Peut-être, songeait Miguel, son grand âge avait-il quelque peu dérangé son esprit ? Quoiqu'il en fût, c'était bizarre, il s'était attaché à la vieille femme. Elle lui communiquait une sorte d'apaisement, peut-être parce que ses propos donnaient l'impression de ne pas appartenir à la vie réelle, peut-être aussi parce qu'elle était la seule personne qui prononçât devant lui, et avec sympathie, le nom d'Hoëlle.

Souvent, « le beau seigneur » revenait dans ses discours. Miguel, après des années, ne savait pas encore si cette dénomination s'adressait à lui ou voulait dire quelque autre personnage, ou l'un et l'autre. Ce soir-là, après son entretien avec Ederne, il eût aimé obtenir des précisions et il interrogea :

– Expliquez-vous, Nannie ! Qui est ce seigneur ?

– Il vient de loin... de très loin ! répondit l'infirmière, les yeux à demi clos, comme si elle regardait une image vue par elle seule. Il a échappé à un grand péril, mais il est tombé dans

un péril plus grand encore. Et ce n'est pas fini ! Il devra déjouer les ruses du Mauvais avant de s'engager sur la route du bonheur !

Miguel fit un geste impatient. Ces absurdes rêveries s'éloignaient beaucoup trop, à son gré, de la question qu'il venait de poser. Il tenta une autre manière de faire parler Nannie plus intelligiblement.

– Comment pourra-t-il sauver M^{lle} de Tréguidy ?

– Il la sauvera, s'il voit clair... s'il comprend.

– Je me demande comment il pourra comprendre ou voir s'il n'y a que vous pour l'éclairer ! grommela le jeune homme. Voyons, Nannie, ne pourriez-vous, pour une fois, dire nettement votre pensée ?

Il avait parlé sur un ton assez brusque. L'infirmes tressaillit. Elle ouvrit les yeux comme si elle s'éveillait.

– Les sourds n'entendent pas et les aveugles ne sauraient discerner la lumière ! dit-elle de sa rauque voix habituelle. Et les orgueilleux comme

vous ne feraient que rire des avertissements d'une vieille femme !

– J'ai suivi vos conseils, pourtant... murmura Miguel.

– Oui... parce que vous aviez la volonté de voir clair à ce moment-là !

– Je l'ai encore.

Les petits yeux aigus se fixèrent sur le regard du jeune homme.

– Vous avez la volonté de savoir si la petite fée de Kermoal se trouve présentement au château, dit-elle, narquoise. Et cela, n'importe qui dans le pays vous le dira, mon jeune seigneur ! Mais moi, je ne parle à personne, sinon à vous et aux anges qui me portent secours et vous savez que, si Nannie rêve tout haut, elle sait garder les secrets... c'est pourquoi vous êtes venu la trouver, elle et personne d'autre !

Miguel fronça les sourcils et faillit se fâcher devant cette incroyable insolence, puis il prit le parti de sourire.

– Eh bien ! soit ! dit-il. J'aimerais savoir si

Hoëlle est ici... Je le désire plus encore, puisque vous m'avez dit qu'elle court un danger.

– Celui qui la sauvera gagnera le bonheur pour toute sa vie...

– M^{lle} de Tréguidy est-elle à Kermoal ?

– Demandez-le à Mocaër !

Le jeune homme se leva. Décidément, il ne tirerait rien de la vieille infirme ce soir-là. Il en concluait, du reste, que M^{lle} de Tréguidy était effectivement revenue au milieu des siens, sans quoi Nannie eût répondu sans faire tant de façons. Un instant, il fut tenté de manifester sa mauvaise humeur, mais il se ravisa : Nannie, sorcière ou non, folle ou sensée, avait cependant été pour lui une puissante protectrice. Grâce à elle, il avait sauvegardé sa liberté... et il ne l'oubliait pas. Puis, avec son instinct extraordinaire, elle devinait sans nul doute son mécontentement. Ses yeux aigus voyaient tant de choses cachées...

– Bonsoir, Nannie, dit-il presque doucement. Si je suis venu ce soir, c'est que précisément

j'avais peur pour Hoëlle. Mais je ne sais exactement de quoi...

– Tu es un jouet dans la main du Mauvais !
répliqua la vieille femme. Ouvre tes yeux ! Sois prudent comme le serpent... Agis selon la sagesse, mais agis avec courage, intelligemment, et tu vaincras !

– Mais ce danger ? insista Miguel avec une sorte de désespoir, comment puis-je l'éviter si je ne le connais pas ?

– Tu le connaîtras avant qu'il soit trop tard, si tu ouvres les yeux sans cesse, si tu n'oublies rien de ce que je t'ai dit, rien, entends-tu ? Va en paix, mon enfant... et que la Vierge veille sur toi. Je t'aiderai, si je le puis...

Et comme Miguel posait la main sur le loquet de la porte, la voix cassée murmura :

– Hoëlle est arrivée hier à Kermoal. Elle y demeurera désormais, ses parents redoutent maintenant de la laisser seule à la ville. Veille sur elle. Si ton cœur est bon, tu la garderas du danger. Mais si ton âme est noire...

Elle se redressa soudain et une sorte de glapissement s'échappa de ses lèvres.

– Que la malédiction du Ciel soit sur toi ! cria-t-elle.

Miguel se retrouva sur le chemin désert, dans la tiède douceur de la nuit d'été. La mer murmurait avec un bruit soyeux... Il hésita un instant sur la route à prendre, puis tourna le dos à la direction du manoir.

« Je n'ai pas envie de rentrer, se dit-il, je n'ai pas sommeil... Du reste, cette vieille folle avec ses énigmes et ses mystères stupides m'empêcherait de dormir ! »

Il quitta le sentier et gravit la falaise par une sorte d'escalier naturel. Du sommet, la vue embrassait une grande partie de la côte, ses rochers sombres et déchiquetés où la lune semait des étincelles brillantes.

« Quelle idée ai-je eue d'aller visiter cette pauvre femme ? songea le jeune Espagnol. Qu'espérais-je donc ? Comme d'habitude, elle m'a débité des contes à dormir debout et je n'en

suis pas plus avancé !... Enfin, elle m'a donné au moins un renseignement : Hoëlle est à Kermoal, et elle y est revenue définitivement ! »

Un soupir s'échappa de ses lèvres. Quelques jours plus tôt, cette nouvelle l'eût comblé de joie. À présent, elle augmentait encore l'angoissante incertitude qui lui pesait sur le cœur.

Il avait revu plusieurs fois M^{lle} de Tréguidy au cours des années précédentes, bien qu'il fût resté près d'un an sans la rencontrer après son départ pour le couvent de Quimper. En ces jours-là, il ne désirait plus lui parler. À vrai dire, il ne désirait plus rien... Il oscillait entre des pensées contradictoires et ne savait plus de quel côté se tourner. L'influence de Porspoët, le souvenir de Jeanne, son admiration pour l'un, sa pitié pour l'autre le tiraillaient en des sens opposés et, s'il cherchait à raisonner, il arrivait à cette conclusion qu'il lui fallait condamner l'un s'il voulait faire confiance à l'autre... et il revenait à son incertitude.

Nannie, à ce moment, ne lui apportait nul réconfort. Il devinait qu'elle se méfiait de lui. Si

elle connaissait des faits qui puissent l'éclairer, elle les taisait soigneusement, par crainte, sans aucun doute, de l'usage qu'il en ferait.

Et, peu à peu, l'anxiété qui tenaillait l'adolescent s'atténuait. Il était jeune, robuste, vivant. Après tout, que lui importaient les querelles des Porspoët et des Tréguidy ? Que lui importait le genre des activités de son père adoptif ? Chacun agit à sa fantaisie, selon son bon plaisir et sa propre volonté, et les haines des uns ne regardent en aucune façon les autres. Il n'avait, lui, à prendre parti pour personne.

Et il rencontra un jour Hoëlle, par hasard.

Elle avait grandi, elle était encore plus jolie. Et elle lui jeta au passage un clair sourire. Un serviteur, autre que Mocaër, l'accompagnait, et Miguel n'essaya pas de lui parler, mais ce regard, ce sourire réveillèrent en lui la sympathie à demi éteinte.

Dès lors, il guetta M^{lle} de Tréguidy. Il attendit impatiemment les jours de vacances qui la

ramenaient au château, et parfois il parvint à échanger avec elle quelques paroles.

Plus jamais ils ne firent allusion à leur première conversation, ni aux griefs de Kermoal contre Ty an Heussa. Ils s'entretenaient de leur existence à l'un et à l'autre, qui se ressemblaient singulièrement, car tous deux étaient surtout occupés à leurs études. Hoëlle, sans doute, apprenait aussi l'art de tenir un ménage et elle contait comment elle s'entraînait à faire la cuisine, à coudre, à broder et même à conduire la vie des champs.

– Ma mère veut que je sois « bonne à la cour et à la basse-cour » ! disait-elle gaiement, et moi, je veux partout lui faire honneur !

Ils discutaient aussi de Nannie et de ses mystérieux propos, Hoëlle en souriait avec indulgence.

– Pauvre Nannie ! disait-elle. Elle est un peu étrange, c'est vrai, mais elle est très bonne, et si solitaire ! Si nous n'allions la voir, elle ne parlerait jamais à âme qui vive ! Il n'est pas surprenant que sa cervelle se ressente de cet

isolement !

Miguel n'adressait la parole à M^{lle} de Tréguidy que lorsque celle-ci se trouvait en compagnie de Mocaër. Il devinait que le serviteur se gardait de rapporter ces rencontres au vicomte ou à son fils... et il supposait qu'Hoëlle observait la même discrétion. Afin de ne pas éveiller ses scrupules, il s'appliquait à ce que toutes ces entrevues semblassent nées d'un hasard ; jamais il ne faisait de projets pour les suivantes. Il se doutait qu'Hoëlle, dans la généreuse bonté de son cœur, sentait que leurs brèves conversations faisaient du bien au jeune Espagnol, et comme celui-ci se montrait toujours parfaitement respectueux et courtois, en conscience elle ne pouvait avoir l'impression de mal agir en lui parlant, bien rarement d'ailleurs.

... Et peut-être y trouvait-elle quelque plaisir ? Mais cela, Miguel n'osait l'espérer...

Quoi qu'il en fût, à mesure que passaient les mois, puis les années, l'amitié de la petite fée du château lui devenait de plus en plus précieuse. Il avait résolu de chasser de son esprit les

abominables précisions recueillies sur Edern de Porspoët et ses sinistres aïeux : tout cela n'avait rien à voir avec sa sympathie pour Hoëlle.

Et il ne songeait guère à l'avenir. Trop jeune, d'abord, pour envisager autre chose que l'existence qu'il menait à Trenarvan, trop fier pour risquer une fois de plus d'être éconduit ou chassé de Kermoal, il se préoccupait surtout du présent.

Nannie, du reste, avec sa manière ambiguë et mystérieuse, lui annonçait sans cesse que « l'étoile du bonheur » lui rait pour lui un jour après beaucoup de traverses et d'épreuves, et, bien qu'il demeurât sceptique sur les prophéties de la vieille femme, il gardait au fond de son cœur une étrange confiance en son destin.

Tout en marchant à pas lents sur la lande, les yeux fixés sur la mer qui chatoyait sous les rayons de lune, Miguel songeait à toutes ces choses. Les années qui venaient de s'écouler, avec leur cortège de travail, d'inquiétudes, d'hésitations et d'espoir en ces joies fugitives que

lui apportait trop rarement la présence d'Hoëlle, remontaient à son souvenir. Il se rendait compte qu'elles avaient été, somme toute, pour lui, des années heureuses.

Et maintenant, depuis sa conversation avec Edern, la lourde angoisse que le jeune homme avait réussi à écarter de son cœur reparaissait, plus pesante encore. La voix menaçante, haineuse, retentissait à son oreille. Le descendant d'Alain le Rouge était-il ce « Mauvais » auquel Nannie faisait de si fréquentes allusions ?

Edern de Porspoët...

Un soir, trois ans plus tôt, Nannie, pour une fois, s'était montrée plus explicite.

– Prends garde ! avait-elle dit à son visiteur. On veut t'arracher ta volonté !

Lorsque la vieille infirme sortait quelque peu de son calme, elle oubliait les formules et le « vous » respectueux.

– Qui veut... qui pourrait faire cela ? demanda Miguel, surpris.

– Edern de Porspoët, comme son père, a dans

son regard un redoutable pouvoir, et ce pouvoir, il veut l'exercer sur toi. Si tu te prêtes à son dessein, enfant, tu ne seras plus qu'un chiffon entre ses mains, tu ne penseras plus que par son esprit, tu lui dévoileras, sans même t'en rendre compte, tout ce que recèle ton cœur. Tu n'agiras plus que selon son bon plaisir. Il fera de toi un esclave !

Miguel se souvint de ce qu'il avait lu, à ce sujet, dans le manuscrit de Budic, aussi cette révélation l'effraya.

– M. de Porspoët aurait pu, depuis longtemps, se servir de ce pouvoir sur moi, dit-il, songeur. Pourquoi, s'il ne l'a pas fait, s'y déciderait-il à présent ?

– Jusqu'ici, tu n'étais qu'un enfant ! répliqua Nannie. Et puis, son orgueil exigeait qu'il t'influencât sans autre secours que son seul esprit. Mais il sent que tu deviens homme et que tu lui échappes. Il ignore qui tu es... et il veut te connaître pour mieux te dominer. Prends garde !

– Comment ferai-je ? murmura l'adolescent, effrayé.

– Veille ! Ne laisse jamais ton esprit vagabonder en la présence de ton père adoptif. Et si tu vois ses yeux s'attacher aux tiens, des yeux qui brillent et se fixent, rassemble toute ton énergie, toute ta volonté. Ne permets pas qu'une seule seconde ta pensée vacille. Et tu sortiras vainqueur de l'épreuve.

Comme il arrivait souvent lorsque Miguel quittait la « sorcière », il réagit contre l'impression pénible qu'avaient produite sur lui ses paroles.

« Nannie est folle ! Pourquoi mon père voudrait-il me dominer ainsi ? Ne suis-je pas parfaitement docile à ses ordres ? »

Mais l'avertissement de la vieille femme resta présent à sa mémoire, et, presque malgré lui, il veilla...

Et ce fut quelque temps plus tard qu'Edern le fit venir seul dans la bibliothèque et, soudain, le regarda dans les yeux...

Miguel sentit, l'espace d'un éclair, sa raison chanceler. Une sorte d'étrange sommeil

l'engourdissement. violemment, il se ressaisit, tous ses nerfs tendus, tous ses sens en éveil. Non ! il ne voulait pas être réduit à l'état d'esclave ! Non, il ne laisserait aucune volonté se substituer à la sienne !

Ce fut une lutte singulière, bataille silencieuse, secrète, épuisante. Tout, en Miguel, refusait l'asservissement, et il sentait que, si son énergie faiblissait une seule seconde, il était perdu. Les dents serrées, sans qu'un muscle de son visage bougeât, sans que rien pût faire deviner à Edern le combat terrible qui se livrait contre lui, Miguel tint bon... et enfin, après un temps qui lui parut interminable, il vit le regard de Porspoët perdre son éclat. Le visage de l'homme, tout d'un coup, se détendit, ses épaules se courbèrent. La sueur coulait sur son front...

– Mon père, êtes-vous souffrant ? demanda le jeune Espagnol.

Il ressentait une impression de soulagement, de triomphe, il aurait aimé rire et chanter. Il se sentait fort, soudain, plus fort que celui qui avait voulu l'écraser.

Ce jour-là, il avait vaincu le maître de Trenarvan. Il savait que celui-ci ne pourrait plus rien pour attenter à sa liberté. Mais à présent, regardant devant lui la sombre étendue de la mer immense, il songeait que son père adoptif avait formé le projet de l'unir à la fille de ses ennemis séculaires.

Épouser Hoëlle ! En faire la compagne de sa vie !

Miguel, au prix d'un grand effort, était resté impassible en écoutant Edern au cours du déjeuner, mais son cœur frémissait en lui. Jamais il n'avait osé envisager un tel avenir. Il savait trop l'inimitié des Tréguidy pour tout ce qui touchait à Ty an Heussa. Il connaissait aussi bien l'absolue soumission d'Hoëlle à la volonté de ses parents. Il ne pouvait être question d'un mariage entre eux !

Et voilà que Porspoët, non seulement considérait ce mariage comme possible, mais il promettait d'en obtenir la réalisation.

Le jeune homme devinait que son père adoptif voyait là, dans un événement qui révolterait ses

voisins détestés, une revanche sur leur dédain, et il se doutait de la façon dont Ederm entendait avoir la victoire. Miguel se souvenait de l'enlèvement de la belle Haude par Budic... nul doute que son fils ne projetât une entreprise du même genre. Le premier, le seul résultat à atteindre était de gagner la tendresse d'Hoëlle. Ensuite, il n'était que de se fier au maître de Trenarvan...

Miguel passa une main sur son front. Les paroles de Nannie revenaient à son esprit, comme autant de réponses menaçantes...

Non, hélas ! malgré tous ses efforts, il ne pouvait avoir confiance en Porspoët ! Ce mariage qu'il désirait n'était qu'une vengeance, il ne s'en était pas caché.

« Que m'importent les Tréguidy ? songea le jeune homme avec colère. Ils n'ont pour moi que mépris, ils m'ont humilié, insulté sans même me connaître ! Qu'ils payent leur injustice, qu'ils la payent cher, cela m'est égal ! »

Hoëlle, du reste, ne serait-elle pas heureuse auprès de lui ? Il mettrait à ses pieds tout son

cœur, toutes ses forces, il s'ingénierait à l'envelopper de bonheur !

Il releva la tête, une flamme aux yeux. Il profiterait des circonstances, de cette aide inattendue proposée, imposée par Edern ; il construirait son bonheur, avec celui de la « petite fée » à laquelle il pensait tant depuis des années ! Et il saurait la protéger contre Porspoët, si ce dernier s'avisait de chercher à lui nuire ! N'était-il pas plus fort que lui ?

Du reste, Edern l'avait dit, et Miguel le connaissait suffisamment pour savoir qu'il ne parlait jamais à la légère ; pour le jeune homme comme pour Hoëlle, « il valait mieux » que ce mariage se fît...

« Eh bien ! il se fera ! » décida Miguel.

Et, redressé, savourant par avance le triomphe qu'il était certain d'obtenir, puisque son père adoptif lui promettait son redoutable appui, le jeune homme reprit, d'un pas assuré, sa marche au long de la mer mouvante...

IV

Sous le tilleul qui ombrageait la cour d'honneur du château de Kermoal, le vicomte de Tréguidy, son fils et quelques-uns de leurs amis et parents devisaient après le repas de midi.

Le même souci assombrissait tous les fronts. M. Ely de Tréguidy était parvenu, au prix de mille difficultés, à se rendre pour un bref séjour à Paris, et les nouvelles qu'il rapportait en cette fin du mois de juillet 1791 n'avaient rien qui pût rassurer les esprits.

— La fuite de notre pauvre roi n'a fait qu'envenimer les choses ! soupira le marquis de Keroman. Les révolutionnaires ont maintenant beau jeu pour l'accuser de trahison !

— Nous savons tous, pourtant, que le roi Louis est incapable d'une telle félonie ! s'écria M. de Pénazel.

– C'est profondément exact... Mais ceux qui sont résolus à le perdre n'en disent et n'en diront pas moins le contraire.

– Ils ne s'en font pas faute ! repartit M. Ely de Tréguidy. Et le résultat de tout cela, c'est que les esprits sont terriblement montés et qu'une suspicion dangereuse pèse sur qui est accusé de soutenir le roi. La noblesse, le clergé dit « réfractaire », c'est-à-dire les prêtres qui ont refusé de prêter serment à la Constitution, sont regardés de travers. Certains ont même été arrêtés...

– La Constituante, pourtant, fait montre d'énergie et de compréhension ! dit M. de Pénazel. N'a-t-elle pas déclaré le roi innocent de toute tentative antinationale ? N'a-t-elle pas proclamé la loi martiale et lutté contre les membres du Club des Cordeliers qui voulaient exiger la déposition de Louis XVI ?

– Sans doute... Mais cette tentative a eu pour effet une fusillade au Champ-de-Mars. Les députés ne sont plus d'accord et je serais bien surpris si les événements ne tournaient au

tragique...

– Nous sommes déjà en plein drame !
s'exclama le marquis de Keroman. On ne parle que de guerre, et de la plus abominable des guerres, car des Français lutteront contre des Français !

– Je me demande, murmura le vicomte de Tréguidy, si les nobles émigrés ont raison de chercher à entraîner l'étranger à intervenir dans nos querelles ?

– Ils veulent sauver le roi et le pays !

– Y parviendront-ils ? Si encore ils étaient restés sur place, s'ils agissaient uniquement par eux-mêmes, je ne dis pas... Mais ils sont partis ! Je les comprends mal, je l'avoue !

– Ils ne pouvaient faire autrement, mon père ! dit M. Ely de Tréguidy. Leur vie, leurs familles, leur liberté étaient menacées. Du reste...

Il hésita un long moment. Il redoutait l'intransigeance du vieillard.

– D'après tout ce que j'ai vu et entendu, reprit-il enfin, j'en suis venu à la conviction qu'il serait

sage de suivre leur exemple tandis qu'il en est temps encore !

Le vicomte sauta sur son siège.

– Que dites-vous, mon fils ? Avez-vous perdu l'esprit ?

– Hélas ! non... Mais je vous le répète, je suis certain que nous courons à des jours terribles ! Et nous avons charge d'âmes, mon père. Ma femme... mon fils... ma fille...

– Eh ! que risquent-ils dans cette contrée si éloignée de Paris et de son agitation ? Nous sommes entourés d'amis.

– Et nous avons des ennemis pour voisins, ne l'oubliez pas...

Le vicomte haussa les épaules.

– Bah ! Porspoët se trouve, cette fois, du même côté que nous de la barricade. Il s'est calmé, d'ailleurs, et ne fait plus parler de lui.

– Cependant, mon père, je ne parle pas sans avoir mûrement réfléchi : si nous ne sommes pas en danger à présent, nous nous y trouverons un jour ou l'autre...

– Ce n'est nullement une raison pour nous enfuir ! s'écria le chef de famille avec violence. Si l'on nous attaque, nous nous défendrons. Pour rien au monde je ne partirai ! Et je m'opposerai de toutes mes forces à ce que vous me quittiez, mon fils ! Nous devons donner l'exemple du courage, non de la lâcheté !

Sous cette algarade, M. de Tréguidy baissa la tête. Un silence un peu contraint s'établit. Chacun pensait à ses propres inquiétudes.

À ce moment, M^{me} Ely de Tréguidy parut, accompagnée de sa fille. Hoëlle était une véritable personnification de la grâce, de la pure beauté juvénile. Ses cheveux d'or pâle encadraient son visage aux traits admirablement dessinés, ses yeux couleur d'océan, ses lèvres d'incarnat. Elle était vêtue d'une très simple robe blanche, mais la souplesse de sa taille fine, l'harmonie de son corps gracile conféraient à cette modeste toilette une distinction princière.

En présence de ces dames, il ne fut plus question de politique, et bientôt les visiteurs prirent congé de leurs hôtes et s'en furent pour

regagner leurs demeures.

– Si vous le permettez, ma mère, dit Hoëlle de sa douce voix, je vais aller visiter Nannie. Elle était fatiguée ces derniers jours...

– Va, mon enfant. Je pense que Mocaër pourra t'accompagner.

– Je vais le lui demander, dit la jeune fille.

– Je ne sais s'il est très prudent de laisser notre fille sortir du château, dit à mi-voix M. Ely.

– Sous la garde de Mocaër, elle ne court aucun danger ! répliqua vivement sa femme. Notre pays est calme, grâce au Ciel !

– Il n'empêche que je préférerais la voir ailleurs qu'ici...

– Vous avez voulu qu'elle revienne de Quimper ! dit M^{me} de Tréguidy, évidemment surprise des changements d'humeur de son mari.

– Sans doute, sans doute... Il vaut mieux qu'elle soit près de nous et hors d'une ville à l'heure actuelle... mais il se passe tant de choses ! On ne sait ce qui peut arriver. Il faut qu'Hoëlle soit prudente, extrêmement prudente, chère

amie !

– Elle le sera certainement. Mais ne vous inquiétez pas outre mesure, dit en souriant M^{me} de Tréguidy. Vous savez comme moi qu’Hoëlle est adorée par tous, à des lieues à la ronde ! Personne ne voudrait lui faire de mal, et chacun la défendrait en cas de péril.

– Mon fils, vous avez toujours été quelque peu timide, déclara le vicomte. Il me semble que vous êtes près d’exagérer cette tendance !

Et, justement, parce qu’il était d’un naturel timide, Ely de Tréguidy n’insista pas...

Hoëlle, cependant, s’était éloignée et suivait maintenant d’une démarche légère, aérienne, selon sa coutume, le sentier qui conduisait à la lande, puis à la maisonnette de Nannie. Mocaër la suivait, un sourire sarcastique aux lèvres. Il plaisait fort à sa duplicité que cette candide enfant, si respectueuse de l’autorité paternelle, s’en allât ainsi, sous prétexte d’une action charitable, rencontrer plusieurs fois la semaine un

jeune homme grandement désapprouvé par les Tréguidy...

Or, Mocaër qui savait beaucoup de choses, en ignorait une. M^{lle} de Tréguidy n'agissait pas tout à fait à l'encontre d'un ordre reçu.

En effet, quand pour la première fois elle avait eu avec Miguel une véritable conversation, elle était venue, en toute loyauté, se confier à sa mère.

M^{me} Ely de Tréguidy connaissait évidemment, comme tout le monde, dans le pays, la sinistre réputation des Porspoët. Elle n'ignorait pas qu'Edern était le digne descendant d'une race criminelle et maudite... Mais son cœur de mère s'apitoyait sur le sort d'un orphelin, livré par un destin cruel à un homme sans scrupules et à l'épouse de celui-ci. Il n'était pas besoin d'être très psychologue pour deviner que la belle Linda, frivole, coquette, égoïste, n'avait rien en elle pour élever, choyer un enfant. Miguel n'était sûrement pas heureux...

Puis elle avait souvent aperçu de loin le jeune Espagnol et son extraordinaire beauté l'avait frappée. Miguel, s'il ne se trouvait mis en

présence d'êtres nourris de parti pris, ne pouvait laisser personne indifférent. Invinciblement, son allure, sa grâce, son regard si fier attiraient.

Et, enfin, la mère était secrètement flattée que le jeune homme fût si visiblement, si courageusement – elle connaissait sa tentative de visite à Kermoal – en admiration devant sa fille. Il existait en elle, peut-être à son insu, une instinctive jalousie maternelle et elle était heureuse de penser que la jolie Ahès, bien loin d'éclipser son Hoëlle, était sans doute quelque peu délaissée pour la petite fée du château.

Et, pour toutes ces raisons, mais surtout parce qu'elle écoutait son bon cœur, M^{me} de Tréguidy ne voulut point interdire à Hoëlle de voir son nouvel ami. Elle écouta très attentivement le récit de ce premier entretien, puis de ceux qui suivirent, et en tira des conclusions qui confirmaient ses suppositions : Miguel avait besoin d'une amitié désintéressée. Il avait besoin d'apprendre ces vérités profondes de morale, d'honneur, de religion que personne ne lui avait enseignées. Et la bonne dame, dans sa générosité

spontanée, dans sa conscience du devoir chrétien, songea qu'il eût été fort coupable de ne pas saisir l'occasion d'éclairer un ignorant qui souffrait certainement de cette ignorance.

Elle savait, au reste, que son mari, son beau-père n'eussent pas été de son avis et elle se garda de leur parler de l'amitié naissante d'Hoëlle et de Miguel. Elle jugeait qu'en certaines circonstances, une femme, en se laissant guider par sa bonté, connaît mieux le droit chemin qu'un homme, trop orgueilleux, trop buté contre ce qu'il traite de faiblesse. Elle se contenta de prescrire à sa fille une très grande prudence, et du reste, la sachant sous la garde de Mocaër, elle la pensait en parfaite sécurité.

Ainsi, c'est la conscience en repos que la jeune fille allait, de plus en plus souvent, retrouver Miguel sur le chemin de la falaise. L'attitude du jeune homme, toujours pleine de respect, l'encourageait et si l'amitié, entre eux, s'était muée en affection, s'avancait insidieusement vers un sentiment plus tendre, Hoëlle n'y réfléchissait pas. Il lui semblait naturel

d'attendre, chaque jour avec plus d'impatience, le moment où elle apercevrait la silhouette élancée, les cheveux sombres du fils adoptif d'Edern de Porspoët, elle ne s'étonnait pas d'éprouver tant de joie à entendre sa voix basse, pas plus qu'elle n'était étonnée de lui raconter si facilement les menus faits de ses journées, de lui demander, sur mille choses, son avis.

Miguel, quant à lui, ne se lassait pas d'écouter la jeune fille. L'adorable simplicité avec laquelle elle lui confiait ses pensées, et ces pensées elles-mêmes, si claires, si limpides, si remplies d'enthousiasme, de générosité, l'enchantaient. Et maintenant qu'il espérait, qu'il entendait faire d'Hoëlle la compagne de sa vie, il se rendait compte qu'il ne pouvait plus envisager l'existence sans elle.

Mais il ne se pressait pas de lui parler d'avenir. Il devinait, il lisait dans les yeux de la jeune fille l'amour tout près d'éclorre et avec un sûr instinct, il attendait qu'elle comprît toute seule la place qu'il tenait dans son cœur. Après avoir accepté d'avance l'aide de Porspoët pour

obtenir le consentement de celle qu'il aimait maintenant passionnément, il ne voulait plus de ce secours : il entendait ne devoir Hoëlle qu'à lui-même. Et dans son naïf orgueil, il était certain de sa victoire.

Puis, sans qu'il s'en aperçût, Miguel changeait. Il l'aurait nié si on le lui avait dit, mais cela était, cependant. La droiture, la pureté, la douceur d'Hoëlle l'influençaient à son insu. Elle ne lui faisait jamais la morale, à proprement parler, suivant les conseils de sa mère qui jugeait sagement qu'à trop prêcher, on risque de lasser celui auquel on s'adresse et de parvenir au résultat opposé à ce qu'on souhaite. Mais l'attitude même de la jeune fille, la bonté délicate qui rayonnait d'elle, la foi profonde dont était empreinte la moindre de ses paroles étaient un vivant, un constant exemple et Miguel ne pouvait y rester insensible.

Tout cela ne répondait-il pas, du reste, à la soif secrète de son cœur altéré ? N'était-ce pas, justement, cette lumière qu'il cherchait à tâtons depuis son enfance ? Sans qu'il le sût, Hoëlle le

ramenait aux traditions de sa race à lui. L'instinct du jeune homme, bien avant que son esprit s'y associât, avait su discerner en la fille des Tréguidy une âme sœur de la sienne.

En général, les deux amis se souciaient peu des événements qui bouleversaient la France en cette époque troublée et n'y faisaient aucune allusion. Mais ce jour-là, Hoëlle avait entendu la conversation de ses parents, venant à la suite des récits de son père, à son retour de Paris, et elle était assez émue. Et comme toujours, lorsqu'une pensée s'imposait à elle, elle en fit part à Miguel dès qu'elle se trouva près de lui.

– M. de Porspoët vous a-t-il parlé de tout ce qui se passe présentement à Paris ? lui demanda-t-elle. Mon père s'inquiète de l'avenir.

– L'avenir semble très sombre, en effet, dit Miguel en hochant la tête. Vous savez que... tout le monde est revenu au manoir ?

Autant que possible, il évitait devant la jeune fille de parler d'Edern en disant « mon père ». Il lui était pénible de donner ce titre à Porspoët, maintenant...

– M^{me} de Porspoët en est fort dépitée ! reprit-il avec un demi-sourire. D'autant plus que son époux n'aime pas à la voir se rendre à Quimper. Il assure qu'il y a danger à parcourir les routes.

Hoëlle soupira.

– Je l'ai entendu dire aussi par mes parents... Pourvu qu'il ne me soit pas défendu, un de ces jours, de sortir du château !

Le cœur de Miguel bondit dans sa poitrine.

– En auriez-vous le regret ? demanda-t-il.

Elle leva vers lui le beau regard de ses yeux couleur de mer.

– Certes... avoua-t-elle, tandis qu'une vive rougeur colorait ses joues rosées. Puis, ajouta-t-elle, que deviendrait ma pauvre Nannie ?

– Pour Nannie, répliqua le jeune homme en souriant, je m'en occuperais. Mais...

Il l'enveloppa d'un long regard dont il ne parvenait plus à voiler la tendresse.

– Que ferais-je, moi, si je ne vous voyais plus ? Ce me serait une insupportable peine !...

Hoëlle rougit de nouveau. Une candide coquetterie la poussa à remarquer, sur un ton volontairement léger :

– Vous n’êtes pas seul ! Ahès n’est-elle pas revenue à Trenarvan ?

Miguel haussa imperceptiblement les épaules.

– Ce n’est pas Ahès qui changerait quoi que ce soit à ma solitude... murmura-t-il.

– On la dit charmante, insista la jeune fille.

– Elle est fort jolie...

Il secoua la tête, comme pour chasser une image importune.

– Hoëlle ! dit-il sérieusement, ne nous préoccupons pas de ce qui importe peu. Ce qui est beaucoup plus grave, c’est ce dont vous venez de parler. Je ne voulais rien vous en dire, je ne voulais pas vous effrayer, mais puisque vous êtes au courant, je n’ai plus à me taire. Comme vos parents, je m’inquiète pour vous !

– Oh ! est-ce bien nécessaire ? Nous ne courons aucun danger !

– Pas maintenant, sans doute... Et dans ce pays, tout le monde vous aime et vous révère, je le sais... Mais je vous en prie, ne vous écartez pas davantage du château ! Promettez-le-moi ! Je ne vivrais plus si je vous savais loin des murs de Kermoal !

Il avait prononcé ces paroles d'une voix vibrante de ferveur contenue et Hoëlle en fut troublée. Touchée aussi...

– Je vous le promets ! dit-elle doucement. Mais... vous aussi, vous serez prudent ?

– Seriez-vous anxieuse si je ne l'étais pas ?

Elle hocha affirmativement la tête et dans ses yeux passa une lueur si merveilleusement douce que Miguel en fut bouleversé.

– Je serai prudent ! affirma-t-il, car je veux pouvoir vous protéger, Hoëlle. Ah ! je vous en supplie, si quelque danger vous menaçait, dites-moi que vous m'appellerez à votre secours ! Je ne pourrais supporter qu'il vous arrive rien de mauvais !

Il se redressa instinctivement.

– Et je vous jure que, moi vivant, moi présent, personne ne s'attaquera jamais à vous ! dit-il solennellement. Ayez confiance en moi !

– J'ai confiance en vous, Miguel ! dit-elle gravement.

Ils demeurèrent silencieux un long moment. Le jeune homme devait faire un immense effort pour dominer l'impulsion presque irrésistible qui le pressait de la saisir dans ses bras et de la serrer contre son cœur.

– Mais comment vous appellerai-je ? demanda soudain la jeune fille. Si on m'interdisait de sortir du parc de Kermoal, comment parvenir jusqu'à vous ? Et s'il survenait un péril, il en serait sûrement ainsi !

– Envoyez Mocaër porter un message à Trenarvan. Et j'accourrai. Mais j'espère que nous dramatisons inutilement, dit Miguel, désireux de rassurer Hoëlle qu'il devinait impressionnée. Il est fort probable que rien de fâcheux n'arrivera et que nous nous retrouverons ici, tout tranquillement, comme par le passé !

– Ah ! je l’espère, murmura Hoëlle avec ferveur.

Ils se quittèrent sur ces mots qui gonflaient d’espoir le cœur du jeune Espagnol. Sans nul doute, l’heure approchait où il pourrait franchement aborder la question qui le hantait et demander à Hoëlle de devenir son épouse.

Déjà, il était certain de l’amour de la jeune fille. Mais cet amour était-il assez puissant pour qu’elle bravât l’hostilité de ses parents, pour qu’elle se révoltât ouvertement contre leur autorité ?

Bien qu’il se répétât le contraire, Miguel redoutait le vicomte de Tréguidy et son fils...

Tandis qu’il retournait vers Ty an Heussa, le jeune homme songeait que ces dangers dont il avait parlé à Hoëlle pourraient peut-être servir ses desseins. Si le destin lui permettait de défendre les Tréguidy, ceux-ci ne le regarderaient-ils pas avec plus de faveur ?

La rancune passée s’effaçait devant l’amour. Miguel ne rêvait plus de vengeance, mais de

luttres farouches où, en sauvant la vie de ses anciens ennemis, il prouverait son courage, sa valeur, et gagnerait, avec la victoire, le bonheur de toute sa vie...

V

L'été s'acheva dans le calme, cependant, et si l'automne ramena, plus précises et plus angoissantes, les menaces de guerre, ce coin perdu de la côte cornouaillaise goûtait encore une paix relative. Évidemment, on parlait beaucoup de tous ceux qui émigraient, avec de plus en plus de peine, on s'indignait des lois nouvelles, mais on pensait aussi que Paris était loin et la vie continuait à peu près comme par le passé.

Malgré la mauvaise saison, le froid de l'hiver, ses pluies, ses brumes, Miguel et Hoëlle continuaient de se retrouver deux ou trois fois la semaine, sous l'œil goguenard de Mocaër. Et Miguel déplorait à part lui que nul événement ne se produisît pour l'aider à réaliser son cher projet. Il ne pouvait plus se passer de la présence de la jeune fille et attendait l'heure des rencontres avec une fièvre grandissante.

Au manoir, l'existence n'allait pas sans heurts. Ederne s'absentait fréquemment et avait, à chacun de ses retours, de longs entretiens avec le docteur Mainsville. Linda montrait chaque jour plus de maussaderie et de mauvaise humeur. Elle répétait à longueur de journée qu'elle s'ennuyait à périr dans la sombre demeure et ne cessait de réclamer Paris et ses amusements. Devant Porspoët, elle se taisait cependant, car il avait accueilli, tout d'abord, ses gémissements avec une fureur d'une telle violence qu'elle ne se risquait plus à récriminer quand il était là.

Lorsque le maître était absent, elle se rattrapait copieusement et bruyamment, mais il n'y avait guère que Catherine pour l'écouter et la plaindre ; Miguel avait bien d'autres soucis en tête que les protestations de cette poupée frivole qu'il n'avait jamais aimée, et Ahès, plus énergique et moins sotté, plus orgueilleuse aussi, jugeait indigne d'elle de se plaindre. Elle s'était organisée une existence qui semblait la satisfaire, partagée entre la lecture et la promenade.

Un soir de mars 1792, comme Miguel revenait

sans hâte à Trenarvan, il trouva dans la grande salle Ahès qui lisait. En l'entendant, elle leva les yeux.

– Mon père t'a réclamé plusieurs fois, dit-elle en guise de salut. Il est dans la bibliothèque avec le docteur, et il n'a pas l'air content. Quelle bévue as-tu commise, mon pauvre Miguel ?

La jeune fille prenait volontiers, envers son frère adoptif, un ton de supériorité hautaine, sans parvenir pour cela à entamer sa calme assurance. Il répondit simplement :

– C'est bon... j'y vais.

Ahès ricana.

– Comme te voilà soumis, mon cher ! Sans doute est-ce là une conséquence du vertueux exemple de ma cousine Hoëlle, si admirablement respectueuse de ses parents ?

Miguel ne releva pas la remarque ironique et, sans répondre, gagna la bibliothèque.

Après lui avoir donné des conseils qui étaient bien plutôt des ordres, Edern ne lui avait jamais encore reparlé de ce projet de mariage, ne lui

avait posé aucune question sur ses espoirs de réussite, et le jeune homme s'en étonnait un peu. Mais comme ce silence lui convenait assez bien, il se gardait de le rompre.

Mais que Porspoët, tout à coup, sortît de son mutisme et proclamât son impatience n'avait rien pour surprendre Miguel. Du reste, songea ce dernier, le maître de Ty an Heussa allait peut-être enfin lui révéler de quels arguments il disposait pour décider Hoëlle à devenir l'épouse de son fils adoptif, et même à obtenir l'accord de son père et du vicomte. Évidemment, cela simplifierait peut-être tout...

Sans hésiter, le jeune homme ouvrit la porte.

Effectivement, Porspoët, debout au milieu de la vaste salle, paraissait fort en colère. Devant lui, le docteur, assis sur un fauteuil, le dévisageait avec un sourire très narquois.

Mais Miguel, qui s'attendait à une réception peu cordiale, fut assez surpris : Ederne ne sembla même pas s'apercevoir de son entrée et poursuivit sa conversation avec son ami comme si de rien n'était.

– Cet imbécile me coupe l’herbe sous le pied ! grondait-il. Que n’a-t-il attendu quelques semaines de plus ? Il s’est mis dans une situation dangereuse !

– Je gage que c’est pourtant dans une situation analogue que tu désirais l’attirer, remarqua le médecin.

– En ce qui me concerne, c’est tout à fait différent. Dire que mon plan était fait ! Et si ingénieux ! J’avais ma vengeance, Mainsville, je la tenais et elle m’échappe !

– Ne t’énerve pas ! conseilla ironiquement le docteur. Le vieil homme est encore à Kermoal, et tant qu’il y a de la vie, il y a de l’espoir, ainsi qu’on dit dans notre corporation. Tu as encore le temps d’agir avant que les prisons révolutionnaires protègent contre toi ton ennemi. Du reste, tu n’as pas encore demandé à ce garçon où en sont ses petites affaires sentimentales ? C’est peut-être par lui que te viendra le succès ! Si j’en crois mes informations, il est en très bonne voie !

Au nom de Kermoal, Miguel avait dressé

l'oreille, mais le ton des deux hommes lui fit glisser dans le dos un frisson d'angoisse. Il eut la soudaine conviction que ces « arguments péremptoires » dont Porspoët se vantait de disposer, il ne pourrait jamais en faire usage.

Il fallait savoir, cependant... ne pas courir le risque de servir d'instrument inconscient à un homme sans scrupule. Et Miguel sentait qu'aujourd'hui, aveuglé par la fureur, Edern se montrerait à lui le visage découvert.

Sans plus attendre, il attaqua :

– En quoi puis-je vous être utile, mon père ?

Porspoët se tourna vers lui. Il n'était pas beau à voir : ses traits étaient tordus par la rage et ses yeux jetaient des éclairs.

– Je croyais, siffla-t-il, que tu devais épouser M^{lle} de Tréguidy ?

– Nous en avons fait le projet, en effet, répliqua le jeune homme avec calme. Je pense qu'il se réalisera. J'attendais de vous de nouveaux ordres.

– Et... où en es-tu ? demanda le maître de

Trenarvan, quelque peu désarçonné par l'attitude de son fils adoptif.

– Je pense que M^{lle} de Tréguidy consentirait facilement à m'accepter pour mari... Mais ses parents ne seront peut-être pas très désireux de la voir s'établir au manoir. Vous m'aviez parlé, père, d'un moyen d'obtenir leur approbation ?

– Je me moque de leur approbation ! cria Porspoët avec fureur. Je t'ai dit, jeune insolent, que tu devais épouser Hoëlle, que ses parents veulent ou non, et qu'ensuite...

Il s'interrompit, étranglé par la colère. Miguel remarqua :

– Vous ne m'en parliez plus, j'ai supposé que rien ne pressait.

Le docteur eut un petit rire moqueur. Porspoët gronda :

– Tu sais fort bien que je n'ai pas pour habitude de prononcer des paroles en l'air ! Es-tu si petit garçon qu'il soit nécessaire de te pousser sans cesse à agir ?

– Quoi qu'il en soit, n'oublie pas que le temps

presse, Edern, interrompit Mainsville. Tu es assez subtil pour modifier ton plan. Après tout, le vieux vicomte se trouve actuellement dans un danger auquel tu n'as aucune part : tu voulais l'attirer de tes mains dans un péril du même genre, si j'ai bien compris ? Il n'y a d'autre différence qu'une question d'époque : de toute façon, tu seras débarrassé de ton ennemi.

Du coin de l'œil, le docteur surveillait Miguel. Il avait, à dessein, exprimé clairement une partie au moins de l'abominable projet d'Edern afin de connaître enfin la secrète pensée du jeune homme. Mais il fut trompé dans son attente. Miguel ne s'était pas exercé en vain depuis l'enfance à dissimuler toutes ses impressions... pas un muscle de son visage ne tressaillit. Il demanda simplement, comme s'il cherchait à s'éclairer :

– Qu'arrive-t-il au vicomte qui vous irrite, mon père ?

Porspoët regarda le jeune homme. L'expression de froide indifférence qui était répandue sur ses traits le satisfit pleinement.

« J'ai mal jugé ce garçon ! se dit-il. Il est capable de tout comprendre et se montre digne de ma race ! »

Il s'assit lourdement sur un fauteuil.

– Je pense que je peux tout t'expliquer à présent, dit-il. C'est devenu indispensable, du reste, si tu veux nous aider. Eh bien ! voilà : le vicomte de Tréguidy s'est conduit avec la dernière imprudence, il est publiquement opposé à la Révolution, et je viens d'apprendre que l'on sait, à Paris, qu'il a favorisé l'évasion de plusieurs fugitifs. Il a même offert l'hospitalité à un prêtre réfractaire et lui a laissé dire la messe chez lui !

– ... Et les conséquences de tout ceci ? demanda Miguel avec un flegme imperturbable.

– C'est qu'il va être arrêté et emprisonné !

– Ne sera-ce pas très mérité ?

Porspoët éclata d'un rire sinistre.

– Sans doute, sans doute ! Mais j'ai des comptes à régler avec les Tréguidy, tu ne l'ignores pas, et toi aussi, du reste ! Notre

vengeance nous appartient, à nous, et je n'ai nulle envie de me la laisser dérober !

– Je comprends... dit le jeune homme.

Sous ses dehors impassibles, son esprit travaillait fébrilement. Un danger terrible menaçait le grand-père d'Hoëlle... et si le vicomte laissait Miguel assez indifférent, il s'inquiétait pour la jeune fille. Elle aussi se trouvait devant un grave péril...

Il voulut en savoir davantage.

– Puis-je vous demander, mon père, quel était votre projet ?

– Je comptais attirer ici mon ennemi : sa petite-fille étant devenue ta femme, il y serait venu tôt ou tard, répliqua Ederm qui gardait encore assez de sang-froid pour taire le rôle véritable qu'il entendait réserver à Hoëlle. Ensuite, j'aurais expédié le bonhomme dans un monde où il ne pouvait plus me nuire jamais !

– Je t'assure, déclara le docteur d'une voix paisible, que ton plan est parfaitement réalisable ! Et peut-être cette jeune personne peut-elle nous

aider ? Miguel n'a qu'à la prévenir immédiatement de l'arrestation prochaine de son père, en offrant ses bons offices pour le sauver. Le vieux doit, comme chacun, tenir à la vie... Hoëlle, dûment chapitrée, le poussera à accepter. Il finira par saisir cette planche de salut et le tour sera joué. Miguel nous amènera l'homme ici et tu pourras même, pendant que tu y seras, demander au vieux la main de la petite pour ton fils adoptif en remerciement du service rendu. Après quoi... tu assouviras ta vengeance, mon ami !

Un affreux sourire détendit les lèvres de Porspoët.

– Tu ne manques pas d'imagination, mon cher Mainsville ! dit-il. En effet, ce serait là une bonne comédie.

Il songea un moment. Son atroce sourire s'accentuait.

– Mais il faut agir rapidement. Ces messieurs de Paris sont des gens pressés et il se peut fort bien qu'ils aient déjà donné des ordres. Il faut amener ici le vicomte, ce soir !

Miguel se sentit frémir. Allait-il recevoir l'horrible mission de trahir l'aïeul de celle qu'il aimait, de l'attirer dans un sinistre traquenard ? Assister ensuite à un assassinat ?

Avec un immense effort, il continua d'affecter l'indifférence.

– Dois-je vraiment paraître à Kermoal ce soir ? demanda-t-il. Le vicomte ne croira-t-il pas à quelque subterfuge ? Ne serait-il pas préférable, mon père, que vous vous adressiez à lui, vous, par l'entremise de Mocaër ?

De nouveau, Edern se réjouit de l'astuce de son fils adoptif.

– Tu as raison ! s'écria-t-il. Je vais agir moi-même.

Sans hésiter davantage, il prit une plume d'oie, la trempa dans l'encre et traça avec application un message dont il donna lecture à ses compagnons.

Miguel croyait rêver...

La lettre, chef-d'œuvre de duplicité et de ruse, ne pouvait qu'inspirer confiance au malheureux

qui la lirait...

« Mon cher cousin et voisin,

« Des différends ont séparé, depuis des siècles, nos deux maisons ; mais, en ces jours troublés, nous devons oublier ces querelles qui passent au second plan, en vérité ! Moi-même, hélas ! vous ai souvent donné, jadis, l'occasion de blâmes... Je le déplore aujourd'hui et je me fais un devoir, espérant ainsi effacer l'inimitié de nos pères, la vôtre, monsieur le vicomte, et de me faire pardonner les folies de ma jeunesse, de vous prévenir du danger très grand qui vous menace... »

Suivaient tous les détails relatifs à l'arrestation projetée, puis la mensongère offre de secours.

« Venez en toute hâte vous réfugier au manoir : vous y trouverez une hospitalité simple, mais cordiale, et vous y serez à l'abri des poursuites pendant les quelques jours dont vous aurez besoin pour décider de ce que vous devez faire pour échapper définitivement au péril... »

– Je ferai la leçon à Mocaër ! ricana Porspoët. Il saura convaincre le vieux renard qui a mis en lui toute sa confiance !

Il plia la feuille, cacheta le message.

– Je vais faire appeler Mocaër, dit-il Si tout marche selon nos désirs, le vicomte devrait arriver ici dans la nuit...

D'un pas nonchalant, Miguel sortit de la bibliothèque et, tout aussitôt, malgré la nuit qui tombait, le brouillard qui s'étendait sur la côte, il sortit et s'en fut chercher la solitude dans les bois de Trenarvan.

Son esprit était un véritable tourbillon, un vertige d'horreur le faisait chanceler...

Sans doute, élevé par Edern et le docteur, considérait-il que la vengeance est chose normale, logique... Mais il avait toujours imaginé une revanche, quelle qu'elle fût, comme une sorte de combat où l'on se rend le front haut, les yeux ouverts, en toute loyauté. Tuer un ennemi à ciel ouvert, en le regardant dans les yeux, cela ne

l'effarait guère, tout au moins en ce qui concernait les autres, car, après tout, il ne s'était jamais trouvé en présence d'une telle éventualité.

Mais tromper un homme aussi bassement, l'entraîner, avec des paroles généreuses, dans un guet-apens mortel, faire appel à sa confiance pour le mieux duper, un tel crime révoltait le jeune homme jusqu'au fond de tout son être.

L'admiration que, malgré tout, il avait vouée à Porspoët se transformait à présent, d'un seul coup, en le plus profond mépris, en un dégoût qui le faisait frissonner.

... Et c'était pour cela, justement, que les gens de Kermoal avaient toujours détesté ceux de Ty an Heussa ! Ils les connaissaient, ils savaient de quoi ils étaient capables !

Et il sentit soudain que sa véritable place n'était point aux côtés d'Edern de Porspoët, mais à ceux des Tréguidy...

« Et M. de Porspoët veut arracher au vicomte son consentement à mon mariage avec Hoëlle ! se dit-il avec épouvante. Il veut le tromper encore,

au moment où il va l'assassiner ! Et je suis le fils adoptif du meurtrier ! »

Un désespoir sans nom envahit le cœur du jeune homme. Non ! il ne pouvait se prêter à cette abominable supercherie ! Il ne pouvait même pas rester inactif, approuver, par un coupable silence, un pareil forfait ! La honte le poursuivrait toute sa vie, empoisonnant chaque jour, chaque heure, jusqu'à la dernière minute, sous le regard confiant d'Hoëlle !

Hoëlle, la pureté, la droiture même ! Déjà, ne l'avait-il pas trahie en suivant les ordres d'Edern, dictés par un criminel espoir ? Sans doute ignorait-il les détails du plan de son père adoptif, mais n'eût-il pas dû se méfier ? N'avait-il pas pris connaissance du manuscrit de Budic où s'étaient avec cynisme les vices, les crimes de sa race maudite ?

N'écoutant que l'attraction qui le jetait vers M^{lle} de Tréguidy, il avait volontairement oublié tout cela.

« Je ne suis pas digne d'elle ! » gémit-il.

Et que pouvait-il faire pour retenir le bras vengeur de Porspoët ? De toute façon, un danger mortel, immédiat, planait sur le vicomte de Tréguidy. S'il révélait à celui-ci le complot tramé à Ty an Heussa, s'il l'empêchait de s'y réfugier, le vieillard serait arrêté... et les rumeurs les plus terribles couraient sur les prisons révolutionnaires !

« Que faire ? Que faire ? répétait Miguel. J'aimerais mieux perdre Hoëlle à tout jamais que la gagner par un crime ! »

Soudain, du fond de sa détresse, un souvenir jaillit au cœur du jeune homme. Et ce souvenir, comme tant d'autres, venait d'Hoëlle.

– « Du haut du Ciel, une mère veille sur nous... Priez-la, elle vous aidera... »

Et, désespéré, Miguel jeta vers les cieux un appel passionné.

– Oh ! ma Mère, si vous m'entendez, si vous êtes vraiment ma Mère, comme celle de tous les hommes, ainsi que me l'a affirmé celle que j'aime, venez à mon secours !

Et, soudain, le calme se fit en lui. Une sorte de certitude étrange que ce secours, demandé avec tant de ferveur, viendrait en effet. Une force inconnue le soutiendrait, une sagesse le guiderait. Pour lui, il n'avait qu'à « ouvrir les yeux » ainsi que le lui avait recommandé la vieille Nannie. Opposer la ruse à la ruse, et guetter...

VI

Le vicomte de Tréguidy prit la lettre que Mocaër lui présentait sur un plateau d'argent et demanda :

– Y a-t-il une réponse, Mocaër ?

– Le messenger est parti, monsieur le vicomte...

– C'est singulier ! murmura le vieillard. Qui peut s'adresser à moi à cette heure avancée de la soirée ? Connais-tu le porteur de cette lettre ?

Le serviteur fit un geste d'ignorance. M. de Tréguidy examina la suscription.

– Je n'ai jamais vu cette écriture ! grommela-t-il.

– Lisez, mon père ! conseilla M. Ely de Tréguidy. Vous serez bientôt renseigné !

Le vieil homme se décida à rompre les cachets qui scellaient le papier. Ils ne comportaient aucune image qui pût le renseigner sur son

correspondant. Mais, en ces temps troublés, ce détail pouvait être compréhensible.

Puis il lut attentivement la feuille, écrite un peu plus tôt par Edern. Lorsqu'il eut terminé, il recommença : son visage s'était contracté, comme sous l'empire d'une violente colère, et aussi d'une surprise profonde.

– Regardez ! dit-il enfin à son fils en lui tendant le feuillet.

Ely de Tréguidy déchiffra la prose signée de M. de Porspoët. La plus intense stupéfaction se répandit sur ses traits. Une frayeur s'y mêlait.

– Vous avez été dénoncé, mon père, murmura-t-il.

Il jeta un regard hésitant vers Mocaër qui demeurait immobile sur le seuil de la porte, se demandant s'il devait parler devant lui. Le vicomte remarqua son geste et dit, en haussant les épaules :

– Je pense que nous n'avons plus rien à cacher ! Et Mocaër pourra sans doute nous rendre service. De qui pourrions-nous être sûrs, sinon

d'un serviteur si ancien et si dévoué que lui ?

Mocaër s'inclina respectueusement. Rien ne passait sur son visage de ses pensées ironiques. Cet être rusé, accoutumé à la dissimulation, savait être absolument indéchiffrable.

– Je serais, certes, plus sûr de Mocaër que de Porspoët ! dit M. Ely de Tréguidy. Cependant, l'avertissement qu'il vous donne, mon père, est tout le moins un acte de bonne amitié !

– Je ne crois pas à l'amitié de ce bandit ! répliqua le vicomte en haussant les épaules. Cet avertissement cache quelque mauvais dessein, j'en suis persuadé !

Ely réfléchit un long moment. Sans doute le passé du maître de Trenarvan, les traditions de sa race, n'avaient rien pour inspirer confiance... Mais il n'en restait pas moins vrai qu'un danger pressant menaçait le vieillard, et qu'une main se tendait pour le secourir.

– Voici longtemps qu'Edern n'a pas fait parler de lui, murmura-t-il. Peut-être, avec les années, est-il venu à déplorer ses crimes passés... Peut-

être est-il sincère dans son désir de les racheter !

– Cela m'étonnerait fort ! bougonna le vicomte. En tout cas, je préfère ne pas risquer d'être dupe. Je resterai ici tranquillement.

– Et cette nuit, peut-être, les sbires des révolutionnaires viendront vous chercher...

– Bah ! Qui nous prouve que ce soit vrai ? C'est peut-être pure invention !

Mocaër, à cet instant, s'avança d'un pas avec un air de déférente timidité.

– Monsieur le vicomte... puis-je me permettre, puisque Monsieur me fait le grand honneur de parler devant moi, de dire... ce que je sais ou plutôt ce que j'ai entendu au village ?

– Parle ! répliqua le vieillard avec impatience.

– Eh bien !... on affirmait, ces jours derniers, qu'un prêtre réfractaire avait trouvé asile au château... Et que le bruit en ayant couru jusqu'à Quimper les autorités s'en étaient émues. On ajoutait que ces Messieurs pourraient fort bien recevoir des visites... désobligeantes...

– Tonnerre ! s'exclama le vicomte avec fureur,

comment a-t-on pu savoir quoi que ce soit ? Il est fréquent que des amis nous viennent visiter !

– Monsieur, je ne sais pas... répondit le serviteur. Je ne fais que répéter... et, quand j'y songe... ce matin, on disait que cette nuit, précisément...

– Mon père, il vous faut fuir ! supplia Ely.

Le vicomte se leva et se mit à arpenter la salle, d'une démarche que l'âge rendait incertaine.

– Fuir ! gronda-t-il, fuir comme un lâche ? Comment pouvez-vous me donner semblable conseil, vous, mon fils ?

– Il ne s'agit point là de lâcheté, monsieur le vicomte ! insinua Mocaër. À quoi cela servirait-il de risquer une vie précieuse pour toute une famille ? Les révolutionnaires, s'ils ne trouvent pas le maître au château, en concluront que c'était bien là le coupable et n'en demanderont pas davantage. Ils chercheront ailleurs celui qu'ils veulent arrêter... Tandis que, autrement...

Il s'interrompit, comme pris de confusion.

– Autrement ? reprit impatientement le vieil

homme. Achève ton raisonnement !

– Autrement, je crains fort qu'ils ne soupçonnent de complicité les autres habitants de Kermoal, M. Ely, M^{me} Ely, leur fils et... leur fille !

– Tu crois qu'ils oseraient les arrêter ? cria le vicomte, horrifié.

– Cela s'est déjà vu...

Il y eut un silence pesant. M. Ely serrait nerveusement entre ses doigts un fin mouchoir de batiste.

– Je ne puis laisser mes enfants dans un tel péril ! murmura enfin le chef de famille. Mais que dois-je faire ? Je ne vais pourtant pas me confier à ce Porspoët ! Après tout, il peut, comme Mocaër, avoir entendu des on-dit ! Qui nous prouve qu'il dise vrai ?

– De toute façon, monsieur le vicomte, dit Mocaër, nul endroit ne serait un meilleur abri que le manoir !

– Vous n'y demeureriez pas longtemps, mon père ! insista Ely, et du reste...

Il songea quelques secondes, puis ajouta :

– Mocaër pourrait vous accompagner, rester avec vous jusqu'à ce que vous preniez une décision... et, ainsi protégé par un homme robuste, vous seriez en sécurité. Si jamais Edern avait le dessein de vous nuire, vous n'auriez qu'à vous retirer immédiatement !

– Je suis prêt à servir mon maître ! déclara Mocaër avec emphase.

– J'en suis persuadé, mon brave ami ! dit M. Ely avec bonté. Je sais que nous pouvons compter sur toi...

– Je crois, messieurs, reprit le serviteur, que si Monsieur le vicomte est décidé il ne lui faudrait pas trop tarder : chaque minute perdue peut avoir des conséquences tragiques !

Le vieillard n'était pas fort enthousiaste, mais il se trouvait en face d'un cas de conscience, perfidement posé par Mocaër, et il craignait maintenant bien plus pour les siens que pour lui-même. Il haussa les épaules.

– Après tout, dit-il, j'ai déjà un pied dans la

tombe et il me reste, semble-t-il, un devoir à accomplir ! C'est bien... je me rends à vos arguments. Mocaër, aide-moi à me préparer...

Une demi-heure plus tard, le vicomte, la main appuyée sur le bras du traître qui l'entraînait à sa perte, quittait le château de ses aïeux, le rouge au front, car jamais un Tréguidy n'avait fui devant aucun ennemi... Et il était, par surcroît d'humiliation, obligé de se dissimuler dans l'ombre des murs et des arbres ! Mocaër portait un sac de voyage où son maître lui avait fait jeter quelques vêtements, objets de toilette, et une importante somme d'argent. M. Ely de Tréguidy avait dû rester à Kermoal, quelque chagrin qu'il éprouvât à ne pas escorter son père, au moins une partie du chemin. Il lui fallait à présent, et à chaque minute, veiller sur sa femme et ses enfants...

La route, entre Kermoal et Trenarvan, fut longue à parcourir, car le vieillard, courbé par les ans, ne pouvait marcher très rapidement. Il était fort tard lorsque, enfin, les deux hommes atteignirent la porte du manoir.

– Que Monsieur le vicomte m’attende un instant ! dit Mocaër. Je vais aller prévenir M. de Porspoët de notre arrivée...

Il pénétra dans la sombre demeure et, sans hésiter, se rendit dans la bibliothèque. Edern était là, attendant.

– Monsieur, dit Mocaër avec un mauvais sourire, vos ordres sont exécutés ! M. de Tréguidy est là, prêt à se confier à vous !

Edern éclata d’un rire démoniaque.

– Ah ! ah ! ah ! s’écria-t-il, le vieux renard a donc donné dans le piège !

– Pas très facilement... Il a fallu toute l’insistance de son fils, et la mienne, pour le décider...

– Et tu as su trouver des raisons bien graves, je suppose, pour m’amener ici mon ennemi ! dit Porspoët, tout secoué d’une gaieté cruelle. Tu me conteras ça plus tard. Pour le moment, allons faire au vicomte de Tréguidy la réception à laquelle il s’attend. Donnons-lui à tout le moins cette petite satisfaction !

Suivi de Mocaër, Porspoët se rendit à la porte d'entrée, l'ouvrit et s'avança dans les ténèbres, vers le vieillard.

– Mon cousin, dit-il en s'inclinant très bas, avec toute les marques du plus profond respect, je vous remercie humblement du grand honneur que vous me faites en acceptant mon hospitalité ! Daignez entrer dans cette maison et marquer ainsi que vous voulez bien oublier ma jeunesse orageuse, et m'accorder votre confiance !

Ce discours, débité avec la grâce la plus parfaite, impressionna favorablement le pauvre vicomte qui entra, sans hésiter davantage, dans le manoir. Porspoët le guida vers la bibliothèque et le fit asseoir dans le meilleur fauteuil.

– À vrai dire, déclara-t-il, j'espérais votre venue, mon cousin ! Je m'inquiétais fort du danger que vous couriez, de par votre générosité... Je craignais que les différends qui ont séparé nos familles depuis des générations ne vous empêchassent de répondre à mon appel... Mais, lorsqu'il s'agit d'un semblable péril, les querelles, me semble-t-il, doivent laisser la place

à la plus cordiale entraide !

– Sans doute... répondit le vieillard, quelque peu étourdi par ce flux de paroles.

– Par chance, reprit Edern, je me trouve fort bien placé. J'ai, depuis des années, fait la connaissance de personnes qui ont actuellement une grande influence...

Le vicomte fit la grimace et prit un air de profond dédain. Porspoët sourit avec bonne humeur.

– Évidemment, ces personnes ne vous paraissent peut-être pas très recommandables... mais je les sais sincères, et tout homme peut se tromper. Quoi qu'il en soit, et bien que je ne les approuve pas en tout, très loin de là, je suis, grâce à elles, tout à fait tranquille et sûr de n'être jamais suspecté d'opposition au nouveau régime.

– Sait-on jamais ? murmura son interlocuteur. Le vent tourne parfois... La tempête peut balayer les édifices les plus solides...

Cette prophétie pessimiste n'était certes pas du goût du maître de Trenarvan. Néanmoins, celui-ci

l'accueillit sans manifester d'humeur.

– Ceci est fort exact, dit-il, mais toutefois, pour le moment, je n'ai rien à craindre, et vous non plus, mon cousin, puisque vous êtes sous ma protection !

Il songea quelques instants, comme si les paroles du vieillard lui donnaient à réfléchir.

– Il n'empêche que vous avez raison. Et peut-être ferez-vous bien de prendre une décision rapide sur ce que vous devez faire. Évidemment, malgré le désir que j'en aie, il n'est guère possible que vous demeuriez longtemps au manoir : il suffirait d'une imprudence, d'une visite inattendue d'une personne peu discrète, pour qu'on découvre votre retraite. Il faut vous en trouver une plus sûre encore. Avez-vous quelque idée ?

Le vicomte eut un geste incertain. Edern poursuivit :

– De nombreux nobles français se sont réfugiés en Angleterre... Ils y ont reçu un chaleureux accueil. Vous y seriez en pays de

connaissance...

– Mais... comment l'atteindre ? De plus, je n'approuve pas ceux qui émigrent ainsi...

– Gagner l'Angleterre serait facile : il y a sur la côte des dizaines de pêcheurs qui vous sont aussi dévoués qu'à moi et qui vous feraient volontiers faire le voyage. Mais... je comprends votre répugnance à quitter votre pays !

Il réfléchit encore quelques minutes.

– Peut-être y aurait-il un moyen d'arranger tout ! dit-il enfin. Je possède, sur un îlot perdu parmi les récifs, une maisonnette fort modeste, mais suffisamment spacieuse pour qu'on y vive à l'aise. J'y passe parfois une nuit ou deux quand je vais pêcher en haute mer, ce qui est ma distraction favorite. Cette petite demeure, mon cousin, je la mets à votre disposition : seuls, les pêcheurs qui connaissent à fond ces parages peuvent y accéder... Vous vous y trouveriez dans une absolue sécurité, et votre serviteur, ici présent, pourrait y séjourner avec vous et faire votre service. Autre avantage, il pourrait faire la navette entre Kermoal et cette petite île et vous

apporter tout ce dont vous auriez besoin, et donner de vos nouvelles à vos enfants. Vous garderiez ainsi le contact avec les vôtres...

Porspoët vit immédiatement, d'après la physionomie de son interlocuteur, que son astucieuse proposition de le faire accompagner par Mocaër avait fait une impression favorable sur le vieillard.

– Nous choisirions ensemble le pêcheur auquel vous vous confieriez. Je le préviendrais et lui fixerais un point de la côte où il viendrait vous chercher, sans attirer l'attention de quiconque. Par des souterrains connus de moi seul, Trenarvan communique avec la mer. Ils aboutissent à une petite plage encaissée entre de hauts rochers : personne ne songerait à vous quérir là, mon cousin !

– Sans doute...

– Il se pourrait, du reste, ajouta Porspoët, que vous ayez par la suite à partager votre retraite avec quelques-uns de vos amis... Il est inutile de vous dire, je suppose, que si jamais j'apprenais que quiconque se trouve, comme vous

actuellement, dans un pressant danger, j'agirais envers lui comme je l'ai fait pour vous. Je crois pouvoir être certain que vous ne vous opposeriez pas à donner l'hospitalité à un ou plusieurs hommes également poursuivis ?

Le vicomte hocha la tête. Son visage s'était détendu.

– Cette solution m'agrée plus que l'autre, dit-il. Je suis prêt à l'adopter... Je pourrais ainsi rentrer au château dès que possible...

– En effet ! Eh bien ! nous allons passer en revue les pêcheurs sur lesquels je sais pouvoir compter et vous m'indiquerez celui que vous préférerez, mon cousin.

Edern énuméra des noms que le vicomte connaissait tous. Les deux hommes eurent vite fait de se mettre d'accord.

– Eh bien ! voilà qui est parfait ! s'exclama le maître de Ty an Heussa. Quand désirez-vous partir ? Nous avons encore devant nous au moins trois heures de nuit... Ensuite, il nous faudrait attendre à la nuit prochaine. Nous devons nous

montrer prudents...

– Le plus tôt sera le mieux, je pense.

– Je le pense aussi. Je vais aller prévenir notre marin et, avant cela, vous indiquer une cachette, pour le cas où il y aurait une alerte en mon absence. Il est sage de tout prévoir !

Ederm, se levant, montra au vicomte le mécanisme qui ouvrait l'issue de l'escalier secret.

– Vous n'auriez qu'à m'attendre là, dit-il. Mais je ne pense pas que ce soit utile. Nous reprendrons ce chemin tout à l'heure pour gagner le lieu de votre embarquement.

Cette dernière marque de bonne volonté acheva de dissiper le parti pris du vicomte de Tréguidy à l'encontre de Porspoët. Ce dernier lui révélait même les secrets de Trenarvan !

« Il vaut mieux que ses pères ! se dit le malheureux vieillard. Il existe en lui des traits de générosité qui se sont révélés avec l'âge. Il est vrai que sa mère était une Tréguidy ! Bon sang ne peut mentir ! »

– Je ne sais comment vous exprimer ma

gratitude ! ajouta-t-il à haute voix. Le Ciel m'est témoin que j'aimerais vous la témoigner !

Ederm qui s'avavançait déjà vers la porte se retourna.

– Mon cousin, dit-il, considérez, je vous en prie, que je suis trop heureux de vous rendre service, d'effacer ainsi, de tout mon pouvoir, l'antagonisme qui a séparé nos familles depuis trop longtemps ! Mais il est une chose qui ferait de moi le plus heureux des hommes et que vous seul pouvez m'accorder !

– Quoi donc ? demanda le vicomte, un peu inquiet.

– J'ai, comme vous le savez peut-être, un fils adoptif. C'est le garçon le plus beau, le plus intelligent, le plus chevaleresque qui soit. Or, depuis sa jeunesse, Miguel ayant aperçu votre petite fille ne songe plus qu'à elle. Il en perd le boire et le manger... Pour des raisons qu'il serait trop long de vous exposer, il a été, tout enfant, exilé d'Espagne. Il appartient à une famille princière et il est hors de doute qu'un jour prochain, cette famille lui rendra ses titres, et sa

fortune qui est considérable. Je m'y emploie, du reste. Aussi, n'est-il peut-être pas trop audacieux de vous demander pour lui la main de M^{lle} de Tréguidy.

Le vicomte avait quelque peu sursauté en entendant le début de ce discours, dont la suite était assez facile à deviner. Mais les détails fournis sur Miguel, tout à fait au hasard, par Porspoët, et sortant tout droit de son imagination, impressionnèrent le vieillard. Comme il ne répondait pas immédiatement, Ederm insista :

– Je crois pouvoir vous affirmer que nulle jeune fille ne peut faire mariage plus satisfaisant, mon cousin. Miguel est un grand seigneur et possède une âme délicate. En cette époque troublée, son courage serait pour vous une grande sécurité, car il protégerait non seulement votre petite-fille, mais ses parents et son frère.

– Mais... je pars ! murmura le vieil homme. Je ne puis rien faire.

Il souhaitait gagner du temps. Ederm le comprit fort bien.

— Vous pouvez écrire à votre fils, suggéra-t-il. Lui dire la requête que je vous ai présentée, mentionner votre accord... et Mocaër portera le message.

Le vicomte de Tréguidy n'était pas naïf au point de ne pas deviner que le geste généreux de Porspoët envers lui n'avait été dicté que par le désir d'obtenir de lui son consentement à ce projet d'union. Mais il n'en restait pas moins évident à ses yeux qu'Edern lui sauvait la vie. Sans doute, s'il se dérobaient maintenant, le maître de Ty an Heussa en concevrait-il une amère rancune. Poursuivrait-il son œuvre secourable ?

Du reste, le vieillard n'avait pas été sans apercevoir parfois Miguel, et malgré ses préventions contre tout ce qui touchait aux Porspoët, il avait été obligé de remarquer la fière allure du jeune homme, sa beauté, l'expression intelligente de son visage. Qu'il fût de noble lignée, il ne songeait pas à en douter.

Et, après tout, les nobles, beaux et riches jeunes gens ne se rencontrent pas si souvent, et cet amour, si fidèle, si constant et auquel il ne

pouvait pas ne pas croire, puisque la tentative de Miguel pour arriver jusqu'à Hoëlle, naguère, en faisait foi, émouvait son vieux cœur.

Et puis... Hoëlle avait son mot à dire. Le vicomte la savait raisonnable, sage... et il n'avait nul besoin d'engager sa parole à elle.

Pour toutes ces raisons, ce fut en souriant qu'il répondit :

– Eh bien, soit ! J'accorde bien volontiers, en ce qui me concerne, la main de mon enfant à votre fils adoptif. Mais qu'il reste entendu que je parle en mon nom et pas en celui de M^{lle} de Tréguidy. C'est elle qui prendra la décision définitive. Je vais écrire à mon fils...

– Je vous remercie, s'écria Porspoët avec une joie sincère. Vous trouverez sur cette table tout ce qu'il faut pour écrire... et je vais de ce pas préparer votre départ.

Quand Edern revint, une demi-heure plus tard, la lettre était écrite. Le vicomte la lui donna à lire. Elle était fort élogieuse pour le maître de Trenarvan et approuvait l'idée d'unir Miguel et

Hoëlle.

Porspoët remit la lettre à Mocaër, exprima sa reconnaissance au vieil homme en termes choisis, puis ajouta :

– Je crois qu’il est temps de nous mettre en route...

Le vicomte acquiesça.

La porte secrète fut ouverte. Edern alluma une lanterne et les trois hommes, Mocaër portant toujours le sac du fugitif, s’engagèrent dans l’escalier sombre.

VII

Pendant quelques minutes, la bibliothèque resta déserte. Puis la porte s'ouvrit doucement...

Miguel entra. Il jeta un bref regard autour de lui, et à son tour fit jouer le ressort de l'entrée du souterrain. Un instant, il tendit l'oreille : un bruit de voix montait des profondeurs ténébreuses. Il referma le panneau derrière lui et furtif, glissant comme une ombre, il s'enfonça à la suite de son père adoptif, du vicomte et de Mocaër.

Dissimulé dans le cloître, tout contre la fenêtre, il avait assisté à l'arrivée du vieillard et de son serviteur. Pas une syllabe de la conversation qui avait suivi ne lui avait échappé. Et il avait beau connaître très à fond l'âme diabolique d'Edern, ses paroles respectueuses, ses protestations d'amitié le troublaient profondément.

Et cette lettre, obtenue de M. de Tréguidy,

cette lettre qui donnait au jeune homme la certitude d'un mariage tant désiré, la promesse du plus merveilleux bonheur imaginable ! Il ne pouvait en détacher sa pensée...

Quelles étaient, en réalité, les intentions de Porspoët ? Ne voulait-il pas, sincèrement, effacer pour toujours l'inimitié entre le manoir et le château ? Ne se contentait-il pas de cette victoire magnifique sur la morgue de ses anciens ennemis, en unissant son fils adoptif avec la fille des Tréguidy ?

Sans doute avait-il obtenu cette victoire en arrangeant quelque peu la vérité... Mais Miguel, en ce moment, songeait beaucoup plus à Hoëlle et à son avenir auprès d'elle qu'à sa prétendue fortune et à sa non moins prétendue famille princière. Du reste, Edern savait peut-être beaucoup plus de choses sur l'origine du jeune Espagnol qu'il ne l'avait affirmé...

Jamais, évidemment, Miguel n'avait entendu parler de cette maisonnette perdue au milieu des récifs... et jamais Porspoët n'allait pêcher en mer... Mais il avait déclaré tout cela avec une

telle assurance que le jeune homme ne savait plus trop que penser.

Quoi qu'il en fût, il était décidé à veiller sur le vicomte, le grand-père de la jeune fille qu'il aimait si passionnément. Tout à l'heure, il verrait avec qui et comment celui-ci partirait et il avait assez d'amis parmi les pêcheurs pour pouvoir aller sur place vérifier l'installation du fugitif.

Celui-ci n'avançait pas vite, bien qu'il fût soutenu par Mocaër, et bientôt Miguel aperçut la lueur de la lanterne. Il s'arrêta à la limite de l'ombre qui le dissimulait.

Les trois hommes demeurèrent immobiles un instant dans la petite salle d'où partaient les couloirs. Miguel avait exploré ceux-ci maintes fois en tous sens et il les connaissait parfaitement.

Porspoët, sans hésiter, dirigea ses compagnons vers celui qui conduisait à Kermoal...

Mais, après quelques pas, il s'arrêta de nouveau.

– Mocaër, dit-il, va en avant voir si notre bateau est arrivé. Pour vous, mon cousin, vous

allez attendre ici. N'ayez crainte, nul être humain ne saurait venir vous y chercher...

Il appuyait sur la paroi...

Miguel, les yeux brusquement agrandis d'horreur, vit s'ouvrir la roche qui fermait la salle dans laquelle il n'était jamais retourné, la grotte sinistre où se creusait, dans les ténèbres, un gouffre sans fond...

Sans méfiance, le vieillard avança. Porspoët, lui, avait reculé.

– Mon très cher cousin, dit-il, prenez patience : la fin de vos maux est proche ! Vous serez bientôt dans un monde meilleur ! Et vous y réfléchirez à loisir sur la vengeance des Porspoët !

La roche retomba avec un bruit sourd qui étouffa le rire atroce du maître de Ty an Heussa...

– Voilà, mon bon Mocaër, comment on se débarrasse élégamment de ses ennemis ! dit-il. J'aurais préféré jouir plus longtemps de la surprise de ce vieux renard... Mais je peux imaginer sans peine les heures joyeuses qu'il va

passer là avant d'y périr par la faim, ou d'aller faire un plongeon dans le puits !

Servile, le rire du serviteur s'éleva...

– Rapporte là-haut le sac de ton maître, ricana Porspoët. Je te remettrai ta part du butin. Puis tu iras dire à Kermoal que le vicomte de Tréguidy est définitivement hors d'atteinte des révolutionnaires ! Après quoi, mon ami, nous irons nous coucher : nous avons bien gagné une nuit de repos !

Miguel, à pas de loup, s'était glissé dans le couloir voisin. Il vit Ederm et Mocaër revenir sur leurs pas, monter l'escalier, disparaître. Il entendit enfin le panneau secret se refermer après leur passage.

« Pourvu, songea-t-il, pourvu que je retrouve dans l'obscurité le ressort qui ouvre cette abominable prison ! »

Il tremblait d'horreur et d'indignation. Ce lâche assassinat, venant après ces phrases empoisonnées, le comblait de dégoût. Ce malheureux, abandonné à une mort lente,

affreuse, sans une ombre de remords... Il était soulevé de rage à cette pensée. Et il avait cru, un moment, à la sincérité de Porspoët !

À tâtons, il longea le mur, tourna dans le souterrain, passant soigneusement ses mains sur toute la paroi. Une angoisse terrible le tenaillait : si le vieillard avait l'idée fatale de parcourir la grotte, il tomberait dans l'abîme !

Brusquement, le souvenir de la lettre écrite un peu plus tôt par le vicomte de Tréguidy revint à la mémoire du jeune homme. Cette lettre... Mocaër allait la porter à son destinataire !...

Et M. Ely, croyant son père en lieu sûr, sauvé par son cousin repentant, ouvrirait ses bras au fils adoptif de ce dernier...

Tandis que si le vicomte échappait aux griffes d'Edern, s'il revenait à Kermoal, sa rancune contre les ennemis séculaires de sa race se trouverait décuplée, et ce serait fort compréhensible ! Son premier soin serait de retirer son consentement au mariage de sa petite-fille et de Miguel... Même, évidemment, si ce même Miguel le secourait...

La tentation d'abandonner le vieillard à son sort épouvantable traversa l'esprit du jeune Espagnol...

Mais ce ne fut qu'un éclair fugitif. Il n'eut pas à réfléchir, pas à discuter avec lui-même pour savoir que jamais il n'accepterait de devoir son bonheur à un crime. Il poursuivit ses recherches, le cœur battant, redoutant seulement d'arriver trop tard.

Enfin, ses doigts rencontrèrent le disque de métal. Il appuya... il sentit la roche tourner...

– Monsieur de Tréguidy, murmura-t-il, êtes-vous là ?

– Évidemment ! répliqua une voix furieuse. Que signifie cette plaisanterie ? On m'enferme dans le noir, on prononce des paroles incompréhensibles... et d'abord, qui êtes-vous ?

– Je suis Miguel. Je vous expliquerai tout un peu plus tard, mais il faut que j'aille chercher de la lumière. Monsieur de Tréguidy, je vous en conjure, ne faites pas un seul pas en avant ! Restez où vous êtes sans marcher, surtout !

Daignez me le promettre !...

– De quoi vous mêlez-vous, jeune effronté ? s'exclama le vicomte avec colère. Que signifie tout cela ?

– On s'est joué de vous... murmura Miguel tristement. Mais grâce au Ciel, j'étais là. Ne craignez rien, à condition que vous ne fassiez pas un mouvement. Il y a dans cette grotte un puits que rien ne peut laisser deviner. Ce doivent être les oubliettes du manoir.

– Les... oubliettes ?

– Oui... Pouvez-vous vous asseoir sur le sol, monsieur le vicomte ? Ce n'est pas très agréable, mais ce serait moins fatigant pour vous pendant que vous m'attendrez. Je vais aller le plus vite possible.

– Ne puis-je plutôt m'en aller d'ici immédiatement ? demanda le vieillard impatientement.

– Pas sans lumière. Nous aurons un long chemin à parcourir avant que vous soyez hors de danger.

Sans attendre davantage, car la nuit s'avavançait, Miguel referma la sombre prison, et il s'élança dans le souterrain. Il bénissait la curiosité qui l'avait poussé à s'y promener si souvent ! Il pouvait s'y diriger les yeux fermés.

Bientôt il en sortait, près de l'étang. Il courut au manoir.

Tout dormait maintenant dans la maison de l'épouvante. Edern, son forfait accompli, se reposait sans honte. Mocaër devait être sur la route de Kermoal... Le jeune homme avait laissé sa fenêtre ouverte à dessein. Il escalada sans peine la muraille rugueuse, saisit deux chandelles, prit pour plus de prudence une couverture, craignant pour le vieillard la fraîcheur de la nuit, et repartit dans les ténèbres, toujours courant.

Une demi-heure à peine s'était écoulée quand il revint à l'obscur prison du vicomte de Tréguidy.

Celui-ci, suivant le conseil du jeune Espagnol, s'était tant bien que mal assis sur le sol. Miguel l'aida à se relever.

– Regardez ! dit-il.

Il prit le bras du vieil homme et le conduisit jusqu'au puits. La lueur dansante de la chandelle jetait sur les murs des ombres fantasmagoriques.

– Seigneur !... murmura le vicomte. Que Dieu punisse ce bandit !

– Peut-être serait-il sage de laisser votre chapeau là, sur le bord, suggéra Miguel. Si M. de Porspoët s'avise de revenir dans cette grotte, il vous croira mort, monsieur, et cela vaudra mieux pour vous... et pour moi ! ajouta-t-il avec un rire bref.

Le vicomte hocha la tête et suivit le conseil. Il était quelque peu hébété de frayeur rétrospective. Bien que sa méfiance se fût tout à fait réveillée, il sentait que l'idée était ingénieuse. Il laissa donc tomber son chapeau sur le sol.

– Et maintenant, sortons d'ici ! dit Miguel.

Doucement, fermement, il passa son bras sous celui du rescapé et, réglant son pas sur le sien, il le guida hors de la grotte, puis le long de l'interminable souterrain. Pendant quelque temps,

ils marchèrent en silence, puis le vicomte demanda :

– Où me conduisez-vous ? Est-ce encore une diablerie de ce traître ?

– M. de Porspoët, si c'est de lui que vous parlez, monsieur, n'a plus aucun rôle à jouer en ce qui vous concerne, répliqua le jeune homme. Il vous croit dans la prison où il vous a jeté... et pense avoir tiré de vous la vengeance qu'il souhaitait depuis des années. Comment a-t-il commis la faute de m'avertir de son monstrueux projet ?

Sans doute a-t-il cru que je vous en voulais de... votre attitude...

La voix du jeune Espagnol s'était subitement durcie.

– Et vous voulez, vous, épouser ma petite-fille ? répliqua le vicomte avec un soudain mépris. Vous avez organisé un joli complot avec votre père adoptif ! Et qui me dit, à présent, que ce dernier acte n'est pas prévu entre vous ?

– Vous serez fixé sans tarder, dit froidement

Miguel.

– Je pense que cette histoire d'arrestation est de pure fantaisie ?

– Non... celle-là est exacte. C'est le seul fait véridique, hélas ! de toute cette affaire ! répondit le jeune homme avec amertume.

Le silence tomba de nouveau. Miguel se dirigeait sans hésitation dans le dédale des couloirs. Tristement, il comprenait que le vieillard se méfiait de lui tout autant que de Porspoët. Évidemment, après avoir été dupé de telle sorte, il n'était pas très surprenant que le vieil homme se tînt sur ses gardes. Et même quand il recevrait la preuve de la loyauté de celui qui le sauvait, en serait-il mieux disposé à son égard ? Miguel se le demandait avec angoisse. En cette heure où il arrachait le grand-père de Hoëlle à un horrible trépas, il avait l'impression que la jeune fille était plus inaccessible pour lui que jamais.

Et il était résolu, maintenant, à ne plus souffrir l'aide, quelle qu'elle fût, de son père adoptif. S'il pouvait conquérir la petite fée du château, ce

serait par lui-même, exclusivement.

Ecrasé de honte à l'idée de l'abominable plan échafaudé par Edern, plan qui avait été si près de réussir, Miguel, de par ce lien d'adoption qui l'attachait au sinistre maître de Trenarvan, se sentait terriblement indigne d'Hoëlle.

– Encore une fois, puis-je savoir où vous me conduisez ? demanda soudain le vicomte d'un ton hautain.

Sans doute se croyait-il encore promis à la mort, et la fière sérénité, le calme courage qu'il montrait excitèrent l'admiration de son guide.

– J'ai découvert, par hasard, il y a plusieurs années, une vaste salle souterraine, répondit simplement celui-ci. Elle communique avec la mer, est suffisamment éclairée et aérée par d'étroites fissures dans le rocher. Il me paraît probable que c'est là que se réfugia Yves de Porspoët, jadis, ainsi que l'affirme la légende. Je suis à peu près certain que personne, sauf moi, à Trenarvan, ne connaît cette retraite qui pourra vous abriter, monsieur, au moins pendant quelque temps. De là, si vous le jugez préférable, vous

pourrez gagner l'Angleterre ou tout autre pays que vous choisirez. Vous discuterez de la solution la plus satisfaisante avec M. Ely de Tréguidy...

Le vieillard jeta un regard vers son compagnon, cherchant à lire sur le beau visage un signe indiquant si Miguel était traître ou sincère. Mais l'ombre était trop épaisse pour qu'il pût rien distinguer autre que le fin profil éclairé par la chandelle.

– Comment mon fils peut-il s'entendre avec moi ? demanda-t-il encore.

– Dès que je vous aurai amené à destination, je me rendrai au château.

– On ne vous laissera pas franchir la grille ! dit ironiquement le vicomte. Mes gens ont des ordres formels !

– Aussi ne passerai-je point par la grille, répliqua Miguel tranquillement. Mais il ne faudra pas vous étonner, monsieur, si ma mission se prolonge quelque peu.

Ils se turent après cela. Bientôt, enfin, ils parvinrent au but de leur longue randonnée. Le

jeune homme, comme il l'avait fait précédemment, appuya sur un ressort secret et introduisit l'ennemi de son père adoptif dans la salle qu'il lui avait décrite. Elle avait été aménagée, deux siècles et demi auparavant, avec une certaine ingéniosité, sans aucun doute par cet Yves de Porspoët de sinistre mémoire. Des meubles rudimentaires, faits de pierre grossièrement taillée, lui donnaient un semblant de confort : des bancs couraient le long des murs, une table massive se trouvait au centre.

Le jeune homme disposa sur un des bancs la couverture qu'il avait apportée, fixa sur la table la chandelle allumée et se tourna vers M. de Tréguidy.

— Voici, expliqua-t-il, la façon d'ouvrir la porte secrète, en pressant ce disque. Si je vous l'indique, monsieur, c'est pour que vous sachiez que vous n'êtes nullement prisonnier. Mais je vous en prie, demeurez dans cette salle jusqu'à ce que M. votre fils vienne vous rejoindre. Les souterrains sont compliqués et vous risqueriez fort de vous y perdre.

Un vague grognement lui répondit. Le vicomte ne savait pas encore s'il était vraiment sauvé, et il en doutait fortement. Son jeune guide hésita un instant, puis se décida à parler de nouveau en se redressant.

– Je sais que M. de Porspoët vous a prié d'écrire une lettre, dit-il d'une voix qui tremblait légèrement. Je tiens à vous faire connaître que... autant que je puis le savoir, M. de Porspoët, malgré ses efforts, n'a jamais rien pu apprendre au sujet de ma famille. Je suis, hélas ! un enfant trouvé... et rien de plus. Et je ne possède pas un sou vaillant...

La lumière, droite et immobile à présent, éclairait le beau visage résolu, les yeux fiers, le front pur qu'ombrageaient les cheveux ondes.

– Et je préférerais mourir, monsieur, qu'obtenir la main de la jeune fille que j'aime et que j'admire le plus au monde par un odieux subterfuge...

Il s'inclina, et sans ajouter une parole, il sortit de la salle, laissant le vicomte passablement surpris.

Ces quelques mots avaient plus fait pour lui inspirer confiance que tout ce qui les avait précédés.

– Ce garçon est peut-être un bandit comme cet exécrationnable Porspoët ! murmura-t-il entre ses dents, mais il faut admettre qu'il parle en grand seigneur !

VIII

Le jour se levait quand Miguel, émergeant du souterrain, se retrouva dans les bois de Kermoal. Un épais brouillard enveloppait les arbres dénudés, ce qui faisait fort bien l'affaire du jeune homme : il pourrait ainsi facilement s'approcher du château et guetter le passage, qu'il espérait prochain, d'Hoëlle ou de son père, sans attirer l'attention de nul autre.

Il désirait avant tout n'être pas vu de Mocaër, lequel ne devait, à aucun prix, avoir vent d'une alliance entre les Tréguidy et le jeune Espagnol.

Mais, comme ce dernier arrivait tout près de son but, il remarqua qu'une agitation insolite régnait dans la vieille demeure. Les fenêtres étaient éclairées, des ombres passaient derrière les rideaux... En s'avancant davantage encore, il entendit un bruit de voix rudes.

« Les sans-culottes sont venus pour arrêter le

vicomte ! se dit-il. Il est parti à temps ! »

Il tendit l'oreille, anxieux. Que se passait-il derrière ces murs épais ? Entre ces hommes sans foi ni loi et ceux qu'ils devaient interroger brutalement à ce moment même ?... M. Ely de Tréguidy était loin de posséder l'autorité de son père, et Hoëlle...

Miguel n'hésita qu'un instant sur ce qu'il devait faire. Il lui semblait certain que la jeune fille et ses parents avaient grand besoin d'un soutien dans ces circonstances dramatiques. Et si par hasard il se trouvait en face de Mocaër, sa présence, en somme, pouvait fort bien s'expliquer par la curiosité. Après tout, c'était là une occasion inespérée de pénétrer dans le château sans difficulté.

D'un pas ferme, le jeune homme se dirigea vers l'entrée et franchit le degré qui y conduisait. Comme il s'y attendait, la porte n'était pas verrouillée et s'ouvrit sous sa main impatiente.

Guidé par le son des voix, il monta un étage du large escalier de pierre, traversa un vestibule et, délibérément, entra dans une salle qui devait

être, à en juger par son ameublement austère et les rangées de livres qui en garnissaient les murs, la bibliothèque.

M. Ely de Tréguidy se tenait debout, devant la cheminée, entre sa femme et sa fille. Tous trois étaient fort maîtres d'eux, mais Miguel, avec la sensibilité des amoureux, reconnut aussitôt qu'Hoëlle était angoissée : ses petites mains se serraient nerveusement l'une contre l'autre et tremblaient imperceptiblement.

Trois hommes leur faisaient face. Ils avaient des visages farouches et leur attitude disait assez leurs intentions hostiles. Celui qui devait être le chef s'était assis dans un fauteuil et interrogeait d'une voix brusque :

– Pour la dernière fois, citoyen, dis-moi où se cache le vieux Tréguidy ! gronda-t-il.

– Je l'ignore, répliqua M. Ely. Ainsi que je vous en ai informé, mon père a quitté Kermoal et je ne sais où il se trouve. Au reste, n'avez-vous pas fouillé tout le château ?

– Il y a certainement quelque cache dans la

vieille bâtisse ! Et cette cache, que tu connais, tu vas nous la montrer ! Sans quoi...

L'homme fit un geste menaçant. Miguel vit pâlir M. de Tréguidy, mais celui-ci conserva son calme.

– Il n'existe aucune cache à Kermoal. Je ne puis que vous répéter ce que je vous ai déjà dit : mon père est parti et nous ne savons où il est.

– Tu prétends qu'il n'y a pas de cachette ici ? ricana le révolutionnaire. En ce cas, où dissimuliez-vous ce prêtre réfractaire que vous abritiez sous votre toit ?

– Nous avons reçu ici un ami, je vous ai même indiqué la chambre où il habitait. Il n'est plus ici... Mais lorsqu'il y était, tout le monde pouvait le voir.

L'homme jura vilainement. Les fermes et nettes réponses de M. de Tréguidy l'exaspéraient visiblement.

– Ton obstination te portera malheur, citoyen ! gronda-t-il. À toi et à ta famille !

À cet instant, une porte s'ouvrit et une demi-

douzaine d'hommes firent irruption dans la pièce. Ils étaient armés de fusils et de couteaux et leurs vêtements poussiéreux et en loques leur donnaient une allure de bandits de grands chemins.

– Nous avons interrogé les serviteurs, dit l'un d'eux. Je n'ai jamais vu pareille troupe d'imbéciles ! Ils ne savent rien, ou ne veulent rien dire !

– Comment vous donneraient-ils des renseignements qu'ils ignorent ? demanda froidement M. Ely.

Le chef de la troupe se leva. L'orage s'était amoncelé sur son front.

– Puisqu'il en est ainsi, dit-il avec rage, je t'arrête, citoyen, avec ton fils, ces femmes et tous tes serviteurs. La Nation ne peut supporter d'être ainsi bravée ! Mes hommes occuperont cette maison, et le vieux, poussé par la faim, finira bien par sortir de sa retraite !

M. de Tréguidy était devenu blême.

– Arrête-moi si tu veux, citoyen ! dit-il, mais

laisse ici mon épouse et ma fille ! S'il y a un responsable en cette affaire, c'est moi, et non des femmes !

– Si tu veux qu'elles demeurent en liberté, parle ! hurla l'homme. Autrement, tu auras tout le loisir de réfléchir à ta folie dans les prisons où tu retrouveras nombre de tes pareils !

Et comme M. Ely faisait, pour toute réponse, un geste d'impuissance désespérée, le chef se tourna vers ses séides.

– Emmenez-moi ceux-ci à la prison de Quimper, siffla-t-il. Je prendrai dès demain des ordres à leur sujet.

Jusque-là, Miguel avait assisté en silence à la scène. Dans l'émotion générale, personne n'avait remarqué son entrée et il avait pu observer à loisir. Ces sans-culottes n'étaient pas du pays, cela se voyait à leur type, s'entendait à leur façon de parler. Fort probablement, ils ignoraient tout de l'inimitié séculaire qui séparait les gens de Kermoal de ceux de Trenarvan...

Comme ils s'avançaient pour entourer M. et

M^{me} de Tréguidy et leurs enfants, Miguel, brusquement, se montra.

– Que fais-tu, citoyen ? demanda-t-il vivement. Ne sais-tu pas que ceux que tu veux arrêter sont les cousins du citoyen Porspoët, ami intime du docteur Marat et des chefs de la grande Révolution ?

Furieux, l'homme dévisagea celui qui intervenait ainsi et s'apprêtait à lui répondre par des injures, mais quelque chose dans l'expression du jeune Espagnol arrêta les mots sur ses lèvres. Miguel, très droit, beau comme un jeune dieu, le regard ardent, imposait le respect.

– Je voudrais t'épargner une lourde erreur, citoyen ! reprit-il. Je suis au courant de cette affaire : le vieux Tréguidy, sans doute, est coupable, mais ceux-ci, je m'en porte garant, n'avaient rien à dire devant son autorité ! Que le vieux renard se soit esquivé, laissant les siens répondre pour lui, cela lui ressemble tout à fait ! Et ce serait une injustice de faire payer des innocents à sa place. Une injustice, et une source de tracas pour toi, citoyen... Car tu aurais à

répondre de cette histoire en haut lieu. M. de Porspoët et le docteur Mainsville n'aiment pas qu'on prenne, en dehors d'eux, des décisions !

Lorsque Miguel avait bondi en avant, Hoëlle tressaillit. Ses yeux étincelaient tandis qu'elle suivait l'habile plaidoyer du jeune homme. M. Ely de Tréguidy, après avoir froncé les sourcils, puis failli prendre la parole, comprenait maintenant que le jeune Espagnol, pour une raison qui lui échappait encore, venait à leur secours. Silencieux, il le laissa dire.

Le chef des révolutionnaires était soucieux. Le nom de Marat lui faisait grande impression. Il savait que, bien souvent, des dissensions règnent au sein des familles, et après tout, il se pouvait que le fils du vicomte n'eût qu'à s'incliner devant les ordres de son père, sans protestation...

Miguel le vit incertain et, très vite, profita de son avantage.

— Renseignez-vous ! reprit-il. Vous saurez sans peine que ce que je vous affirme est exact : le docteur Marat lui-même vous dira l'estime en laquelle il tient son ami Porspoët !

– Et toi, citoyen ? qui es-tu par rapport à celui-là ? demanda l’homme.

– Je suis son fils adoptif.

– Et... tu réponds de ces gens ?

– Comme de moi-même.

La décision de la jeune voix mâle, le regard impératif achevèrent de convaincre le sans-culotte. En somme, on lui avait donné pour mission d’arrêter le vicomte de Tréguidy... Il n’avait pas trouvé ce dernier au gîte. N’était-il pas inutile et même dangereux, en ces temps incertains, de faire du zèle intempestif ? Puis, il était plus simple et moins fatigant d’en rester là !

– C’est bon ! grommela-t-il, je veux bien te croire, citoyen ! Je m’informerai, mais prends garde si tu m’as menti !

Avec toute la dignité qu’il put affecter, il sortit, suivi de ses sbires. Les Tréguidy, silencieux, et Miguel, les entendirent descendre lourdement l’escalier. Puis, la porte d’entrée claqua derrière eux et leurs pas pesants écrasèrent le gravier de la cour.

M^{me} de Tréguidy était tombée sur une chaise. Elle était livide, mais malgré son intense émotion, elle se força à sourire.

– Vous nous avez sauvés, monsieur ! dit-elle doucement.

Miguel se souvint brusquement des usages de la courtoisie. Il s'inclina très bas devant elle.

– Madame, murmura-t-il, je vous demande pardon, ainsi qu'à M. de Tréguidy, des paroles que j'ai dû prononcer et qui contredisaient formellement le respect que je dois à M. le vicomte de Tréguidy. Il est des cas où l'on est obligé de hurler avec les loups !

M. Ely regardait le jeune homme avec un mélange de méfiance et d'approbation. Miguel, très vite, s'approcha de lui et lui dit à voix basse :

– Monsieur, il faut que je vous parle longuement. Voulez-vous me faire la grâce de sortir d'ici avec moi un moment ? Je pense que ces dames n'ont plus rien à craindre à présent... et il serait important que nous ne soyons vus de quiconque !

M. Ely fronça le sourcil.

– Il s’agit sans doute de cette lettre que m’a apportée, cette nuit, un de mes serviteurs ? dit-il sur un ton hautain.

– Non. Cette lettre, monsieur, a été écrite dans l’ignorance de certains détails... Je vous demande instamment de n’en tenir aucun compte. Ce dont je veux vous entretenir est grave... et urgent.

Le fils du vieux vicomte, assez timoré de nature, considérait sans enthousiasme la perspective de sortir seul en compagnie du fils adoptif d’Edern.

– Ne pouvons-nous discuter ici même ? demanda-t-il.

Miguel secoua la tête.

– Je ne le crois pas. Vous êtes, sans le savoir, sous une surveillance de tous les instants... et je la redoute pour vous autant que pour moi...

– Mon père, dit soudain Hoëlle, permettez-moi de vous accompagner. Et pourquoi ma mère et mon frère ne se joindraient-ils pas à nous ?

– Si nous pouvons passer inaperçus, ce serait

parfait ! approuva le jeune Espagnol. Ne vous serait-il pas possible, monsieur, de vous rendre près de vos gens, de leur dire que tout danger est passé et qu'ils peuvent aller prendre du repos ? Vous ajouteriez que vous désirez en faire autant et que vous entendez n'être point dérangé avant une heure avancée de la matinée ? Cela nous donnerait tout le loisir voulu. Je vous en prie ! ajouta-t-il. L'heure est plus grave que vous ne pensez !

Il y avait tant d'anxiété dans la voix de Miguel qu'enfin M. Ely se décida à suivre le conseil.

– Soit ! dit-il. Attendez-moi un moment.

– Et de grâce, gardez un secret absolu sur tout ceci ! insista le jeune homme. Il y va de la vie de M. le vicomte !

À contrecœur, M. Ely sortit de la salle. À peine avait-il disparu qu'Hoëlle s'élança vers Miguel.

– Que se passe-t-il ? murmura-t-elle.

– Je ne puis vous l'expliquer à présent, dit le jeune Espagnol, mais dans quelques minutes,

vous saurez tout. Pouvez-vous vous munir de chauds effets appartenant à votre grand-père ? Et de quelques provisions, cela sans que personne ici puisse le remarquer ?

– Oui, je m’arrangerai, dit-elle sans hésiter.

– Et prenez des vêtements chauds pour vous aussi, et pour M^{me} de Tréguidy ! ajouta Miguel. L’aube est froide...

Elle inclina la tête et sortit sans bruit. Son frère demeura dans la bibliothèque, silencieux, au côté de sa mère.

L’impatience tenaillait le jeune Espagnol. Pourvu que le timide Ely de Tréguidy ne prît pas d’initiative malencontreuse ? Ainsi que beaucoup de gens méfiants, il ne savait pas bien discerner ses amis de ses ennemis. Miguel se réjouissait de l’inspiration qui avait poussé Hoëlle à se joindre à eux avec sa mère et son frère, dans cette si importante expédition. Il avait toute confiance dans le sang-froid, l’intelligence intuitive de la jeune fille.

Absorbé par ses soucis, il avait tout à fait

oublie la présence de M^{me} de Tréguidy et il sursauta en l'entendant parler soudain.

– Monsieur Miguel... vous aimez ma fille, n'est-ce pas ?

Le jeune homme se retourna, surpris, et rencontra des yeux sombres très doux, presque maternellement tendres. Une émotion indicible lui serra la gorge.

– De toute mon âme, madame ! dit-il très bas.

– Je m'en doutais... répliqua la mère avec un léger sourire. Mais pourquoi, en ce cas, avez-vous parlé de la lettre du vicomte en ces termes ?

Pol de Tréguidy, en entendant sa mère, avait tressailli. À ces dernières paroles, un sourire assez ironique se joua sur ses lèvres.

Miguel répondit tristement :

– Hélas ! vous le comprendrez trop bien tout à l'heure, madame ! Je voudrais être digne de M^{lle} de Tréguidy et je ne suis rien auprès d'elle... rien... moins que rien.

– Vous lui avez sauvé la vie, cependant, comme à nous !

Elle parlait avec une grande douceur et Miguel eut le soudain et invincible désir de se jeter à ses pieds, de laisser parler son cœur sans retenue, de se réfugier auprès de cette femme qui lui apparaissait comme la personnification idéale d'une mère, cette mère qu'il avait toujours appelée avec tant d'ardeur désolée...

Mais M. Ely reparut à cet instant, suivi de peu par sa fille qui portait un gros paquet, soigneusement lié d'une corde.

Il avait trouvé le groupe des serviteurs, épouvantés, terrorisés, et ceux-ci avaient accueilli avec bonheur la nouvelle qu'il apportait. Il n'avait pas eu besoin d'insister pour que tout le monde se retirât chacun chez soi. Il était certain que la sortie projetée n'aurait pas de témoins.

– Les communs donnent de l'autre côté du château, dit-il à Miguel, et j'ai vu de mes yeux tous nos gens regagner ce quartier.

– Mocaër était-il avec eux, monsieur ?

– Certes. Il était extrêmement las quand il est rentré et il n'en pouvait plus. Le pauvre homme

n'est plus jeune et se fatigue, maintenant, pour peu de chose.

– C'est tant mieux ! murmura Miguel entre ses dents.

Ils sortirent du château sans incident. Le brouillard, toujours fort épais, ne pouvait qu'aider à voiler leur retraite et, rapidement, ils s'enfoncèrent sous les arbres.

Les Tréguidy furent stupéfaits lorsque Miguel les guida, à travers le taillis, jusqu'à la grotte qui recelait l'entrée du souterrain. Ils furent bien plus effarés encore quand le jeune homme, les priant de s'arrêter un moment, leur rapporta les faits tragiques qui s'étaient déroulés, cette nuit-là, à Ty an Heussa.

Miguel fut totalement sincère. Il ne dissimula même pas sa tentation fugitive de laisser aller les événements sans s'en mêler, afin d'obtenir la réalisation de son rêve le plus cher : épouser Hoëlle. Et il termina sa confession en répétant à M. Ely que, sans nom, sans fortune, sans avenir sur lequel il pût compter, et, de plus, fils adoptif d'un véritable bandit, il se jugeait indigne de

prétendre à la main de celle qu'il aimait.

– Et maintenant, monsieur, vous savez tout... dit-il quand il eut achevé son récit. Si vous le voulez bien, nous irons à présent retrouver M. le vicomte qui doit trouver le temps long...

En silence, éclairés par la chandelle que tenait le jeune homme, ils s'engagèrent dans le couloir. Mais au moment où Pol de Tréguidy passait devant Miguel, il lui tendit spontanément la main. Et ce fut entre lui et le jeune Espagnol le début d'une amitié qui ne devait jamais se démentir.

IX

Quelques jours plus tard, Miguel suivait d'un pas allègre le chemin qui conduisait chez la vieille Nannie.

Il devait y rencontrer Hoëlle et sa mère et leur apportait de bonnes nouvelles.

En effet, après une longue conversation avec les Tréguidy, il avait été décidé que le vicomte ne pouvait demeurer longtemps dans la salle souterraine : la température qui y régnait, la solitude, la difficulté, aussi, de lui apporter chaque jour de la nourriture sans attirer une attention dangereuse, rendaient impossible pour lui un séjour prolongé en ce lieu.

Hoëlle avait eu l'idée d'emmener son grand-père, pour un peu de temps, chez la vieille Nannie. Redoutée de tous, la « sorcière » ne craignait aucune visite nuisible pour le vieillard.

À la faveur de la nuit suivante, ce dernier, sous la conduite de Miguel, avait donc parcouru de nouveau le noir tunnel, puis suivi le sentier, au long de la mer, et s'était installé chez l'infirmier. Celle-ci, très flattée d'un si grand honneur, ne songeait qu'à recevoir de son mieux cet auguste personnage. Et cela ne pouvait étonner personne qu'Hoëlle se rendît régulièrement chez elle. Ne l'avait-elle pas toujours fait ?

Après la tentative d'arrestation du chef de famille, M. Ely avait déclaré à ses gens que, dorénavant, lui ou son épouse accompagnerait la jeune fille lorsqu'elle s'éloignerait du château, et cette décision n'avait prêté à nul commentaire. On la trouvait fort naturelle.

Mocaër était donc, de ce fait, écarté, Mocaër dont les Tréguidy avaient appris avec épouvante l'abominable duplicité. Mais M. Ely et son père avaient été d'accord avec Miguel pour feindre, envers le serviteur félon, la même amitié que jadis. Lui témoigner leur indignation risquait d'être mortellement dangereux.

Le jeune Espagnol entra dans la maisonnette et

salua joyeusement la vieille Nannie.

– Vous voici, mon beau seigneur ! dit celle-ci avec un large sourire de sa bouche édentée. Entrez dans l'autre chambre, on vous y attend !

Dans la petite pièce où s'était établi le vicomte, ce dernier était entouré de son fils et de M^{me} de Tréguidy, de Pol et d'Hoëlle. Miguel s'inclina avec sa grâce coutumière.

– J'ai trouvé ce que nous cherchions ! annonça-t-il. Un jeune pêcheur que je connais de longue date et sur lequel nous pouvons entièrement compter s'engage à conduire M. le vicomte sur la côte, à plusieurs lieues d'ici. Il connaît là quelqu'un de sûr qui pourra héberger son passager, ou l'aider à gagner un lieu de son choix. Mais je crois que M. de Tréguidy serait là chez de braves gens, dans un coin sauvage et perdu, et qu'il n'y courrait aucun risque ! Puis j'aurais la possibilité d'aller le visiter de temps à autre, sous prétexte de pêche en haute mer, et il pourrait ainsi correspondre avec les siens.

– Voilà qui me plairait fort ! opina le vieillard. Je n'ai jamais eu envie de quitter mon pays !

– Êtes-vous assuré de la discrétion de ce pêcheur ? demanda M. Ely.

– Absolument. Il ne fait point partie des gars de Porspoët... répondit le jeune homme.

La soudaine tristesse de sa voix n'échappa point au vicomte.

– Je vous fais confiance, mon enfant ! dit-il gravement. Je partirai dès que cela se pourra.

Il songea un moment, puis reprit :

– Et je laisserai donc derrière moi ceux que j'aime, au milieu de dangers qui ne sont qu'à leurs débuts, je le crains. Puis-je vous demander, Miguel, de veiller sur eux comme vous l'avez fait déjà, comme vous avez veillé sur moi, pour qui vous ne ressentiez, pourtant, qu'une rancune compréhensible ?

– Je suis tout dévoué à votre famille, monsieur ! répondit solennellement le jeune homme.

– Je le crois. Vous nous l'avez prouvé ! Et j'y suis sensible...

Il leva les yeux et considéra pendant quelques

secondes le jeune Espagnol, son fier et loyal visage.

– Vous êtes dévoué à ma famille... comme vous le seriez à la vôtre, je le gage ! Et, à ce propos, il me souvient d'une lettre que j'ai écrite un soir...

Il souriait malicieusement. Miguel rougit jusqu'aux cheveux.

– Monsieur, je vous en prie ! murmura-t-il. Faites comme si cette lettre n'existait pas !

– Soit, je le veux bien. Mais il n'en reste pas moins vrai qu'une décision doit être prise à ce sujet. Il était convenu que cette décision demeurerait, en dernier ressort, à ma petite-fille...

Éperdu, bouleversé, Miguel regarda le vieillard, puis les autres témoins de cette scène avec des yeux angoissés. Il ne vit autour de lui que des visages graves, mais bienveillants. Hoëlle avait caché sa tête blonde sur l'épaule de sa mère.

– Monsieur ! gémit-il, je ne suis pas digne !... Je ne suis qu'un enfant trouvé... et j'ai été recueilli par un misérable !

– Mon enfant, vous êtes un homme de cœur... et vous êtes celui qu'a choisi ma petite-fille bien-aimée ! Hoëlle vous aime, Miguel ! Elle me l'a confié... La repousserez-vous ? Si vous êtes son mari, vous pourrez alors, bien plus aisément, la protéger !

– Hoëlle !... balbutia le jeune homme.

Et Hoëlle, rougissante, des larmes de joie roulant sur ses joues semblables à des pétales de fleurs, vint doucement mettre sa petite main dans celle du fiancé que lui donnait son grand-père.

– J'ai douté de vous, je le confesse, reprit le vieillard. Je vous ai traité durement. Mais j'ai reconnu par la suite la droiture de votre cœur, votre courage, votre générosité, jusqu'à ce sentiment intime de l'honneur qui vous a fait nous révéler sans détour le mystère qui pèse sur votre origine. Eh bien ! mon enfant, tout cela m'a convaincu. Par le cœur, par l'esprit, par les sentiments, vous êtes parfaitement digne d'entrer dans notre famille. Et je vous y accueille ce soir avec toute l'affection que vous avez fait naître en moi pour vous. Je vous confie les miens... Votre

jeune vaillance les saura sauvegarder.

Les larmes aux yeux, Miguel, tenant toujours la main de la jeune fille, alla mettre un genou en terre devant le vicomte de Tréguidy.

– Je jure, monsieur, dit-il d’une voix grave, je jure d’être toujours digne de la confiance que vous daignez me témoigner. Je jure de protéger, de toutes mes forces, Hoëlle et ses parents, je jure de ne vivre que pour celle qui sera ma femme, et pour son bonheur !

– Mes enfants ! murmura le vicomte, que Dieu vous bénisse par ma main !

De ses doigts tremblants d’émotion, il traça une croix sur les deux fronts levés vers lui.

– Embrassez votre fiancée ! dit-il enfin.

Et Miguel, serrant contre son cœur la « petite fée » de ses rêves, posa doucement, tendrement, révérencieusement ses lèvres sur le pur visage qu’il aimait.

Ce même soir, à la nuit tombée, le maître de Tréguidy s’embarquait à bord d’une petite barque de pêche, pour une destination connue seulement

de lui, de Miguel et du pêcheur qui l'emmenait. Ainsi en avait-il décidé pour plus de prudence. Il étreignit son fils, M^{me} de Tréguidy, Pol et les fiancés. Sans doute était-ce dur pour lui de quitter, comme un fugitif, la terre de ses aïeux, mais il partait cependant le cœur plein d'espoir. Et cet espoir était reflété par les yeux d'Hoëlle.

La barque s'éloigna lentement du rivage. Lorsqu'elle disparut dans la nuit, Miguel posa ses lèvres sur la petite main de sa bien-aimée, puis il prit congé d'elle et de ses parents.

– Demain matin, annonça-t-il, je parlerai à M. de Porspoët. Notre mariage comblera ses vœux et nous pourrons fixer la date de la cérémonie !

Le cœur en fête, les yeux remplis encore de la vision ravissante de l'adorable enfant qu'il aimait si passionnément et qui, bientôt serait sienne pour toujours, Miguel reprit, d'un pas ferme, le chemin de Ty an Heussa.

Ce volume a pour suite :

La Fée de Kermoal.

Cet ouvrage est le 277^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.